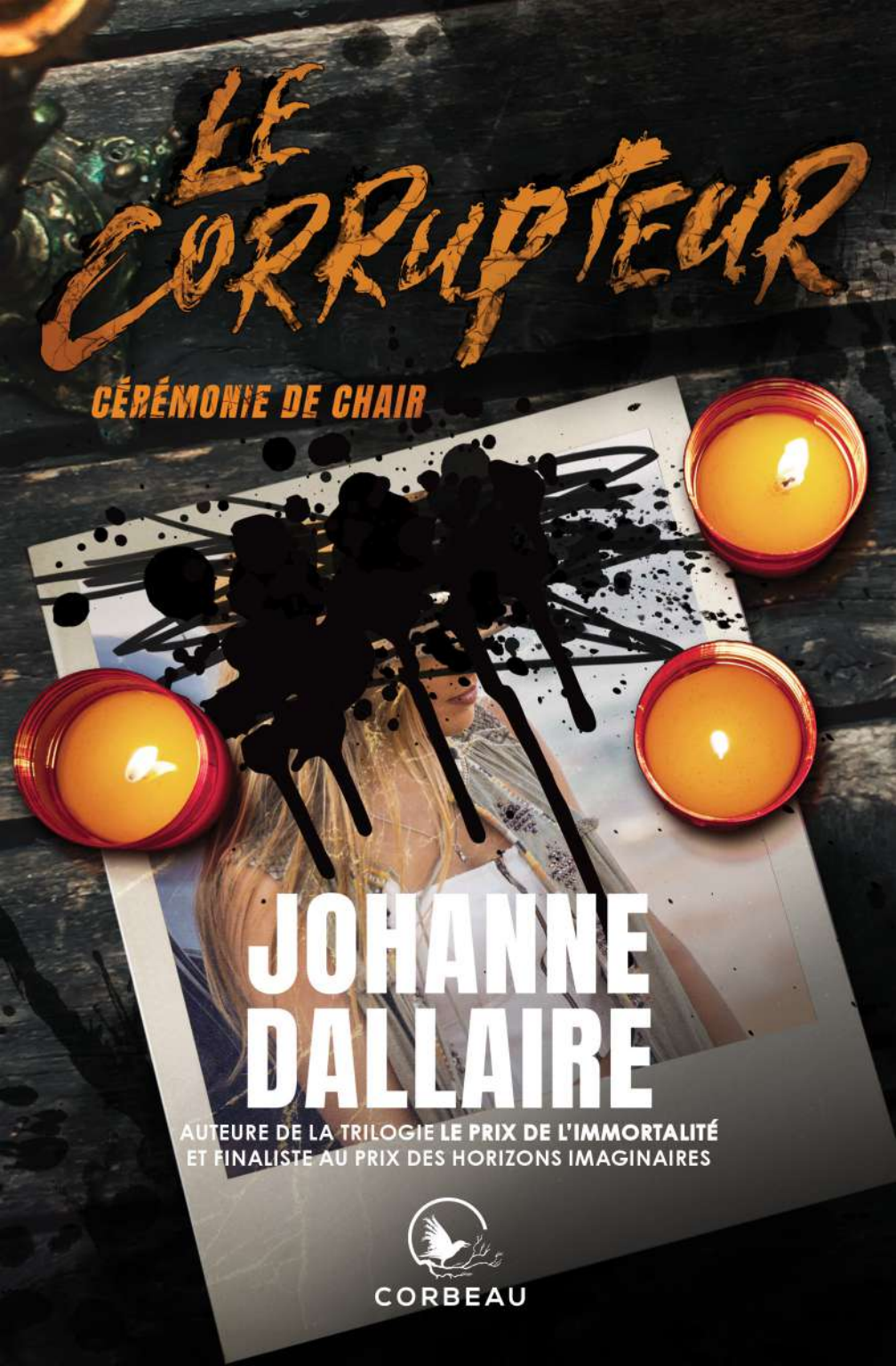
LE CORRUPTEUR

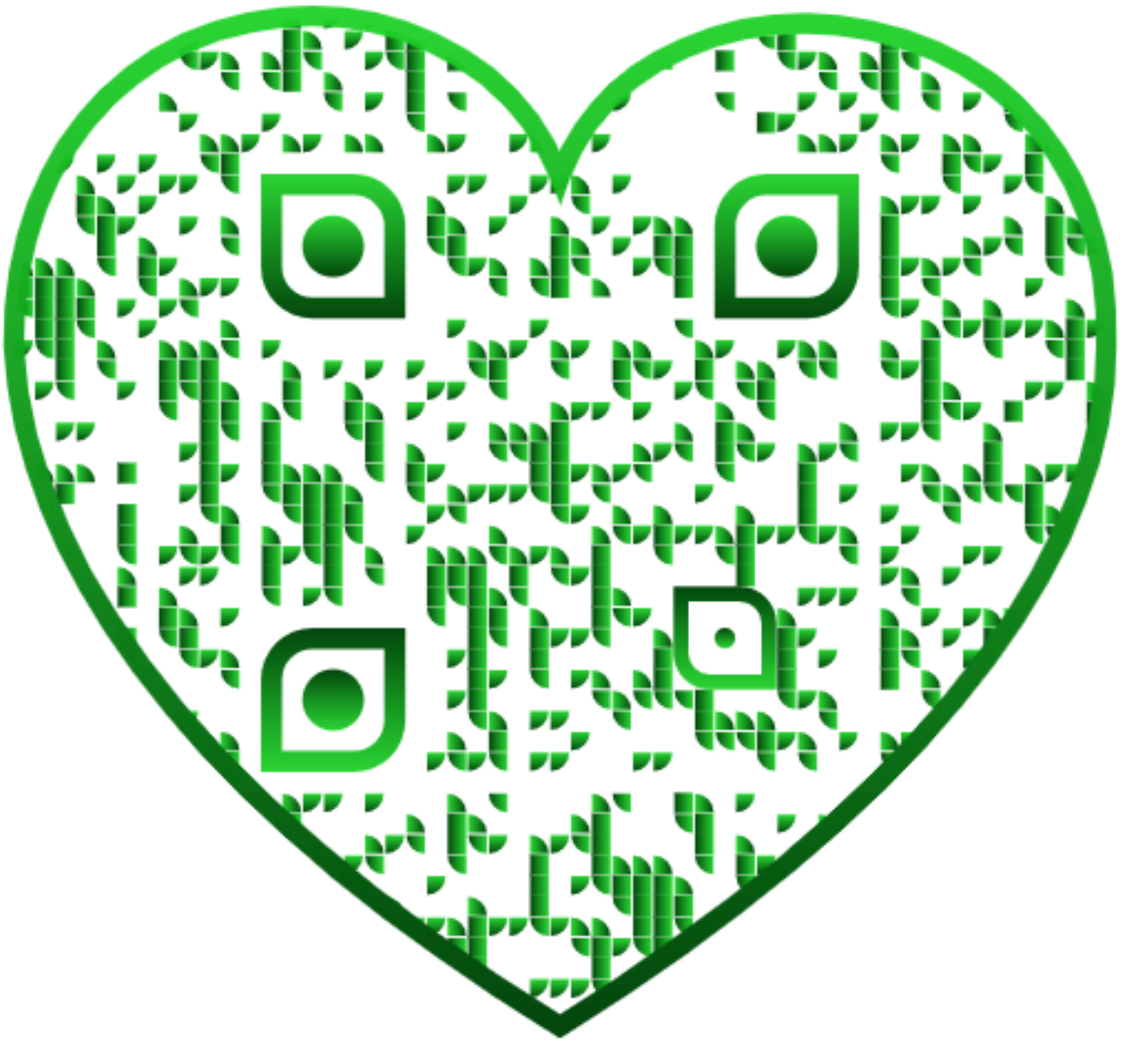
CÉRÉMONIE DE CHAIR



JOHANNE DALLAIRE

AUTEURE DE LA TRILOGIE LE PRIX DE L'IMMORTALITÉ
ET FINALISTE AU PRIX DES HORIZONS IMAGINAIRES

CORBEAU



LE CORRUPTEUR

CÉRÉMONIE DE CHAIR

LE CORRUPTEUR

CÉRÉMONIE DE CHAIR

JOHANNE DALLAIRE

ÉDITIONS CORBEAU

Copyright © 2022 Johanne Dallaire
Copyright © 2022 Éditions Corbeau Inc.
Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : Simon Rousseau
Révision éditoriale : Dominic Bellavance
Révision linguistique : Mélanie Boily
Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand
Mise en pages : Catherine Bélisle

ISBN papier : 978-2-89819-111-4
ISBN PDF numérique : 978-2-89819-112-1
ISBN ePub : 978-2-89819-113-8

Première impression : 2022
Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Éditions Corbeau Inc.
1471, boul. Lionel-Boulet, suite 29
Varennes (Québec) J3X 1P7, Canada
www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

Imprimé au Canada

Québec Crédit d'impôt livres Gestion SODEC
Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Participation de la SODEC.
Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.
Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Cérémonie de chair / Johanne Dallaire.
Noms: Dallaire, Johanne, 1986- auteur.
Description: Mention de collection: Le Corrupteur
Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20220018170 | Canadiana (livre numérique) 20220018189 |
ISBN 9782898191114 | ISBN 9782898191121 (PDF) | ISBN 9782898191138 (EPUB)
Classification: LCC PS8607.A4633 C47 2022 | CDD C843/.6—dc23

UN CRIMINEL CONNU SOUS LE NOM DU CORRUPTEUR EMPOISONNE DES HABITANTS DE LA CAPITALE

Chaque victime reçoit un défi sordide.
Temps limite pour l'accomplir : 24 heures.

Au terme du décompte,
les victorieux remportent l'antidote.

Les autres subissent une mort atroce.

Pendant que les médias s'emparent de cette histoire,
tous se questionnent, impuissants : qui sera
le prochain sur la liste ?

17 JUILLET

18 : 59

— La cloche, les chandelles, la coupe, la statuette d'ange, les fleurs, les pierres, l'encens, l'eau…

Tout est là, dans la boîte. Alors… pourquoi est-ce que j'ai l'impression qu'il manque encore quelque chose ? Et pourquoi est-ce que ça m'arrive *tout le temps,* bordel ? Je peux presque entendre ma sœur Anik me sermonner de sa voix d'animatrice radiophonique : « Apprends donc à te dresser tes listes, Marianne ! » Elle a même installé une application juste pour ça sur mon cellulaire. Je l'ai envoyée promener. Je finis toujours par me débrouiller à ma manière. Et puis, les listes, ça rend le cerveau paresseux ; j'ai lu ça quelque part.

Je passe en revue les étapes du rituel quand j'identifie enfin l'item manquant :

— Aaaah ! OUI ! *L'onguent* !

J'examine la chambre d'hôtel à la recherche du contenant violet. La femme de chambre a remonté la couverture beige sur les draps. Elle a même plié le pyjama que j'avais laissé en boule sous l'oreiller. Quant au reste, c'est un véritable fouillis. Au sol traîne une partie de mon linge sale, mes valises ouvertes et deux caisses de livres (j'ai réussi à vendre treize bouquins en deux jours, quand même). Les quelques meubles sont ensevelis sous d'autres vêtements, mes produits, des paquets de cartes oracles, et le matériel que je trimbale à chacune de mes retraites spirituelles. Mes yeux s'arrêtent sur une géode d'améthyste utilisée pour une invocation angélique, ce matin. Une magnifique pièce de collection qui m'a coûté quelques centaines de dollars. Mes clientes ont été impressionnées.

L'onguent, Mary. Concentre-toi, un peu.

Je secoue la tête. Le contenant aurait pourtant dû se trouver dans la boîte préparée pour ce soir. J'appuie mon index sur mon front, ferme les paupières. Pourquoi est-ce que j'aurais eu besoin de…

— Ben oui ! *Idiote* !

Je ne parvenais pas à m'endormir la nuit précédente. J'ai donc appliqué le mélange de beurre de karité et d'huile essentielle sur mes poignets. C'est ce que je recommande à mes clientes, après tout. Exercice complètement inutile : mes réflexions concernant mon futur livre se sont prolongées d'encore plusieurs heures…

Le contenant renfermant la mixture parfumée est bien là, sur la table de chevet, juste à côté de mon cahier de notes. Je l'attrape et le dépose dans la boîte avec le reste.

Tout est prêt.

Il me reste moins d'une trentaine de minutes avant le rituel. J'essaie toujours d'arriver un peu d'avance, mais pas trop. Ça laisse l'occasion à mes clientes de me questionner sur les anges, les voyages astraux, leurs vies antérieures… Puis, j'ai tout juste le temps de leur donner un début de réponse, avant de les référer à mes autres services ou à mes livres.

Parce qu'une superbe Fiat 500 orange, ça ne se paie pas tout seul, hein… Ni les multiples livraisons de sushis…

J'ai donc quelques minutes pour lire le texto envoyé par Anik plus tôt cet après-midi :

« Devine quoi ! J'ai rencontré le chum de maman ! ! ! »

Une pointe de jalousie me titille ; notre mère devient très discrète lorsqu'il est question de ses relations amoureuses, et j'ai moi aussi très hâte de savoir à quoi ressemble sa nouvelle flamme. Quoique ses récents agissements m'ont coupé l'envie de la visiter. La dernière fois que je lui ai parlé, elle m'a piqué une crise de larmes en me suppliant de retourner habiter à Notre-Dame-des-Monts, là où j'ai grandi.

L'endroit le plus ennuyant de l'univers.

« Chez nous, vous seriez protégées de ce fou furieux de Corrupteur ! Tout le monde part de Québec, à ce qu'on dit. Qu'est-ce que vous attendez, ta sœur et toi ? *De crever* ? ! Vous tenez pas à la vie ? Si tu le fais pas pour toi, Mary, fais-le pour moi, d'abord ! Je meurs d'angoisse, moi, ici ! »

« Tout le monde », c'est un peu exagéré. La plupart de mes clientes sont restées. Et… j'ai besoin de continuer à travailler.

Anik, quant à elle, anime une émission culturelle dans une radio de Québec. Mais j'ai eu beau lui expliquer tout ça, ma mère ne voulait rien entendre. J'ai dû lui raccrocher au nez. À son grand dam, aucune de ses filles n'acceptera de quitter la capitale nationale. Même si la ville est – comme on dit aux actualités – soumise à un « règne de terreur ».

Ça a débuté en janvier. Mais, depuis l'attentat au Château Frontenac, le niveau d'anxiété de la population a encore grimpé d'un cran. Des citoyens sans histoire sont empoisonnés par le Corrupteur – un individu ou une organisation dont on ne sait pratiquement rien –, qui leur promet un antidote s'ils se plient à des délits tordus. Les taux de mortalité et de criminalité à Québec n'ont jamais été aussi élevés.

Au moins, ce négativisme est bon pour les affaires : les femmes en quête de paix intérieure sont plus nombreuses que jamais.

De retour dans le présent, je pianote sur mon écran : « Chanceuse :P ».

Il ne faut pas vingt secondes à ma sœur pour répondre : « Plus mignon que le dernier en tout cas… En espérant que celui-là finisse pas par te cruiser, *toi*. Ahah ! »

Ma mère peut difficilement choisir pire que François Gaboury, son précédent petit ami – qui tentait de me courtiser en m'offrant des cannes de sirop d'érable. Je réprime un frisson et m'apprête à déposer mon téléphone pour aller rejoindre mes clientes quand une sonnerie m'indique un appel vidéo. Ma sœur. J'ai peu de temps, mais j'accepte quand même, curieuse d'entendre de nouveaux potins.

— Allô, Marianne !

Anik est la seule qui m'appelle encore ainsi. Pour les autres, je suis Mary ou Mary Fae ; mon nom de plume a peu à peu remplacé ma véritable identité. Même moi, j'ai fini par me laisser prendre au jeu.

— T'as pas soupé chez m'man ?

— Nah ! J'ai dîné là, par contre. J'ai prévu sortir avec des amis tantôt.

— Ah ! Et puis ?

— Bien gentil et pas pire mignon, André. Pour un vieux, hein. Et puis la tension sexuelle entre ces deux-là, ouf ! J'en avais mal aux yeux.

J'éclate de rire.

— Anik, je vais devoir te quitter. Je me préparais à…

— Ah ! Oui ! C'est vrai, j'avais oublié. C'est ta retraite spirituelle, c'est ça ?

— C'est ça.

— Pis, as-tu pêché une belle gang de poissons ?

— *Anik* !

— Ben quoi ? Tu peux être honnête avec moi, tu le sais bien.

Je soupire.

— Une quinzaine.

— Quinze fois cinq cents piasses, pas si mal, la sœur !

Mon regard bifurque vers la porte. Si une de mes clientes se trouvait à proximité et entendait cette conversation, je serais fichue.

— Chut, voyons ! Tu veux me ruiner ?

Anik pince les lèvres, mais ne parvient pas à dissimuler son sourire.

— Désolée. Tu reviens quand ? On s'organisera un souper !

— Demain ! Faut que je te laisse, là. On se redonne des nouvelles. Bye !

Je coupe la communication. J'ai beau adorer ma sœur, elle me met mal à l'aise chaque fois qu'elle mentionne mon secret. Secret qu'elle est d'ailleurs la seule à connaître : je ne suis pas une *vraie* médium. Je ne crois même pas en ces imbécillités. Mais c'est mon gagne-pain… et Anik, d'un simple message mal placé – volontaire ou non –, aurait le pouvoir de me l'enlever. J'admets, toutefois, que c'est peut-être injustifié de douter d'elle. Après tout, j'avais treize ans quand j'ai inventé mes premières capacités psychiques. Ça en fait maintenant quatorze, et elle ne m'a toujours pas trahie.

Puisque je prétends (pour éviter les sonneries dérangeantes de mes clientes) que les ondes cellulaires nuisent à la communication angélique, je n'ai pas le choix d'abandonner mon téléphone sur la table de chevet. Puis, je passe en vitesse à la salle de bain, examine mon maquillage et sors une mèche de ma tresse pour ajouter à l'effet décontracté. Je refais le nœud de mon chemisier et souris à mon reflet. *Parfait*. Une légère touche bohème, sans exagération. Je n'ai jamais voulu entrer dans les clichés vestimentaires rappelant les sorcières ou les diseuses de bonne aventure, et c'est ce qui rassure mes clientes. J'ai l'air normale. Les gens se méfient des illuminés ou de ceux qui aiment impressionner.

Satisfaite, je sors de la salle de bain, prends ma boîte en bois peinturée de symboles Reiki et me dirige vers l'ascenseur.

Plusieurs de mes clientes m'ont affirmé que mes retraites étaient un moment charnière dans leurs vies. Qu'elles avaient l'impression de « reprendre le contrôle » ou de « se délester d'un poids inutile ». Certaines sont même revenues à deux ou trois reprises. Il faut dire que je n'ai pas négligé mes recherches : je me suis inspirée du bouddhisme et des notions reconnues par la psychologie moderne, comme la pleine conscience. Même si je ne suis pas une *vraie* médium, je n'ai pas le choix d'apporter du positif dans la vie des gens…

Sinon, pourquoi paieraient-ils ?

17 JUILLET

19 : 26

En poussant la porte de la salle de conférence, je réalise à quel point ma discussion avec Anik m'a décentrée de mon rôle. Je prends une profonde inspiration et plaque un sourire serein sur mon visage. Les conversations s'interrompent. La majorité des participantes sont déjà installées sur de petits coussins disposés en cercle au centre de la pièce, une fleur sauvage et une bouteille devant chacune. Je m'approche de la table basse pliante qui me sert d'autel, et salue mes clientes en déposant ma boîte :

— Désolée d'arriver aussi juste, j'ai eu un… appel important. Tout le monde est en forme ?

Hochements de tête et voix chuchotées me répondent par l'affirmative.

— Certaines ont-elles réessayé la méditation de connexion avec son ange gardien ?

La plupart acquiescent.

— En visualisation, j'ai pu voir que le mien se nomme Taël et brille d'un magnifique vert doré, lance Lana, la plus jeune de la cohorte.

Étudiante en droit toujours vêtue de marques dispendieuses, elle aime se trouver au centre de l'attention. Et je soupçonne *maman* et *papa* d'avoir contribué sans le savoir à payer les frais d'inscription de cette retraite. D'ailleurs, la majorité de mes clientes n'ont de toute évidence aucun souci financier.

— Bien ! Superbe ! D'autres ont eu de telles révélations ?

Manon, une comptable sympathique – quoiqu'un peu trop sérieuse à mon goût –, lève la main.

— Moi, j'ai reçu une topaze dans ma vision. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Hum ! La topaze est liée au chakra du plexus solaire. C'est peut-être un signe que tu dois travailler sur ton soleil intérieur. C'est aussi un cristal qui aide à développer l'intuition. Ton ange te transmet ainsi un superbe message. Si tu en sens l'envie, tu peux essayer de te procurer une véritable topaze pour t'accompagner dans tes méditations. Mais, en te donnant cette pierre non matérielle, ton ange t'a offert un beau cadeau d'énergie pour ton aura.

De la belle grosse *bullshit* tartinée sur plus de *bullshit*.

J'invente au fur et à mesure, tout en m'inspirant des notions populaires du courant *New Age*. Avec mes années de pratique, les réponses viennent d'elles-mêmes. Et, de manière instinctive, j'applique depuis toujours les principes de la « lecture à froid », qui permet de cerner rapidement une personne

en interprétant ses signaux physiques et les quelques informations qu'elle divulgue par son apparence ou ses paroles. Manipuler devient un jeu d'enfant lorsqu'on sait un tant soit peu lire entre les lignes.

Les deux dernières participantes, Gisèle et Noémie, arrivent pendant que Manon ajoute davantage de détails sur sa « conversation mentale » avec son ange gardien imaginaire. Le groupe est désormais complet.

— Prêtes ? Nous allons commencer. Quelqu'un pourrait tamiser les lumières pendant que je prépare les ingrédients ?

Manon se dirige vers l'interrupteur. Je la remercie, puis m'agenouille devant l'autel. Je pige dans ma boîte pour en sortir plusieurs petits cristaux de quartz que je dispose en cercle.

— Ces pierres consacrées serviront de canaux pour conduire l'énergie du monde céleste vers le nôtre.

Tout autour, je dispose des chandelles, la clochette, l'onguent et une effigie en forme d'ange. J'allume les chandelles et un bâton d'encens. Puis, je fais tinter la clochette, symbole d'ouverture du rituel.

— Je vous invite à fermer les paupières.

Je me lève, le bâton fumant toujours en main, et me promène à l'intérieur du cercle formé par les participantes tout en dispersant entre elles les volutes odorantes.

— On expire lentement par la bouche. On inspire par le nez. L'encens purifie notre espace, attire les énergies positives et repousse les esprits mauvais. À présent, nous commençons ce rituel pour chasser nos démons intérieurs. Ainsi soit-il.

— Ainsi soit-il, répètent mes clientes à l'unisson.

Je dépose le bâton en équilibre sur la figurine et saisis le contenant d'onguent. Je l'ouvre et, tandis que l'odeur familière de la lavande m'enveloppe, m'installe face à Noémie – une jeune femme séduisante à la chevelure d'ébène. Je glisse mon doigt dans la substance parfumée, l'appuie au centre de son front.

— Que ton troisième œil s'ouvre aux énergies bénéfiques de l'univers.

Je baisse mon regard et remarque un tatouage partiellement visible sous sa clavicule. Des tentacules, je crois. Je m'en détourne et poursuis avec sa voisine de droite, une dame d'une soixantaine d'années. Puis avec la suivante, et la suivante, jusqu'à ce le tour soit complété. J'essuie ensuite discrètement mon doigt sur mon pantalon.

— Nous remercions les anges, les archanges et les esprits de la nature de leur présence parmi nous. Veuillez accepter en offrande ces fleurs cueillies aujourd'hui même, sous les rayons du soleil à son zénith.

Je prends le petit bouquet que j'avais laissé dans la boîte et le positionne sur l'autel, au centre des cristaux de quartz.

— Mesdames, à votre tour d'apporter votre offrande. Profitez de l'occasion pour vous délester d'un poids qui alourdit vos vies. Les anges l'accueilleront et le transformeront en positif.

À tour de rôle, les femmes ajoutent leur fleur à mon arrangement. Certaines ont les yeux brillants de larmes, d'autres sourient d'excitation. Amusée, j'attends que la dernière ait posé son bouquet.

— Certaines souhaitent-elles partager leur poids ? La force du groupe accélérera leur guérison.

Avec le temps, j'ai compris que ce genre d'intervention était parmi les plus transformateurs de mes retraites. Les participantes peuvent raconter leur malheur, puis se sentent acceptées et appuyées. C'est comme une miniréunion des Alcooliques anonymes. En plus cher.

Mes clientes m'observent, hésitent. J'attends ; je sais qu'il leur faut un moment de réflexion avant de se lancer. Noémie se racle la gorge, puis brise la glace :

— J'aime plus mon chum. En fait, j'crois que je l'ai jamais aimé. Pas *vraiment*. Ben… pas comme lui il m'aime, en tout cas.

Ce sont toujours les mêmes problèmes qui reviennent. Cette histoire me fait d'ailleurs penser à Doris, une cliente régulière qui a cherché pendant près d'un an à se sortir d'une relation amoureuse abusive. Ça fait une éternité que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Je devrais peut-être la relancer…

— C'est mon ami, vous comprenez ? poursuit Noémie. Pis, ben… j'veux pas le blesser. Sauf que je commence à avoir le *feeling* de nous trahir tous les deux, à force d'attendre.

Je tente un sourire compatissant :

— Tu fais bien de remettre ce souci entre les mains des anges, Noémie. Ils sauront te guider vers les bons mots. Peut-être qu'ils t'enverront un signe ou…

De soudains sanglots interrompent mon discours. Toutes se tournent alors vers Manon, qui sort un mouchoir de sa poche pour s'essuyer les yeux.

— Oh, mon Dieu ! Désolée, Mary, de m'imposer comme ça. C'est que… le rituel, il vient tout brasser, en dedans. Je

me mets à repenser à mon frère, Sylvain : il méritait tellement pas ce qui lui est arrivé ! Mais ça a pas empêché cette ordure de Corrupteur de…

Sa voix se brise.

Eh merde ! J'aime bien Manon, mais là… une pointe de colère me fait serrer les dents. Les femmes viennent ici pour se sortir de leur quotidien. Pas pour s'inquiéter des actualités. Surtout lorsqu'elles s'avèrent aussi démoralisantes.

Trop tard, à présent.

Manon poursuit son monologue :

— Les choses qu'il a eues à… C'est tellement horrible. Et finalement, ce salopard l'a quand même laissé crever ! J'imagine que Sylvain n'a pas répondu à tous ses caprices ! C'est *moi* qui ai retrouvé son corps, en allant le visiter. Si vous aviez vu l'état de son appartement, et les photos que… Seigneur ! Je ne réussirai jamais à m'enlever ces images de la tête. Il a…

Je n'ai d'autre choix que de l'interrompre ; pas question de traumatiser toute ma cohorte avec des visions sanglantes. Certains défis du Corrupteur sont particulièrement tordus. Et ça, c'est ceux dont on entend parler. Combien passent sous le radar ? J'aime mieux ne pas trop y penser… Et mes clientes non plus, je n'en doute pas.

— Manon, chère Manon. Viens là.

Je tends mes paumes ouvertes dans sa direction. Hésitante, elle s'approche, pose ses mains sur les miennes. Sitôt le contact fait, je ferme les paupières :

— Ton frère a vécu un traumatisme, Manon. Et toi aussi. Mais à présent, il est entouré d'êtres lumineux qui prennent

soin de lui et le guident vers la lumière. Ton frère va bien. Demandons aux anges de t'accompagner, toi aussi, vers la guérison.

Je serre Manon dans mes bras et lui flatte le dos. Je devine qu'elle se sent mieux – au moins un peu. Après un moment, elle reprend sa place, l'air d'avoir un poids de moins sur les épaules.

— D'autres aimeraient s'exprimer ?

La plupart des femmes se vident le cœur d'un de leurs ennuis, petits ou gros. On voit à quel point le « malheur » humain est variable et subjectif, allant de difficultés avec des collègues aux soucis de santé, passant par la dépendance aux sucreries. Parfois, je dois me mordre les joues pour m'empêcher de sourire.

— Bien. Si tout le monde a terminé, ce serait l'heure de notre prière.

De la boîte, je sors une feuille enroulée, retenue par un ruban violet – résultat d'une activité effectuée en groupe la veille lors d'une séance d'initiation à l'écriture automatique.

— Je lis la première ligne, puis vous poursuivrez en sens horaire. Ainsi, nos âmes seront connectées.

Je défais le nœud, déroule le document et récite :

— Ô source divine de la vie, âmes ascensionnées lumineuses et anges qui veillent sur nous, écoutez notre prière.

Je tends le papier à Manon. Puis, ne ressentant pas le besoin d'écouter une nouvelle fois ces idioties, je permets à mon cerveau de vagabonder. Je repense à ma mère, que j'ai un peu négligée ces derniers temps. Elle est tellement fière de

ce que je suis devenue. Mes premières inspirations, d'ailleurs, provenaient des innombrables livres *New Age* qu'elle conservait dans notre salon, sans gêne, à la vue de tous.

Si elle savait que je lui ai menti toutes ces années, elle ne me le pardonnerait jamais. J'ai commencé à « parler aux morts » après le décès de son conjoint de l'époque. Pas mon père, puisque ma sœur et moi ne l'avons jamais connu, mais un chic type, Robert. On s'entendait bien ; il aimait le Ketchup presque autant que moi. Même sur la belle viande d'orignal qu'il se donnait tant de mal à chasser.

La feuille est soudain de retour dans mes mains. Je lis les derniers mots d'un ton théâtral, avant de me pencher pour sortir un ultime objet de la boîte.

— Tout le monde a son eau lunaire ?

Hier soir, j'ai fourni à mes clientes de vulgaires bouteilles d'eau de source en plastique, encore scellées – question de ne pas me faire poursuivre en justice si quelqu'un tombe malade. Nous y avons inscrit des mots positifs au crayon permanent, avant de les laisser dans un panier d'osier pour la nuit. Le tout, bien exposé au ciel nocturne. Chaque cliente s'empare de sa bouteille.

— Je vous invite à vous en abreuver pour clore ce rituel. Vous serez ainsi purifiées par la puissance de la lune.

En parlant, j'ouvre distraitement ma propre bouteille. J'avale ma gorgée au son des sceaux de sécurité qui se brisent, puis, lorsque toutes ont terminé, fais sonner la clochette.

Je peux presque palper dans l'air la satisfaction de mes clientes.

17 JUILLET

20 : 07

— Ce fut une magnifique cérémonie ! Merci à toutes pour votre participation.

Je souris et désigne d'un geste les cristaux de quartz posés sur l'autel.

— Ces pierres sont maintenant chargées de l'énergie de notre rituel, j'en ai une pour chacune d'entre vous. Un petit cadeau. Laissez votre intuition vous guider vers celle qui vous convient le mieux.

Les femmes émettent des « Oh ! », des « Wouah ! » et des « Merci beaucoup ! ».

Tout le monde aime ça, les cadeaux. Et moi, encore plus quand je les achète en gros sur Internet à un dollar la pièce.

Après avoir choisi sa pierre, la jeune Lana s'approche de moi :

— Comment tu réussis à rester aussi zen, avec tout ce qui se passe dans ta ville ? T'as pas peur ? En tout cas, je suis contente d'être à Montréal !

Est-ce que je suis zen, moi ? *Fuck*, non ! J'en ai plein le cul d'entendre ces histoires de Corrupteur à longueur de semaine. Je suis réaliste, par contre ; les chances pour que JE sois choisie sont minimes. Alors, la plupart du temps, j'arrive à penser à autre chose. Je me racle la gorge en remarquant les quinze paires d'yeux tournés dans ma direction :

— N'oubliez jamais que le positif attire le positif, et que le négatif attire le négatif. C'est pour ça que j'essaie de suivre le moins possible les actualités. À la place, je m'entoure des êtres de lumière. Ils sont là pour nous protéger. Mes livres *Manifestation angélique* et *Rituels et méditations pour le bonheur* pourraient vous être utiles si vous traversez des difficultés reliées à cette sinistre époque. J'offre aussi un superbe rituel gratuit à celles qui s'abonnent à mon infolettre, au www.maryfae.ca.

L'originalité de mon discours s'essouffle. Mon interminable insomnie de la nuit précédente commence à se faire sentir. Il est plus que temps de mettre un terme à cette réunion.

— Et… est-ce que…

J'interromps Lana en levant un doigt.

— Crois en la lumière et la lumière croira en toi. (Je lui adresse un clin d'œil.) Maintenant, je suis vraiment désolée, mais il faut que je libère la salle pour les employés de l'hôtel qui doivent la nettoyer. (Ce qui est absolument faux.) Noémie, veux-tu m'aider à monter les décorations à ma chambre ?

Les autres, on va avoir la chance de continuer cette conversation demain.

Noémie accepte de me donner un coup de main. Pendant que les femmes se dispersent, elle entreprend de décrocher les images d'ange, de flamme violette, de cristaux, de chakra et d'auras collées aux murs, prenant soin de ne pas les plier – ce dont je lui suis reconnaissante. Ça m'évitera de les réimprimer la prochaine fois. J'emploie ces illustrations lors des deux premiers jours de mes retraites, pour expliquer divers concepts ou notions.

J'éteins les chandelles et range dans ma boîte les objets encore sur l'autel. Je jetterai les fleurs plus tard ; mes clientes n'apprécieraient pas les voir dans une poubelle. Ensuite, je plie la table et je prends deux immenses sacs réutilisables pour y glisser mes coussins. Quatre bras pour apporter tout ce matériel en haut, ça ne sera pas de trop. Je m'assure que Noémie et moi sommes les dernières à partir, puis j'éteins l'éclairage.

— J'ai adoré ton rituel ! lance-t-elle alors que je ferme la porte. Pour vrai, j'pense que c'est mon moment préféré de la retraite. On pouvait *vraiment* ressentir l'énergie des anges, c'est fou. Ça m'a fait du bien, t'as pas idée. Merci, Mary.

Son regard me transperce, intense, et je maudis mes joues qui rougissent. Noémie est très attirante. Ce n'est pas *totalement* par hasard si je l'ai choisie pour me donner un coup de main…

Ne sachant pas quoi répondre d'intelligent, j'opte pour une valeur sûre :

— Merci à toi pour ta participation. Tu ajoutes une belle énergie à ce groupe.

Je me dirige vers l'ascenseur, beaucoup trop consciente de la présence de Noémie à côté de moi. Je me retiens de frissonner.

Arrête de rêver, espèce d'idiote ! Elle a beau ne plus aimer son petit ami, elle est quand même en couple. En plus… elle n'est de toute évidence pas aux femmes. Et c'est une cliente, merde ! Est-ce que j'ai envie d'avoir dans mon lit une personne qui passe son temps à me demander des messages des anges ou la couleur de son aura ? *Tellement pas…*

Pourtant, je continue de me sentir comme une adolescente en pleine montée d'hormones. Je redoute presque le moment où je me retrouverai seule avec Noémie dans la cabine. Qu'est-ce que je vais lui dire ? Je vais avoir l'air de la pire des tarées. Pourquoi n'ai-je pas plutôt choisi une autre femme pour m'aider ? Manon, par exemple ; j'aurais pu m'assurer que mon intervention pendant le rituel n'a pas été mal perçue. Au cours des mois précédents, elle est souvent venue dans ma petite salle de soin pour des guérisons énergétiques et des thérapies par les anges. Ce serait dommage de perdre cette précieuse cliente.

Lorsque nous arrivons à l'ascenseur, Noémie m'adresse un sourire timide. Ses yeux brillent, m'hypnotisent. Cette fois, je n'arrive pas à réprimer le frisson qui sillonne ma colonne vertébrale. J'appuie sur le bouton – excellent prétexte pour rompre le contact visuel.

L'ascenseur se situe en périphérie du salon principal de l'hôtel. Des vacanciers, installés dans des fauteuils, y

discutent à voix basse. Près d'eux se trouve une porte double s'ouvrant sur le bar. Je prendrais tellement un verre de vin rouge.

Ou trois. Ça te refroidirait peut-être les ardeurs.

Je serre les dents sur cette envie. Dans un de mes bouquins, j'ai eu l'idée *géniale* de prétendre que cesser l'alcool est indispensable pour se rapprocher de l'énergie des anges. Depuis ce temps-là, je ne m'autorise plus à boire en public. *Quelle conne d'avoir inventé un truc pareil !*

— Un vrai cauchemar, hein ?

L'attention de Noémie est fixée sur l'écran de télévision, ouverte en mode silencieux au milieu du salon. Encore le Corrupteur aux actualités. La plus récente histoire sortie à son sujet est sordide. Les images n'ont que très peu été diffusées par les grandes chaînes, tellement elles étaient horribles. Mais quiconque a un accès à Internet et un brin de curiosité a vu les « œuvres d'art ».

— Vraiment.

J'aimerais ajouter une parole réfléchie, sage. Quelque chose qui impressionnerait ou réconforterait ma cliente. Mais – pour une fois – je suis à court de mots.

— Pauvre Manon, renchérit-elle. Ce qu'elle a dû voir en trouvant son frère… *My God* ! J'ose même pas y penser. J'avais jamais rencontré quelqu'un touché d'aussi près par le Corrupteur. Ça fait… peur.

L'ascenseur s'ouvre dans mon dos. Je m'y engouffre, avec ma boîte et mes coussins, soulagée de m'éloigner des actualités morbides. Noémie me suit avec la table pliée et l'autre sac.

Je sélectionne mon étage pendant que la porte se referme, et un inconfortable silence emplit aussitôt la cabine. Sans réfléchir, je prononce la première stupidité qui me traverse l'esprit :

— Il est chouette, ton *tattoo*.

Le visage de Noémie s'éclaire. Elle dépose la table pour tirer sur son chandail et ainsi me montrer l'entièreté du poulpe situé sur sa poitrine. Certains tentacules descendent assez bas, là où la courbe de son sein prend naissance. Sa peau paraît douce, invitante. Je déglutis en obligeant mon regard à remonter vers ses yeux. Une chaleur dans mon ventre s'éveille.

— J'adore les pieuvres depuis que je suis toute petite, explique-t-elle. À cause de leur côté étrange et mystérieux, peut-être. Je me suis toujours un peu sentie comme ça… *différente*. Toi aussi, j'imagine ?

— Je… Euh… Quand même, oui.

Seigneur, faites que je retrouve un cerveau fonctionnel.

L'ascenseur s'arrête sur mon étage. J'entreprends de nous conduire à ma chambre. J'ai les jambes molles. Une part de moi regrette de ne pas avoir mis un peu d'ordre dans mon fouillis. De ne pas avoir une gomme à mâcher à portée de main. Se demande si Noémie a d'autres tatouages cachés sous ses vêtements…

Voyons, merde ! Elle a un chum, tu te rappelles ?

Le souffle court, je m'immobilise enfin devant la porte quatre cent douze.

— Je mets tout ça ici, Mary ?

Sans attendre ma réponse, elle dépose mon matériel contre le mur du corridor. Je l'imite et sors de ma poche arrière la carte à bande magnétique qui sert de clé. Impatiente que cette séance de torture prenne fin, je lève la main pour saluer ma cliente :

— Bon, eh bien… Merci pour le coup de main. À demain, Noémie !

Elle ouvre la bouche, la referme. Hésite. Malgré moi, mon cœur s'emballe.

— Je suis de Québec, moi aussi. Peut-être qu'on pourrait… hum ! se revoir un de ces quatre ? J'aimerais beaucoup te… connaître davantage.

Je manque en laisser tomber ma clé, puis bafouille quelques sons incohérents. Bref, j'ai l'air d'une parfaite idiote.

Mais plutôt que de se sauver en courant, Noémie sourit. Ses yeux s'accrochent aux miens. Le temps s'arrête. Ma respiration également. D'un pas, ma cliente franchit la distance qui nous sépare. Son visage s'approche, sa bouche effleure la mienne, puis s'éloigne de quelques centimètres. Son soupir, caressant ma peau, me fait tressaillir. La tension entre nos deux corps est à couper au couteau. J'agrippe Noémie par les hanches et la tire vers moi. L'embrasse à nouveau, avec insistance. Nos langues se joignent, nos souffles s'accélèrent. Elle a un goût sucré, sent la vanille. Ses doigts se posent sur ma nuque.

Petit ami ou pas, je la veux.

Quelqu'un se racle la gorge, plus loin. D'un coup, je retombe sur terre. Je lâche Noémie, échappe ma clé – pour

vrai cette fois – et recule d'un pas. Un coup d'œil dans le couloir me rassure : c'est un homme dans la cinquantaine qui nous a surpris, et non pas une cliente. Il nous lance un regard sévère, réprobateur. Je me mords la lèvre inférieure et me retourne vers Noémie :

— Je… je suis désolée. Je voulais pas…

— Moi, je voulais.

Elle lève une main pour me toucher, mais retient son mouvement en me voyant me raidir. Je réalise alors que la perspective d'accueillir une croyante dans mon intimité me rebute autant qu'elle m'excite. Incapable de résoudre ce conflit intérieur, je m'entends répondre :

— C'est jusque que… pendant une retraite, comme ça, je voudrais pas qu'on m'accuse de profiter de mes clientes…

J'ai aussitôt envie de me frapper. Pourquoi j'ai dit ça, merde ?!

— Je comprends. Tu dois avoir mon numéro dans les documents d'inscription. Hésite pas à me lâcher un coup de fil quand la retraite sera terminée. Si tu veux, on pourrait aller prendre un café, ou quelque chose…

L'air déçu, elle retourne vers l'ascenseur. Je soupire, me dépêche de reprendre ma clé et d'entrer dans ma chambre avec mon matériel.

Sans accorder d'attention au désordre, j'agrippe mon cellulaire sur la table de chevet, puis me dirige à la salle de bain, où je m'asperge les joues avant d'avaler un trait d'eau. Je songe un instant à appeler ma sœur, avant de réaliser qu'elle doit déjà être avec ses amis. Et puis… qu'est-ce que j'aurais

à lui dire ? Que je viens de repousser une fille super attirante qui souhaitait de toute évidence coucher avec moi ? Elle me traiterait de *chicken* et m'inciterait à rejoindre Noémie « au plus crisse ». Et je suis suffisamment confuse comme ça. Je fais plutôt couler l'eau de la douche. J'ai beau être épuisée, si je n'arrive pas à me calmer, je m'expose à une seconde nuit d'insomnie.

17 JUILLET

21:23

C'est l'esprit beaucoup plus serein que je quitte la salle de bain. J'ai même pris le temps de sécher mes cheveux et de réappliquer du mascara en prévision d'une rapide excursion au bar. Après tout, si des clientes y sont présentes, je n'aurai qu'à commander une limonade. Et si jamais je croise Noémie…

Ça, vaut mieux ne pas y penser.

Dans ma valise, je déniche un pantacourt bouffant et un chandail brodé plus ajusté, que j'enfile. J'entreprends également d'effectuer un rapide ménage. *Juste au cas.* Je range les objets ésotériques dans le bac de transport dédié à mes retraites. J'attrape mon linge sale – autant celui sur les meubles qu'au sol –, le fourre dans un sac. Puis, j'examine l'ensemble.

Mon regard est attiré par une enveloppe jaunâtre posée sur mon lit, près de l'oreiller. Enveloppe qui, j'en suis

certaine, n'était pas là lorsque je cherchais mon onguent, tout à l'heure. Si j'avais été moins préoccupée par le fichu baiser avec Noémie, je l'aurais sans doute remarquée plus tôt. À moins que quelqu'un soit entré pendant que je prenais ma douche ? À cette pensée, mon estomac se serre.

Je m'approche du lit, priant pour que mon imagination et la fatigue me jouent des tours. Pour que l'enveloppe disparaisse en clignant des yeux. Pour qu'elle ne soit pas ce que je commence à redouter en découvrant le sceau de cire rouge apposé sur le rabat.

Je m'entends murmurer :

— *Shit* ! Ça se peut pas…

Je prends l'enveloppe avec le sentiment qu'elle me brûle l'épiderme. La retourne dans tous les sens. Non seulement elle ne disparaît pas, mais mes craintes se confirment. Je touche du bout des doigts le relief du sceau : le fameux crâne de bœuf dont on entend parler aux actualités. Dont on nous met en garde constamment. Je l'imaginais plus impressionnant, mais il faut dire que les images qu'on en voit sur Internet sont toujours en gros plan.

« N'ouvrez même pas l'enveloppe », nous demande le premier ministre lors des points de presse. « Ne cédez pas à la tentation. Appelez le 911, les policiers prendront la situation en main. » Mais tout le monde le sait : les policiers ne peuvent rien contre le poison du Corrupteur. Dès le moment où une victime reçoit la lettre, son temps est compté.

Mes jambes ploient sous la pression. Je me laisse tomber sur le matelas, observe un instant l'enveloppe sans oser l'ouvrir.

Mais qu'est-ce que le Corrupteur vient foutre à Trois-Rivières ? Il est pas supposé rester à Québec ?!

Je ravale des larmes de colère et de désespoir, réfrène une envie de déchirer le document. De le brûler. De le lancer par la fenêtre.

Calme-toi, Mary. Il doit y avoir une explication.

Je m'oblige à desserrer la mâchoire. J'inspire. J'expire. Je me relève et commence à faire les cent pas.

Je ne vois pas pourquoi, *moi*, j'aurais été élue par ce salopard. Je répands le *bien* autour de moi, la lumière. Le Corrupteur ne s'attaque sûrement pas aux personnes innocentes ! Peut-être la lettre est-elle destinée à quelqu'un d'autre ? À Noémie, pourquoi pas ! C'est elle, après tout, qui envisage de tromper son petit ami avec moi. Le Corrupteur croyait-il qu'elle allait entrer dans ma chambre ?

Est-ce que ça pourrait n'être qu'une mauvaise blague ? Ou… serait-il possible que Noémie… ?

Je secoue la tête, me moque de moi et des scénarios stupides que j'ai tendance à inventer lorsque l'anxiété me joue dans les tripes. Qui oserait imiter le Corrupteur après ce qui est arrivé au type qui s'est fait crucifier sur la place d'Youville ?

Mais quand même… ça pourrait être une erreur ! Il y a beaucoup de clients dans l'hôtel, d'autres sont sûrement de Québec. La lettre pourrait avoir été laissée dans la mauvaise chambre.

À demi rassurée, mais surtout mue par le besoin de savoir, de ne pas rester dans l'ignorance, je brise le sceau.

Tout l'intérieur de mon abdomen bouillonne. Une part de moi sait déjà que je suis la cible et que je mourrai probablement. Je ravale un haut-le-cœur. Plonge ma main dans l'enveloppe.

J'en extirpe deux feuilles. Mon nom est bel et bien inscrit sur la première. Je laisse échapper un gémissement. J'ai l'impression qu'on vient de me frapper en pleine poitrine. Je me rassois sur le lit et parcours des yeux les mots écrits à l'encre rouge.

Bonjour Marianne,
Ou peut-être devrions-nous dire Mary Fae ?

Vous avez été choisie pour réaliser le défi du Corrupteur.

Vous avez 24 heures pour accomplir la tâche demandée.

Le décompte commence à l'ouverture de cette lettre.

À la réussite de ce défi, vous obtiendrez un antidote pour le poison mortel que vous avez bu lors de votre rituel.

Nous espérons que votre « eau lunaire » était désaltérante, à défaut d'être purificatrice.

Si vous contactez la police, votre défi sera considéré comme échoué.

Si vous vous débarrassez de votre téléphone, nous ne serons peut-être pas en mesure de vous livrer l'antidote.

Le temps presse, Marianne.

Bonne chance.

Le Corrupteur

17 JUILLET, 21 : 28

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

J'ai à peine le temps de courir à la salle de bain, de me pencher au-dessus la toilette, que mon estomac commence à se vider. Plusieurs spasmes plus tard, il n'en sort plus que de maigres filets de bile visqueuse et je reprends péniblement mon souffle.

— Câlisse ! Esti de calvaire de ciboire de crisse de… AAARG ! Merde ! MERDE !

J'ai pris l'habitude de ne pas employer de termes religieux à mauvais escient – exigence du métier –, mais là, c'en est trop. Tous les sacres de ma connaissance se succèdent dans mon esprit. Se confondent, se mélangent et se répètent. Je dois m'asseoir sur la cuvette et me taper le visage pour recouvrer le contrôle de mes pensées.

— C'est pas vrai !

Je me lève, appuie mes mains de chaque côté du lavabo et observe mon reflet dans le miroir. Y cherche une parcelle d'espoir.

— Peut-être que j'ai vomi tout le poison ?

Mais non, imbécile. Tu as bu l'eau lunaire il y a quoi… au moins une heure ?! Le poison a eu le temps de se frayer un chemin dans tout ton système, depuis.

Bordel.

Je serre les poings. J'ai envie de frapper le miroir. D'y lancer le fichu porte-savon laid de l'hôtel pour défouler mon surplus d'émotions. Je détourne plutôt ma colère envers ma brosse à dents, qui fait un vol plané jusque sur le mur de la douche, avant d'atterrir au fond du vieux bain cerné.

— Hostie !

J'attrape le dentifrice…

— De crisse !

… qui parcourt sensiblement le même trajet.

Je m'arrête, ma brosse à cheveux en main. La vision brouillée par les larmes.

— Ressaisis-toi ! *Ressaisis-toi*, Mary !

Ce genre de comportement enfantin ne me sauvera pas la vie. Mais c'est plus fort que moi. D'habitude, ça me fait du bien. Cette fois, pas le moins du monde. Je me sens encore comme une grenade sur le point d'exploser. Je dépose la brosse, essuie mes yeux, me barbouillant au passage le visage de mascara.

Une soudaine pulsion me force à courir jusqu'à ma boîte de rituel, abandonnée près de la porte de la chambre.

J'empoigne la stupide bouteille Nestlé que j'ai laissée dehors pendant une nuit entière. Accessible à n'importe quel profiteur.

De retour à la salle de bain, je ferme les paupières, fouille ma mémoire. N'ai-je pas entendu le sceau de sécurité se briser avant de boire ? J'étais distraite. J'ai entendu des sceaux se briser. Mais… le mien ? Aucune idée. J'imagine que non. Merde, si j'avais été attentive, j'aurais pu m'éviter d'être empoisonnée ! Mes mains se crispent sur l'arme du crime. Je me retiens de la balancer à l'autre bout de la chambre. Sans réfléchir, je l'ouvre et déverse son contenu dans le lavabo. Comme si, hors de ma vue, la substance nocive pouvait ne plus avoir d'effet sur moi.

Crisse de conne ! Tu viens de détruire le seul moyen d'identifier le poison !

Paralysée, je regarde les dernières gouttes disparaître. Tente de me ressaisir. Est-ce que je vais vraiment aller voir la police ? Pourquoi je ferais ça ? Ce serait signer mon arrêt de mort. Le gouvernement a beau promettre cinq cent mille dollars aux victimes du Corrupteur qui se livrent… qu'est-ce que j'en aurais à foutre, si je crève ?

Je vais au moins *essayer.*

Cette décision m'amène à réaliser que le compte à rebours est démarré. Depuis un moment, déjà. Mon cellulaire est toujours sur le comptoir de la salle de bain – là où je l'ai laissé avant de prendre ma douche. Je regarde l'heure : vingt et une heures quarante. Mes actions depuis l'ouverture de la lettre jouent en accéléré dans ma tête : vomir, sacrer, réfléchir,

vider la bouteille. Difficile d'estimer combien de temps s'est écoulé. Une bonne dizaine de minutes, au moins. Disons douze, pour être certaine.

Je programme un compte à rebours de vingt-trois heures quarante-huit minutes sur mon téléphone. Puis, habitée de l'impression que ma vie disparaît à petit feu devant mes yeux, je regarde les secondes commencer à s'égrener.

Comment le Corrupteur connaît-il le moment exact où j'ai ouvert la lettre ? A-t-il installé une caméra dans ma chambre ? A-t-il fusionné une puce électronique avec la cire de son sceau ? Les deux options sont plausibles, mais je préfère la seconde, qui m'évite de me sentir épiée.

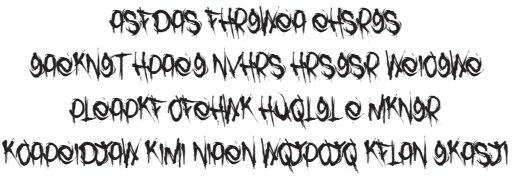
Je songe aux œuvres d'art morbides retrouvées dans la ville récemment. Si mon défi ressemble à celui-là, je sais d'emblée que je n'y parviendrai pas. Mais, dans certains cas, je demeure convaincue qu'avec un peu d'intelligence on peut respecter la règle du défi tout en le rendant moins… inhumain. Par exemple, pourquoi la personne qui a fait exploser le Château Frontenac n'a-t-elle pas pensé à activer l'alarme d'incendie, *avant*, question de ne pas tuer tout ce monde ?

Je suis brillante, débrouillarde ; je trouverai un moyen de m'en sortir.

Ragaillardie, je retourne dans la chambre et ramasse les documents éparpillés près du lit. L'enveloppe. La lettre. Et une espèce de parchemin en papier artisanal vieilli. La calligraphie est similaire. Toutefois, le corps du texte est composé de quatre lignes de runes étranges aux allures mystiques.

ACCUEILLIR UN DÉMON DANS NOS VIES

Par Mary Fae



Ainsi soit-il.

« Accueillir un démon dans nos vies » ? ! On dirait le nom d'un rituel démoniaque. Donc mon défi sera de déchiffrer les instructions et… de les réaliser ? Je me surprends à espérer : peut-être que ça ne sera pas si pire ? Après tout, c'est en plein dans mon domaine d'expertise…

Il ne me faut toutefois que quelques secondes pour retomber sur terre :

Qu'est-ce que tu t'imagines, espèce d'idiote ? Que cette ordure de Corrupteur te demandera d'utiliser de la bave de crapaud pis des poils de rats ? ! Pis quoi encore ? De la poussière de fée ? Allume !

Dans mon cerveau se succèdent alors des images dignes de films d'horreur. Sanglantes à souhait. Je me mords la lèvre, les chasse de peine et de misère ; anticiper ne sert à rien d'autre qu'à me faire perdre du temps.

J'examine les symboles. Je ne crois pas en avoir déjà aperçu de semblables. Mais si le Corrupteur les a choisis, c'est qu'ils signifient forcément quelque chose. Existent

quelque part. J'ouvre le navigateur de mon téléphone et inscris « runes sataniques » dans la barre de recherche. Aucune ne correspond à celles sur le parchemin. Même chose du côté des runes vikings. Rien à voir non plus avec l'écriture japonaise, chinoise ou coréenne.

Se pourrait-il qu'il s'agisse d'une écriture inventée ? Mais, dans ce cas… comment la décrypter ? Il me faudrait un code, un indice. Quelque chose, merde !

Je considère un instant de poser la question sur un groupe Facebook de spiritualité duquel je suis membre, puis me ravise. Comment pourrais-je expliquer être tombée sur un rituel indéchiffrable ? Et *qui* me répondrait ? Le groupe est un ramassis de matantes collectionneuses de cristaux et de jeux de cartes oracles.

Je suis dans une impasse.

Mon téléphone, dont l'écran s'était éteint pendant mes réflexions, vibre entre mes mains, me faisant sursauter.

« Besoin d'aide, Marianne ? »

Le texto provient d'un numéro inconnu, mais pas besoin d'un dessin pour deviner de qui il s'agit. Je m'empresse d'écrire :

« Oui »

En appuyant sur « Envoyer », je réalise à quel point mes doigts tremblent. Je dois à tout prix me ressaisir, et vite, si je veux me sortir vivante de cette histoire.

17 JUILLET, 21 : 53

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

23 : 35

Le Corrupteur tarde à répondre, si bien que je me demande si mon texto s'est rendu à son destinataire. Tout indique pourtant que ça a fonctionné. Aucun message d'erreur, le réseau est bon. Je commence à désespérer quand je reçois enfin un nouveau message, celui-ci prenant la forme d'un lien intitulé « MaryFae – Défi ». Je sélectionne l'encadré, qui mène à la plateforme de téléchargement de mon cellulaire. L'application « MaryFae – Défi » est gratuite. Pourtant, j'hésite, terrifiée à l'idée de découvrir ce que le Corrupteur me réserve.

Presque à contrecœur, j'appuie sur « Obtenir », confirme en inscrivant mon mot de passe. Mon anxiété grimpe à mesure que le téléchargement progresse. J'ai l'impression d'étouffer lorsque je peux enfin l'ouvrir. Une boîte de dialogue apparaît :

« Pour confirmer votre identité, veuillez entrer votre nom complet tel qu'il apparaît sur votre certificat de naissance. »

J'accroche à plusieurs reprises les mauvaises lettres avant de parvenir à écrire sans fautes « Marianne Laurence Faucher ». J'appuie sur « OK », puis aboutis sur une nouvelle page où est reproduit le parchemin, autant les portions en français que les runes indéchiffrables. Mon téléphone reçoit alors un nouveau message :

« Bonne chance, Marianne. »

J'attends encore un instant, mais je dois me rendre à l'évidence : je n'aurai pas d'autres indices. Je manipule l'interface de l'application, ultrasimple. Je peux uniquement zoomer et dézoomer sur le texte. J'essaie d'appuyer à divers endroits, sans succès, jusqu'à découvrir, enfin, un lien menant à une nouvelle page. Sur celle-ci sont représentées les runes de la première ligne, qui se mettent à bouger, lentement. Je cligne des paupières, convaincue que mes yeux me jouent des tours, mais elles continuent leur danse : les droites se courbent, les courbes se tordent ou se raidissent, des espaces se forment ou se ferment.

Et, bientôt, on peut lire :

« Ingrédients spéciaux nécessaires : »

Une flèche de retour rouge apparaît en haut de l'écran. Elle me ramène sur la page d'accueil, où la réplique du parchemin a changé. Certains mots s'affichent désormais en français :

ACCUEILLIR UN DÉMON DANS NOS VIES
Par Mary Fae

Ingrédients spéciaux nécessaires :

Onguent rituel : NVHPS HPSOSR WOIOOWO
Canal d'énergie : HWQL9L O MKN9R
Offrande : KIMI NIOON WQJOOJQ KTLON 9KOSJI

Ainsi soit-il.

Encouragée par ce succès, j'attrape mon cahier de notes et le parchemin original en papier. Je m'assois en tailleur sur le lit et m'affaire à traduire le reste du texte, cherchant dans les symboles dévoilés un code ou une correspondance avec les lettres de l'alphabet. Le Corrupteur a de toute évidence sélectionné trois éléments du rituel de ma retraite : l'onguent – ma mixture à la lavande –, le canal d'énergie – les quartz – et l'offrande – des fleurs. Je dois donc trouver par quels ingrédients il les a remplacés.

Je gribouille, barre, calcule, et ce, pendant une bonne quinzaine de minutes. Pas moyen d'y trouver le moindre sens. Je finis par abandonner, déçue : soit ce n'est pas ce que le Corrupteur souhaite que je fasse, soit le code est tellement obscur qu'il me faudrait un linguiste.

Je reporte mon attention sur l'application. Il est probable que le texte doive être décrypté dans un ordre prédéfini. Dans ce cas, il s'y cache peut-être à présent un lien qui n'y était pas lors de ma dernière tentative. Je recommence donc à appuyer sur l'écriture occulte, commençant par le début, et progressant méthodiquement pour ne rien manquer. Ce n'est qu'à la toute fin de la ligne intitulée « Offrande » que la manipulation mène à une nouvelle page.

Encore une fois, les runes ne tardent pas à se fondre les unes dans les autres à un rythme presque langoureux. Mon cœur accélère. Qu'est-ce que ce fou furieux va me demander de préparer comme ingrédient, comme *offrande* ? Des images de meurtres horribles s'imposent dans mon esprit, m'empêchent de respirer.

Quand – enfin – les mots deviennent lisibles, je les relis à plusieurs reprises avant d'en comprendre le sens :

« animal blanc »

Animal blanc !? Le Corrupteur souhaite qu'un animal blanc soit l'offrande du rituel ? Je ne peux m'empêcher d'être soulagée ; ça pourrait être pire comme exigence. J'essaie de me représenter mentalement l'apparence complète de la ligne :

Offrande : [illegible] animal blanc

Reste donc à savoir ce qu'il faudra accomplir avec la bête en question. Je cherche la flèche de retour, qui n'est pas apparue. Je ferme l'application, la rouvre. J'arrive directement sur la page « animal blanc » sans passer par l'accueil. J'éteins mon cellulaire, le rallume. Même résultat.

— Merde !

Je réussis à faire dérouler l'image. J'y découvre, sous le texte, un rectangle vide. J'appuie sur celui-ci, et un message familier apparaît :

« "MaryFae – Défi" souhaite accéder à l'appareil photo. »

Sans réfléchir, je sélectionne « OK ». La caméra de mon téléphone s'active. Qu'est-ce que ça veut dire, encore ? Que,

pour décrypter le reste du message, je dois d'abord me procurer un animal blanc et en envoyer la preuve photographique au Corrupteur ?

Sauf qu'un animal blanc, à dix heures du soir, comment on trouve ça ?

Le plus facile serait d'en « emprunter » un… Or, à ma connaissance, personne de mon entourage n'en possède. Reste donc l'option d'aller dans une animalerie. Celles-ci, en revanche, ne seront pas ouvertes avant demain matin. Je ferme l'application et donne un coup de poing sur le matelas.

— *Fuck* !

Je me force à desserrer la mâchoire, porte inconsciemment les doigts à mes tempes. Un début de migraine, assez violent, me traverse le crâne. Je ne peux m'empêcher de me demander si ce symptôme pourrait déjà être causé par le poison. Ou si la prise d'analgésiques pourrait interagir négativement avec celui-ci…

Tu deviens parano, ma vieille. T'es super fatiguée, tendue et stressée au max. Qui aurait pas mal à la tête à ta place ? Et c'est vraiment pas le temps de laisser la douleur te déconcentrer. OK ?

À demi convaincue, je me dirige à la salle de bain et ingère deux comprimés d'acétaminophène extra-fort et un autre, d'ibuprofène, que je fais descendre à l'aide d'une gorgée d'eau. J'utilise même le verre fourni par l'établissement – bien que ce soit contraire à mes habitudes depuis que j'ai vu un reportage sur l'hygiène dans les hôtels.

Je regarde ma mine affreuse dans la glace, essuie tant bien que mal les traces de mascara.

— OK… j'ai besoin d'un café. D'un *crisse* de gros café.

J'avais oublié à quel point un petit sacre de temps en temps fait du bien.

Au moins, je sais par où commencer : je dois emballer mes affaires et partir vers Québec. C'est là que les défis du Corrupteur se déroulent, toujours. Si je veux me procurer les autres ingrédients, je n'aurai sans doute pas le choix de m'y rendre. Alors, aussi bien prendre de l'avance… Tant pis pour mes clientes. Je leur compose en vitesse un message d'excuse. L'envoie. Puis m'active.

Plus vite je pars d'ici, plus j'augmente mes chances de réussite.

18 JUILLET, 00 : 29

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI : 20 : 59

J'ai en horreur de conduire la nuit. Mais là, c'est pire que pire. La douleur dans ma tête pulse encore. Mes yeux piquent à cause de la fatigue accumulée. Au moins, l'adrénaline et la caféine m'ont maintenue éveillée pendant toute la durée du trajet. Et puis, la route m'a fourni l'occasion de réfléchir à la suite des choses. Je refuse de me tourner les pouces jusqu'à demain matin ; je vais trouver une animalerie, y entrer par effraction et m'enfuir avec un animal blanc. Un joli petit lapin. Ou une colombe. C'est simple. Et en même temps pas si simple pour une personne honnête comme moi.

Enfin, *presque* honnête.

Un panneau vert m'indique que je suis enfin à Québec.

J'organise toujours mes retraites dans les environs de Trois-Rivières. Ça me permet d'attirer ma plus nombreuse

clientèle de Montréal, tout en coupant la poire en deux pour celle de Québec, fidèle depuis mes premières publications. La route a somme toute été rapide, même si j'ai eu l'impression de sentir s'accumuler sur mes épaules le poids de chaque minute qui s'écoulait.

Grâce à Anik – et son ancienne passion pour les aquariums –, je suis assez familière avec l'animalerie Amidoux, située dans l'arrondissement de Sainte-Foy. C'est une grosse boutique qui tient en stock une impressionnante variété d'animaux. Impossible qu'aucun ne soit blanc.

Impossible, aussi, qu'il n'y ait pas de système d'alarme.

Je décide quand même de m'y rendre. C'est la plus facile d'accès puisque j'arrive par l'ouest de la ville. Et… qui sait, peut-être un employé a-t-il oublié de barrer une porte ? Peu probable, mais ça vaut la peine d'aller jeter un œil.

J'atteins le boulevard Wilfrid-Hamel, plutôt tranquille à cette heure-ci. Le stationnement de l'animalerie, toutefois, est éclairé par les lampadaires – ce qui n'était pas prévu dans mon plan. La tension augmente d'un cran dans mon corps.

J'immobilise ma Fiat sur le côté de la bâtisse, près des conteneurs à déchets, avant d'éteindre le moteur. J'attends un instant, crispée, avant de réaliser que, non, le ciel ne me tombe pas sur la tête. Je me force alors à sortir de la voiture, à rejoindre l'entrée principale. Je tire sur la poignée de gauche, puis de droite. Évidemment, rien ne bouge. Je regarde à travers les portes vitrées, tente de confirmer (ou d'infirmer) la présence d'un système d'alarme, mais mes yeux ne parviennent pas à percer la noirceur.

Bordel.

Je pourrais tenter de fracasser la vitre, mais ça émettrait un sacré boucan. Briser ou crocheter la serrure est impensable ; l'état de mes connaissances dans ce domaine se résume à ce que j'en ai vu à la télévision. À court d'idées, j'entreprends d'effectuer le tour de la bâtisse. Je repère un quai de chargement et une porte en métal. Pas davantage de succès de ce côté-là. La seule option qu'il me reste est donc celle que j'ai rejetée d'emblée : entrer en fracassant le verre de la porte.

Je ne réussirai pas à mains nues. Il me faut une arme. Or, malgré la lueur des lampadaires, impossible de repérer la moindre roche, morceau de béton ou objet contondant. Le stationnement est étonnamment bien entretenu. J'examine ma voiture : est-ce que j'y trouverais un objet répondant à ces critères ?

Après quelques minutes à retourner le contenu de mes valises, je finis par mettre la main sur la géode d'améthyste que j'avais apportée à ma retraite. Elle est presque deux fois grosse comme mon poing. Ça devra suffire. Et elle me portera peut-être bonheur.

Il n'est jamais trop tard pour devenir superstitieuse, non ?

Je referme le coffre, puis, par précaution, démarre le moteur de ma Fiat. Ça accélérera ma fuite une fois le méfait accompli. M'interdisant de penser à ce que je suis sur le point d'accomplir, je parviens – malgré un profond désir de sacrer mon camp – à retourner devant l'entrée. Un coup de vent me fait réaliser que mon chandail est trempé de sueur.

Je baisse les yeux sur la magnifique géode, ressens une pointe de déception à l'idée de la perdre.

Crisse, c'est complètement surréel.

Mue par le désir de sauver ma peau, je lève le bras et prends mon élan. La pierre vole, traverse la vitre dans un vacarme impressionnant. Sauf que, au lieu de la faire éclater, elle creuse un trou en plein centre. Le reste, bien que brisé, tient en place comme si…

L'alarme se déclenche, assourdissante.

… comme si la vitre avait été traitée contre les épaisses qui tentent d'entrer par effraction sans d'abord s'être bien préparées.

Je prends mes jambes à mon cou sans même songer à pénétrer dans la boutique.

18 JUILLET, 1 : 23

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

Mon corps entier tremble. Je ne sais pas si j'ai froid ou si j'ai chaud. Je ne suis même plus certaine, en fait, de ressentir la température. De ressentir autre chose que la peur et la honte. Je fixe sans les voir les chiffres qui se succèdent sur ma minuterie. Peu à peu, mon rythme cardiaque ralentit. Chaque seconde perdue ne pourra être récupérée, mais je demeure paralysée. Je ne sais pas ce qui est pire : les nausées, le mal de crâne ou l'incapacité à faire progresser mon défi.

Je frappe mon volant.

— Maudite crisse de nuit à marde !

De jour, j'aurais eu mille occasions de trouver un animal blanc, et ce, sans avoir à me casser la tête : animaleries, SPA, fermettes, promeneurs de chiens… Peut-être devrais-je simplement… attendre le matin ? Je regarde l'horloge : une heure vingt-sept. Pas besoin de calcul savant pour me figurer tout

le temps que je perdrais ainsi. Ça n'a aucun sens. Pourquoi le Corrupteur m'aurait-il donné une tâche impossible à accomplir ? Est-ce que je pourrais avoir mal saisi sa demande ? Ou manqué une information sur l'application ?

J'examine mon environnement : après m'être éloignée du Amidoux, j'ai roulé sans objectif précis jusqu'à arriver dans ce quartier résidentiel. Pas de policier ni de randonneur nocturne qui me regarde d'un air suspicieux. Je me permets donc d'éclairer l'intérieur de l'habitacle, prends l'enveloppe du Corrupteur sur le siège voisin et en sors le parchemin. Toujours aussi indéchiffrable. Je relis la lettre sans y repérer davantage d'indices. Découragée, j'ouvre l'application « MaryFae – Défi » sur mon téléphone. Si seulement je pouvais retourner sur la page d'accueil et voir le texte en entier…

Mais pas moyen de trouver la fichue flèche.

Je considère l'idée d'envoyer la photo d'un chat ou d'un lapin dénichée sur Internet. Est-ce que le Corrupteur devinerait le subterfuge ? Peut-être que non. D'un autre côté, dans l'éventualité où les mots au centre de la ligne « offrande » représentent quelque chose que je dois réaliser *immédiatement* avec l'animal, je serai foutue. Pas de chance à prendre : je dois m'en procurer un en chair et en os. Le plus tôt possible.

En me donnant cette tâche en pleine nuit, cet enfoiré voulait juste me compliquer la vie, finalement.

Je bouge la tête pour délier les muscles de mon cou, essuie mes mains sur mon pantalon. Je vais tenter ma chance dans une autre animalerie, mais, cette fois, je vais réfléchir *avant* de me déplacer. J'ai besoin d'une boutique modeste,

quelque chose d'isolé, dans un coin tranquille. Idéalement, dans une vieille bâtisse moins sécurisée. J'ouvre le navigateur de mon cellulaire et débute mes recherches.

L'animalerie Copain Poilu se situe à Charlesbourg, sur une petite rue commerciale périphérique complètement déserte à cette heure-ci. Et, à l'œil, le bâtiment en brique date de quelques décennies. Je me gare à l'arrière, prends quelques inspirations pour m'insuffler du courage. Puis, je décroche mon appareil de son support – il pourrait s'avérer utile – et sors dans la nuit.

Une clôture sépare le terrain de l'animalerie de celui de ses voisins, ce qui me confère une rassurante intimité. Je gravis un escalier menant à une porte en bois, vitrée sur la partie supérieure. Le tout paraît aussi âgé que la bâtisse elle-même. La poignée refusant de céder, et vu l'absence d'autres accès à l'arrière, briser la vitre m'apparaît de nouveau être la meilleure option.

Les astres s'alignent : je trouve vite, en scrutant le sol à l'aide de la lumière de mon cellulaire, un morceau de maçonnerie détaché de l'édifice. Juste assez gros. Je cours à ma voiture pour m'emparer d'un chandail et j'emballe la brique, espérant ainsi réduire quelque peu les décibels. Puis, je glisse mon téléphone dans ma poche, question d'avoir les mains libres.

Je rejoins la porte, réalise à quel point je respire vite. J'essaie de me calmer, sans grand succès. J'ai l'impression

que la rue entière doit entendre les battements frénétiques de mon cœur.

Cette fois, Mary, garde le contrôle. Et pas question de partir d'ici sans ton animal blanc.

Décidée, j'assène un bon coup sur la vitre, qui vole en éclats. Le bruit me fait sursauter, la panique s'empare de mon corps. Je dévale les escaliers. Me dis que j'aurais dû laisser le moteur tourner. Puis, je fige en réalisant que j'entends uniquement le jappement des chiens que j'ai réveillés.

Pas de système d'alarme. Personne non plus qui crie : « Au voleur ! ».

J'ai… réussi ?

J'en échappe la brique, qui me tombe à deux doigts des orteils. Je reprends toutefois mon vêtement – question de ne pas abandonner d'objets personnels sur les lieux. En remontant les escaliers, je l'enroule autour de mon poing, puis l'utilise pour dégager de la fenêtre les morceaux de verre brisé qui seraient susceptibles de me blesser. Je déverrouille le loquet sans davantage de difficulté.

Une fois à l'intérieur, j'actionne la lumière de mon cellulaire. Je n'ai cependant besoin que de mes oreilles pour m'orienter jusqu'à la section des canidés. Les portées sont séparées dans de minuscules enclos vitrés. Certains chiots sont rachitiques. Ils me font un peu pitié. Je les inspecte, un après l'autre. J'en vois des petits, des moyens, des gris, des bruns, des bicolores… Pas un seul n'est blanc.

Pas grave, restent les chats.

Moins enthousiasmés par ma présence, la plupart m'ignorent tandis que je les observe. L'un d'eux, toutefois, gratte la vitre de sa petite patte velue, l'air de me supplier de l'adopter. Presque entièrement blanc, il possède quelques taches noires sur les pattes, la queue et le visage. Je pourrais peut-être le prendre en photo dans l'application, question de voir ce qui se passera ? À la dernière minute, je me ravise : si ce n'est pas suffisant, le Corrupteur considérera peut-être que j'ai échoué le défi.

Exaspérée, je poursuis ma visite de la boutique. Pas d'oiseaux ni de poissons. En revanche, je repère des lapins et des hamsters. Tous de diverses teintes. Mais à nouveau, *aucun* n'est blanc.

— Pourquoi t'as pas choisi une autre couleur, bordel ?!

Je retourne examiner les chiens, espérant avoir manqué un animal. Aucun changement. J'ai juste envie d'en baigner un dans l'eau de javel. Je l'aurais mon crisse d'animal blanc.

Je suis stationnée à l'arrière d'un McDonald's, à plusieurs kilomètres de la boutique Copain Poilu. Ma tête me torture de plus belle et je commence à me demander si la douleur n'est pas, en fin de compte, réellement un effet du poison. Cette terrifiante possibilité rend encore plus pressant mon désir de progresser dans mon défi.

Abandonnant l'infructueuse avenue du cambriolage, je transpose mes espoirs sur les petites annonces en ligne. Parfois,

les vendeurs affichent leur numéro de téléphone. Comme c'est une urgence, j'expliquerais que j'ai besoin de l'animal *maintenant*. Quitte à offrir beaucoup plus cher. L'idée m'apparaît géniale ; je me demande même pourquoi je n'y ai pas songé plus tôt.

Or, la recherche s'avère fastidieuse. Je peine à garder mes paupières ouvertes. Et absolument aucune annonce ne répond au critère de couleur. Je continue malgré tout à fureter, élargissant peu à peu les paramètres de distance. Il y a bien quelqu'un dans cette foutue province qui se débarrasse d'un hostie de lapin immaculé.

Je finis par en trouver un. À Montréal.

J'essaie de calculer si l'aller-retour vaut la peine, mais mon mal de crâne m'oblige à fermer les yeux.

Rien qu'un instant.

18 JUILLET, 7 : 25

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

Un bruit de klaxon m'éjecte brusquement de la torpeur dans laquelle je nage. La lumière est éblouissante. Je lève mes mains pour protéger mes yeux, panique en réalisant que le soleil est levé. Regarde l'heure : sept heures vingt-cinq.

— Crisse de câlisse ! Tu t'es endormie, hostie de conne !

Furieuse, je me frappe le front, le regrette aussitôt ; le coup a ravivé ma migraine. J'ai à la fois envie de crier et de pleurer. Je rage contre le Corrupteur et son fichu poison. Et contre moi, d'avoir perdu autant de temps. Puis, je réalise à quel point je me sens faible. J'ai la tête qui tourne. Mon estomac est si vide que c'en est douloureux.

Priant que ces nouveaux symptômes ne soient causés que par la faim, je démarre la voiture et me dirige vers le service à l'auto du célèbre restaurant de *fast-food*. En attendant

ma commande, je pianote sur mon cellulaire afin d'établir un plan de match pour la suite des choses.

Je constate, déçue, que les animaleries de la région sont fermées jusqu'à dix heures. J'ai toutefois plus de chance avec la SPA, qui ouvre ses portes soixante minutes plus tôt. Je repère également des parcs à chiens ainsi que quelques fermettes. M'imagine pendant un instant en train de courir devant une harde de touristes me prenant en photo avec une chèvre ou une poule dans les bras, puis m'évertuer à la rentrer dans le coffre de ma Fiat 500 orange. Subtil. Très subtil.

18 JUILLET, 9 : 22

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

Après avoir perdu un temps précieux dans les parcs à chiens, puis à éplucher une nouvelle fois Internet, je sors de la SPA les mains vides. Aucun animal ne répondait au critère du Corrupteur. La jeune femme à l'accueil m'a précisé qu'ils en possédaient il y a quelques jours, mais que ceux-ci avaient tous été adoptés la veille. Elle m'a d'ailleurs lancé un regard étrange, me demandant ce qui rendait les chats blancs soudainement aussi à la mode.

Je n'étais quand même pas pour lui rétorquer que le Corrupteur avait envoyé ses sbires avant moi juste pour me faire chier ! Parce que là… ça devient la seule explication envisageable. Pas d'animaux blancs ici, ni dans les annonces classées ni à l'animalerie Copain Poilu. Impossible que ce soit un hasard. Le choix de couleur, donc, était là juste pour m'emmerder en me donnant des faux espoirs ?

Mais… pourquoi, bordel ? C'est quoi l'intérêt de me donner un défi s'il m'enlève toutes les possibilités de le réussir ?

J'attends d'être de retour dans ma Fiat pour proférer une série de jurons. Je suis complètement à court d'idées, anéantie. Je n'ai plus aucun doute que, même si j'attends l'ouverture des animaleries à dix heures, je n'aurai pas davantage de succès. Seule bonne nouvelle au tableau : les deux burger déjeuners et le grand smoothie ont nettement diminué mes symptômes désagréables. Je crains toutefois de disposer de peu de temps avant qu'ils ne réapparaissent.

Le tintement de mon cellulaire m'extirpe de mes ruminations. Par habitude, je regarde la notification : Noémie m'a écrit sur mon compte Messenger personnel.

« J'espère que tu vas bien et que c'est pas à cause de moi que t'es partie de Trois-Rivières. Si oui, désolée. »

J'ouvre l'application de messagerie avec l'intention de lui répondre. Puis change d'idée. Je n'aurais rien de pertinent à dire. Et je n'ai vraiment pas la tête à ça. Sauf que quelque chose m'arrête au moment où je me prépare à éteindre mon téléphone : sur sa photo de profil, elle est accompagnée d'un mignon petit chat.

Blanc.

Mon cœur manque un battement. Maintenant que j'ai une piste tangible, je me permets de retrouver un brin d'espoir. Et, grâce au fait que j'enregistre tout sur le nuage, il ne me faut que quelques minutes pour trouver l'adresse de ma cliente, à l'extrême est de la ville.

18 JUILLET, 9 : 47

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

L'écoulement du temps ne m'a jamais autant obsédée que depuis que ma vie en dépend ; j'ai regardé compulsivement l'heure sur mon tableau de bord tout le long du trajet. Et l'idée de commettre une nouvelle entrée par effraction décuple mon stress. Il fait jour, à présent. Si l'on m'apercevait ? Si la police m'arrêtait avant que j'aie eu une réelle chance de réussir mon défi ? J'immobilise la Fiat devant l'adresse de ma cliente, éteins le moteur. Je revérifie le numéro d'immeuble pour la cinquième fois, m'assure que je me situe au bon endroit. Noémie habite au rez-de-chaussée d'un triplex. C'est simple, mais joli. Et les arbres du quartier sont immenses.

Je suppose qu'elle n'a pas encore quitté Trois-Rivières. L'appartement est donc probablement vide. À moins qu'elle demeure avec son chum ? Priant que non – ou que celui-ci

ait profité de l'absence de sa blonde pour découcher –, je m'avance vers l'entrée. Cogne trois fois. Attends.

Je vois par la fenêtre un type approcher. Merde. Je dois me retenir pour ne pas m'enfuir en courant. Encore une fois, j'aurais dû prévoir un plan *avant* de me lancer dans la gueule du loup. Pourquoi le Corrupteur n'a-t-il pas choisi quelqu'un de plus courageux ? Ou de plus organisé, au moins ?

La porte s'ouvre. Le petit ami de ma cliente me toise de la tête aux pieds – j'ai sans doute une mine effroyable. Il porte un pantalon de pyjama, mais est torse nu. Ça fait longtemps que je n'ai pas vu un aussi beau mec, aussi peu habillé. Il va bien avec Noémie, que je réalise avec un léger pincement à l'orgueil.

— Allô ? T'as besoin de quelque chose ?

Son ton familier et son air impatient me déstabilisent, si bien que je songe à rebrousser chemin, avant de me ressaisir et d'opter pour un registre similaire :

— Est-ce que Noémie est là ? En passant dans le coin, j'ai pensé à elle ! Ma sœur a créé une nouvelle compagnie qui vend de la bouffe pour animaux. C'est végan pis toute. J'ai pensé que ça vous intéresserait peut-être de la découvrir… pour votre chat.

Je n'ai aucune idée d'où m'est venue cette soudaine inspiration. L'habitude des mensonges répétés, je suppose.

— Désolé, mais Noémie est partie à, euh… un truc, pour le week-end.

En incroyable actrice que je suis, je me frappe le front. Pas trop fort, cette fois.

— Ah oui ! J'avais oublié ! Elle est à cette… retraite ésotérique, c'est ça ?

Le type semble se détendre. Il devine que je connais réellement Noémie.

— Ouais, ça ressemble à ça.

Je cherche autre chose à ajouter pour éviter que la porte se referme sur le précieux félin :

— Tu sais à quelle heure elle revient ?

— Sûrement bientôt. Elle m'a téléphoné ce matin pour me dire que la fin de la retraite avait été annulée pour une raison mystérieuse et elle a décidé de revenir plus tôt que prévu.

— Super… Je repasserai, alors !

De toute évidence heureux de me voir partir, il me salue d'un hochement de tête et attrape la poignée. Merde, je suis à deux doigts de rater ma chance. Je ravale la boule de tension qui me comprime la gorge et formule :

— Je me demandais… J'aime *vraiment* les chats. Est-ce que… est-ce que je pourrais voir le vôtre ? Noémie m'a dit qu'il était blanc et super mignon. Et ce sont mes préférés.

Je lui sers mon plus beau sourire. Le gars semble chercher une échappatoire, mais finit par céder :

— OK. Bouge pas. Mais je t'avertis, il *déteste* les étrangers. Il a griffé la p'tite de la propriétaire l'autre jour, quand elle a voulu l'attraper. On lui a promis qu'on le laisserait plus sortir.

Il pivote :

— Nunu ! Tu es où mon Nunu ? Ah ! Ah !

Un rire nerveux franchit mes lèvres.

— On l'appelait Nuage au départ, explique l'autre en réapparaissant, une boule de poils blanche blottie dans les bras, mais on a pas pu s'empêcher de déformer le nom…

Le succès de ma première mission est là, à portée de mains. J'en perds un peu l'esprit et j'essaie de l'attraper. Le type émet un hoquet de surprise, recule d'un pas. Quant à moi, je laisse tomber Nunu, qui crache et me file entre les jambes. Il saute en bas des marches, puis entre dans un bosquet, sur ma gauche.

Le chum de Noémie me foudroie du regard.

— Pourquoi t'as fait ça ?!

— Je… je m'excuse ! Je voulais juste le flatter. Je vais t'aider à le retrouver. OK ?

— Laisse faire. Je vais m'organiser. T'as vu où il est allé ?

Je lui pointe la mauvaise direction. Je feins de m'éloigner. Puis, dès qu'il a tourné le coin du bâtiment, je me précipite vers le bosquet, m'agenouille. Pas question que cette maudite boule de poils m'échappe.

— Nuuuunu ! Où es-tu, Nunu ? Viens voir tantine Mary…

J'ai beau écarter les feuilles, je n'aperçois pas l'animal. Je jure entre mes dents, me redresse et traverse une plate-bande à l'abandon. J'arrive au coin du bâtiment. Par où le chat est-il allé ? Plus loin dans la rue ? Ou a-t-il contourné l'immeuble ? Personnellement, si j'étais un félin d'intérieur en fugue, je voudrais explorer. Pas tourner en rond autour de chez moi. Surtout que le terrain voisin, mieux entretenu, a plusieurs cachettes potentielles. Je choisis donc cette option et continue d'avancer.

Un mouvement attire mon attention. Mes muscles se raidissent, je m'élance. Mais ce n'est qu'un écureuil. Je freine, déçue. Une seconde plus tard, le chat bondit derrière le rongeur.

— Hé !

Je reprends ma course, me maudissant d'avoir crié. S'il fallait que le chum de Noémie m'entende… En tout cas, Nunu, lui, fait la sourde oreille.

— Satané animal de malheur…

Les yeux rivés sur le chat, je cours sans me soucier de mon environnement. Cette fois, je ne lui laisserai pas l'occasion de s'évader. Je gagne même du terrain. Quand, soudain…

… il saute dans les bras de Noémie.

Je m'immobilise à quelques pas de ma cliente, qui me regarde avec un air à la fois surpris et suspicieux.

— Mary ? ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Le chum choisit cet exact moment pour réapparaître. Il embrasse Noémie et tend les bras pour reprendre l'animal. Elle secoue la tête.

— Prends plutôt mes bagages, si tu veux m'aider.

— Pas de problème. Je te laisse avec ton… *amie qui aime les chats*. (Il fronce les sourcils.) Je vais t'attendre à l'intérieur.

Il contourne la voiture et empoigne une valise dans le coffre.

— Merci, Julien !

Une fois le dénommé Julien disparu, Noémie se tourne vers moi :

— Mon *amie qui aime les chats* ?

Je me racle la gorge, habitée de la désagréable impression d'avoir été prise la main dans le sac.

— J'ai reçu ton message. J'avais besoin de parler à quelqu'un et j'ai pensé que tu étais peut-être revenue plus tôt. Mais en allant cogner chez toi, je suis tombée sur ton chum. J'ai… euh… j'ai raconté la première chose qui m'a traversé l'esprit.

Elle hoche la tête. Je me demande comment elle peut avoir l'air aussi satisfaite par mes lamentables explications.

— Je… je suis désolée, bredouille-t-elle après avoir lancé un bref regard vers son appartement. C'est pas le meilleur moment pour…

— Je comprends. Je voulais juste que tu saches que c'est pas ta faute si je suis partie. J'ai… Je suis très heureuse de t'avoir rencontrée.

Son sourire s'élargit. Elle caresse distraitement Nunu. Aujourd'hui, elle porte une camisole qui m'offre l'occasion d'admirer presque l'entièreté de son tatouage.

— Merci, Mary. Alors, on se revoit… bientôt ?

— Bien sûr. T'auras qu'à m'envoyer un message quand ça t'adonnera.

Noémie fait mine de s'éloigner. Mon cœur palpite. Non, je ne permettrai pas à ce fichu chat de me filer entre les doigts. Je l'arracherai de force des bras de ma cliente s'il le faut.

Je palpe ma poche pour m'assurer que la clé intelligente de ma voiture s'y trouve toujours.

— Je te raccompagne.

Sans attendre la réponse de Noémie, j'entreprends de marcher avec elle en direction de son appartement. Je m'arrête en bas de l'escalier.

— Je peux dire au revoir à ton charmant minou ? C'est qu'il nous a donné du fil à retordre, le sacripant.

— Ha ! Ha ! L'attrape pas qui veut ! Même Julien a eu de la difficulté à gagner la confiance de Nunu. Mais tu peux essayer de le caresser, si tu veux.

Je tends la main vers le félin, qui se raidit sous mes doigts. J'hésite. Une seconde. Deux. Je sens une goutte de sueur perler à la racine de mes cheveux. Puis, d'un coup, je retiens mon souffle et agrippe l'animal, m'élance. Il pousse un cri, crache, se débat. Je serre plus fort tandis que les griffes raclent à répétition la peau de mes bras. Quand des dents s'enfoncent dans ma main, la surprise et la douleur passent près de me faire lâcher prise.

Dans mon dos, Noémie crie des mots qui ne font aucun sens à mes oreilles. Je tente de répondre :

— Je m'excuse ! Je vais te le rapporter !

Ma voix peine à franchir ma gorge. J'ouvre ma portière, m'assois. Le chat feule et bondit côté passager, puis à l'arrière du véhicule. J'appuie sur le bouton de démarrage, le moteur se réveille. Je jette un dernier coup d'œil à Noémie, figée, le regard déconfit, à l'endroit où je l'ai abandonnée. Mon cœur se brise en miettes.

J'appuie sur l'accélérateur si fort que les pneus crissent. Je dois braquer mes roues pour éviter de happer un piéton.

L'homme recule. Mais je n'entends pas ses injures. Que le tambourinement de mon pouls dans mes tympans.

18 JUILLET, 10 : 16

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

11 : 12

J'ai réussi à me perdre, bordel.

En quittant Noémie, programmer mon GPS arrivait assez loin dans ma liste de priorités. Et j'étais tellement bouleversée que, voulant rejoindre l'autoroute, je m'en suis éloignée. Malgré mes doigts tremblants, j'ai tenté de manipuler l'écran de mon appareil, failli causer un accident. *Ça serait ben le bout de la marde.*

Ma main saigne là où le chat m'a mordue. Mes avant-bras sont couverts de marques rouges, certaines assez profondes. À l'arrière, l'animal miaule comme un cave, fait des allers-retours, grimpe et descend du banc, sans manquer de griffer le cuir dès qu'il lui en prend l'envie. Je n'aurai pas le choix de m'arrêter, au moins pour le prendre en photo. Me sentant un peu paranoïaque, je regarde dans mon rétroviseur, ralentis. Une automobile me klaxonne, puis me dépasse. Je tourne à

droite, continue de surveiller mes arrières. Personne ne me suit.

Une fois garée, je décroche mon téléphone de son support. Noémie a dû m'envoyer une bonne quinzaine de messages. J'ignore ceux-ci et active le mode « Ne pas déranger ». J'ouvre ensuite, avec un mélange de crainte et de soulagement, l'application du Corrupteur.

J'appuie sur le rectangle vide, puis je me tourne vers l'arrière du véhicule. La banquette est dans un état lamentable. Le félin continue de s'agiter sans réagir à ma présence. Je me retiens de l'insulter, et le photographie tandis qu'il frotte ses griffes sur le bord de la fenêtre.

Sur l'image, un peu floue, apparaît un crâne de bœuf rouge en transparence qui tourne sur lui-même. Le Corrupteur prend le temps de valider le cliché, je suppose. Une maudite chance que je n'ai pas triché. Réalisant que la batterie est presque à plat, je connecte mon téléphone à son chargeur. Après une minute ou deux, mon appareil vibre, un bruit de validation retentit et le crâne se remplit. Je m'empresse de sélectionner la flèche rouge aussitôt qu'elle apparaît.

Sur la page d'accueil, la fin de la dernière ligne est désormais écrite en français : « animal blanc ». Je laisse échapper un soupir : ma « traduction » des runes étranges a progressé pour la première fois depuis la veille.

J'ignore l'ordre de décryptage prévu. Toutefois, mon désir de savoir ce qu'il adviendra du chat me pousse à appuyer sur les symboles précédant ceux que je viens de déchiffrer. Je doute que ça fonctionne, pourtant une nouvelle page

s'affiche. L'écriture obscure se met à danser. Je tapote les signes dans l'espoir qu'ils se transforment plus vite en alphabet latin. Mais le Corrupteur, de toute évidence, se plaît à jouer avec ma patience.

J'attends, donc.

« Yeux, langue et cœur d'un »

Ma bouche s'assèche. Mes entrailles me donnent l'impression de se déchirer. Je me figure la ligne entière telle qu'elle apparaîtra lorsque la photo sera prise :

Offrande : Yeux, langue et cœur d'un animal blanc

J'inspire. J'expire. Je ferme les paupières et accote ma tête sur l'appuie-tête.

18 JUILLET, 10 : 48

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

10 : 40

Ma voisine est en train d'arroser son impressionnante plate-bande. En voyant ma Fiat approcher, elle s'arrête et me dévisage, l'air mi-menaçant, mi-apeuré. J'ai appris dernièrement qu'elle me traitait de « sorcière » et de « fille aux mœurs légères » devant tous les résidents de la rue. Enfin, ceux qui l'écoutent encore parler lorsqu'elle prend l'une de ses nombreuses marches.

Je lui retourne son regard. *Vieille grébiche qui sent la boule à mites.*

Je me stationne, éteins le moteur. J'observe un instant les marques douloureuses sur ma main et mes bras ; je n'ai aucune envie de recommencer à me battre avec le félin. Un coup d'œil m'indique d'ailleurs que celui-ci s'agite toujours, à l'arrière. Ses miaulements m'agressent les tympans. Comment est-ce que je vais m'y prendre, merde ?

Je sors de l'auto, glisse les clés et mon cellulaire dans ma poche. J'en profite pour brancher mon véhicule sur sa borne de recharge, au cas où d'autres déplacements seraient nécessaires pour accomplir mon défi. Puis, je trouve dans le coffre un châle de méditation.

Prudente, j'ouvre la portière arrière. Et j'utilise le morceau d'étoffe comme un filet. Le chat panique, mais ne parvient pas à éviter mon piège. Je l'attire vers moi et le coince dans le châle aussi solidement que possible avant de me diriger vers la maison. En chemin, les griffes traversent le tissu, ajoutent quelques égratignures à mes avant-bras. Sous le regard inquisiteur de ma voisine, je réussis de peine et de misère à attraper mes clés et à débarrer la porte sans qu'il s'enfuie à nouveau.

Un vrai démon, cette bête.

Je manque m'étouffer avec ma salive en réalisant les mots que je viens de penser.

Je raffermis ma prise sur l'animal, qui était sur le point de se libérer, et l'emmène directement à la salle de bain – la pièce la plus petite de mon modeste plain-pied. Je l'y relâche et en ressors sans lui donner l'occasion de s'échapper.

Il me faudra des outils, une stratégie. Et un grand verre de vin.

Dans le garde-manger, je me saisis d'une bouteille de rouge au hasard. Un cabernet-sauvignon. Je la débouche, me remplis une coupe. J'avale plusieurs longues gorgées, sans respirer, avant de la déposer, vide.

Maintenant, au tour des outils.

Je sors d'un tiroir l'ensemble de mes couteaux de cuisine : un couteau à pain, un couteau de chef, quelques couteaux d'office. Je cours jusqu'à la salle de lavage, sors mon minuscule coffre à outils de l'armoire au-dessus de la laveuse et en retire un Exacto. Je pose celui-ci à côté des couteaux.

De quoi d'autre pourrais-je avoir besoin ?

D'un second verre de vin. Un dernier, pour me donner du courage. Et pour stopper une fois pour toutes le tremblement de mes mains. Ce serait fâcheux de crever un œil en tentant de le prélever. L'image me fait monter à la gorge un rire nerveux.

Ça y est, j'ai commencé à perdre la tête.

C'est juste un animal. Un fichu animal. Les bouchers et les chasseurs font ça tous les jours. Bon, peut-être pas avec des chats. Pas au Canada, du moins. Mais, quand même. Qu'un animal. OK ?

Je baisse mon regard sur mes mains : des gants, oui. Surtout vu l'état actuel de ma peau. Je prends ceux qui traînent sous l'évier de la cuisine. Ces trucs jaunes qui ne servent jamais.

Quoi d'autre ?

Un plat, pour conserver les organes prélevés.

Je n'en reviens pas d'être aussi pragmatique. C'est le vin qui cause ça ? Ou le fait d'avoir enfin un but clair et atteignable devant moi ?

Il faudrait bien que je planifie aussi de *tuer* le chat, pas juste de le charcuter.

Je vais devoir l'abattre rapidement, question qu'il ne souffre pas – ou le moins possible, en tout cas. Un coup

bien placé. Ou lui casser la nuque, peut-être ? J'essaie de m'imaginer, une main sur la tête de l'animal, l'autre tenant le reste de son corps. Une telle manœuvre me demanderait de lutter contre mes barrières mentales, moi qui n'ai jamais rien assassiné de plus gros qu'une araignée. En serai-je capable ? Je sens presque le craquement des vertèbres entre mes doigts.

À cette pensée, mes jambes ramollissent. Je contiens une envie de me taper un troisième verre ; je ne bois pas souvent et je ressens déjà trop l'effet de l'alcool. Ce serait con de bousiller mes chances de survie en me saoulant.

Après un instant de réflexion, je songe au fait que je pourrais plutôt tuer le chat en l'asphyxiant. Ce serait plus facile. J'ouvre donc à nouveau l'armoire sous l'évier et ramasse quelques sacs de poubelle noirs. Je place l'ensemble de mes « outils chirurgicaux » dans le bac jauni que j'utilise pour laver la vaisselle. Pour terminer, j'extirpe mon cellulaire de ma poche et l'abandonne près de la bouteille de vin – qui me fait encore de l'œil.

Comme je ne trouve pas de bonne raison pour repousser davantage le moment fatidique, j'entreprends de me diriger jusqu'à la porte de la salle de bain. Je m'immobilise, y applique mon front, souffle un chapelet de mots d'Église. Puis, j'entre et referme rapidement derrière moi.

Je laisse le bac sur le comptoir, m'accroupis et m'approche lentement du chat – caché derrière la toilette. Il se doute que je ne lui veux pas de bien ; ses oreilles se plaquent sur sa tête et son poil se hérisse. Il feule, arque le dos et recule

dans le coin du mur, me menace de sa patte griffue. J'avance un peu plus.

Un. Deux. Trois… Go !

Je bondis vers le félin, qui tente de se faufiler sous moi. Mais, j'avais prévu le coup : je referme mes mains sur son corps pile à l'instant où il me passe entre mes jambes. Griffes sorties, il m'escalade de la poitrine jusqu'au sommet du crâne, me lacérant le visage au passage. Je m'entends hurler, mais je réussis à conserver mon emprise serrée.

Je m'évertue à séparer l'animal de ma tête. Il m'arrache une mèche de cheveux. Je crie encore, et parviens, après ce qui me paraît une éternité, à le coincer sous un bras. J'étire l'autre pour saisir un sac de poubelle, que j'agite dans tous les sens pour l'ouvrir. J'entends flacons et bouteilles tomber, un bruit de vitre cassée. J'ai tout un côté du corps en feu. Le fichu sac refuse de se déplier complètement. Et le chat, terrifié, redouble d'ardeur dans sa tentative d'évasion. Il est sur le point de m'échapper.

— Ah non ! Crisse, non !

Je laisse tomber le sac, qui atterrit à mes pieds. Saisie de panique, j'empoigne le cou à deux mains, lève l'animal à la hauteur de ma poitrine et allonge mes bras dans une tentative – peu fructueuse – d'éloigner ses griffes de ma peau. Et je commence à serrer. Le chat produit alors un cri étouffé qui me déstabilise, me fait douter. Sauf que je ne peux pas lâcher ; je n'aurai pas le courage de recommencer une deuxième fois.

Le félin se tortille avec énergie, se débat pour sa survie. Je sens un liquide chaud m'asperger. Ma poigne est solide.

Je serre plus fort. Mes yeux s'embrouillent de larmes. Je n'arriverai pas à tordre, à briser la nuque, même si je sais que ma lâcheté prolonge inutilement les souffrances de ma victime.

Bientôt, les forces du félin s'amenuisent. Les grafignures qu'il m'afflige s'espacent. Dans un dernier effort pour sauver sa peau, il appuie ses pattes sur mes bras et pousse pour se libérer de ma poigne mortelle. Puis, soudain, tout son corps ramollit. Devient inerte. J'attends encore quelques secondes avant de poser le cadavre au sol, puis d'en détacher mes doigts crispés. Mes larmes tombent sur le pelage.

Je m'efforce de reprendre le contrôle de mon souffle, de mon esprit.

La sonnette retentit. Mon cœur arrête. Noémie a déjà contacté les policiers ! ? Qu'est-ce que je fais ? Je m'enfuis par la porte arrière ? Je joue l'innocente ?

Je me redresse et me regarde dans le miroir ; j'ai été charcutée. Mon visage est bouffi et sillonné de balafres sanguinolentes. Une griffure profonde traverse ma paupière, qui refuse de s'ouvrir entièrement (j'ai d'ailleurs été chanceuse que cet animal de malheur ne me crève pas l'œil). Et c'est sans compter celles sur ma poitrine, mon ventre. Mes bras sont littéralement détruits. Le sang coule à plusieurs endroits. Mon chandail est déchiré, couvert d'urine malodorante. Et ma tresse est défaite.

Prétendre que j'ai l'air coupable serait un euphémisme.

18 JUILLET, 11 : 24

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

— Maaaryyyy ? ! J'ai entendu des cris ! Tout va bien ?

D'un coup, la tension dans mon corps se relâche : ce n'est que ma vieille chipie de voisine qui hurle sur mon perron. Je m'approche de la porte d'entrée :

— Oui, Gaétane, ça va ! Le chat que je garde s'est fait arroser par une mouffette. J'lui ai juste donné un bain.

— Ah ! C'est drôle… ça sent pas pantoute !

Elle continue de parler, mais je rebrousse déjà chemin, m'arrêtant seulement pour prendre une gorgée de vin. Directement de la bouteille. Peut-être que ça me donnera le sang-froid de me rendre au bout de cette tâche.

La salle de bain a l'allure d'un champ de bataille. Un flacon en verre s'est brisé sur le plancher. J'aurais pu me couper un pied, en plus de tout le reste ! Le sol est enduit d'urine et d'huile parfumée pour le visage. Je soupçonne

que le chat a aussi dû vider ses glandes anales ; le mélange d'odeurs est à vomir.

Et il y a un cadavre par terre.

Cadavre qu'il me faut à présent dépecer.

Je serre les dents et m'avance vers la boule de poils. Je la soulève et la pose doucement dans le bain, puis j'approche mon bac « d'outils ». J'en sors le plat en plastique dans lequel j'ai prévu ranger les organes. J'enfile les gants, entre dans le bain.

Je suppose que la langue est l'étape la plus facile. J'ouvre la gueule, essayant d'ignorer les yeux grands verts qui me fixent avec un air de reproche. Les gants me nuisent, j'ai de la difficulté à attraper le bout de chair. Je les enlève. En me demandant comment procéder, je constate qu'une paire de ciseaux serait nettement plus efficace que n'importe lequel de mes couteaux. J'exécute un rapide aller-retour à la cuisine, me réinstalle dans le bain.

J'ouvre la gueule, tire la langue rugueuse et reprends les ciseaux. Sans me donner le loisir de changer d'idée, je coupe. Les lames, dans un bruit de friction métallique, tranchent le muscle sans aucune difficulté. Dégoûtée, je soulève le bout de chair inerte duquel s'échappe un peu de sang, le dépose dans le plat. Davantage de liquide rouge coule au fond de la gorge de l'animal. Je pince les lèvres et détourne le regard.

J'ai un soudain souvenir des quelques semaines où j'ai été végétarienne, au début de l'adolescence. Robert, le chum de ma mère, avait essayé de nous instruire, ma sœur et moi, sur la chasse et avait été un peu trop explicite sur la manière dont

il saignait ses proies. Aujourd'hui, je me dis que ça rendrait le reste de la tâche plus… propre. Et puis, ça ne doit pas être compliqué : tu tranches la gorge, laisses le sang se vider. Et voilà.

J'abandonne les ciseaux et saisis le couteau de chef, vérifie que le tranchant est suffisamment affûté. J'installe le petit corps entre mes genoux, son cou placé juste au-dessus du drain. J'approche la lame. Je prends une grande inspiration et constate, étonnée, que ma main ne tremble plus. Pourtant, mon cœur semble sur le point d'exploser.

Crisse de câlisse de tabar…

J'enfonce le couteau en gémissant. Il traverse la peau jusqu'à rencontrer une résistance. Le sang se met à couler n'importe comment sur le pelage autrefois immaculé. Je lève le chat par les pattes arrière pour qu'il se draine mieux. Je ravale une gorgée de vin qui veut remonter, ferme les yeux et attends. J'aimerais pouvoir boucher mes oreilles, aussi. Ne pas entendre le sang dégoutter lentement.

Une partie de mon courage finit par revenir. Je soulève une paupière, puis l'autre. À défaut de meilleur endroit, j'étends le chat dans son sang.

Je remplace le couteau par l'Exacto et me demande où inciser pour déloger les globes oculaires. Après une seconde de réflexion, je secoue la tête. *Imbécile*. Non seulement des cuillères devraient suffire, mais en plus je n'aurai même pas besoin de charcuter l'animal.

Encore une chose à laquelle je n'avais pas pensé.

Je me redresse, regarde l'état de ma tenue : mon chandail a été épargné, mais pas mon pantacourt. Et la pensée

de voyager du sang partout dans ma maison me révulse. Je retire donc en vitesse mon vêtement souillé et vais chercher l'outil manquant. Trente secondes plus tard, me voilà en petite culotte, agenouillée dans un bain au-dessus d'un cadavre sanglant, une cuillère à la main. Image digne d'un film d'horreur bidon.

Je grimace en glissant le bord de la cuillère sur le coin de l'œil. J'essaie de retirer le globe par effet de levier, me mords les lèvres, avant de poursuivre avec un peu plus d'insistance. Je bouge l'ustensile, tente d'identifier la bonne position pour appuyer. Et… l'œil sort avec un désagréable bruit de succion. Celui-ci demeure toutefois accroché à l'orbite, retenu tout autour par des bandelettes de tissus rosés.

J'attrape les ciseaux dans le fond du bain, sectionne les muscles et l'espèce de corde blanche, au centre, qui doit être le nerf optique. Je coupe aussi court que possible. Si bien qu'à la fin, il ne me reste qu'une boule grossière : à l'avant, l'iris vert fendu par la pupille noire, le tout entouré d'une membrane blanchâtre et, à l'arrière, un moignon de chair rose pendouillant. Réprimant un frisson de dégoût, je laisse tomber la sphère humide dans le plat. Je répète aussitôt la procédure de l'autre côté. Désormais, je sais à quoi m'attendre. L'œil a vite fait de rejoindre son jumeau.

Je baisse mon regard sur l'animal, fige devant la vision horrible de son visage maculé de sang, où deux orbites charcutées m'observent.

Ma tête se met à tourner, l'image du chat se dédouble. Je ferme les paupières, m'appuie sur le bord du bain et respire

par le nez pour chasser les soudaines nausées. Il me reste encore le cœur, merde. Comment est-ce que je vais tenir jusque-là ?

En plus, je n'ai vraiment *aucune* idée de quelle manière procéder. J'aimerais m'éviter de briser la cage thoracique. Si j'effectue une bonne incision le long de l'abdomen, je devrais réussir à… atteindre l'organe avec mes doigts ? À première vue, cette procédure me semble le plus simple moyen d'atteindre mon objectif.

J'opte pour le couteau d'office, qui me semble le plus approprié pour la tâche. Et je mets les gants jaunes qui, pour le coup, vont être commodes. Je palpe ensuite le ventre pour m'assurer que je place la pointe de la lame à un endroit dépourvu d'os. Mes muscles se contractent, puis se relâchent. Je n'y arrive pas. Ça me dégoûte tellement.

Je retiens mon souffle. J'ai mal à la mâchoire tellement je serre les dents. Je ne sais pas ce qui me convainc finalement ; mes mains commencent à bouger d'elles-mêmes. Le couteau glisse dans la chair tendre comme dans le corps d'un poisson. J'éventre le chat jusqu'à arriver à la hauteur de ses pattes arrière. Puis, je procède à de nouvelles incisions, perpendiculaires. J'écarte la peau et plonge mes gants dans les entrailles rosées et gluantes. J'extrais les intestins, en même temps que d'autres organes que je préfère ne pas identifier.

L'amalgame poisseux glisse de mes doigts. Le chat est à moitié vidé, des parties de boyaux à l'intérieur de son corps et d'autres, à côté. Le dégoût me plie en deux. Un mélange de suc gastrique, de vin et de burger à moitié digéré est

propulsé hors de mon corps par un spasme violent. Atterrit avec les organes.

Je ferme les yeux, retiens un nouveau haut-le-cœur et crache l'excès de salive.

Arrêter là où j'en suis est hors de question ; je m'oblige à ouvrir les yeux. Lorsque je parviens à contrôler les nausées, je termine de vider l'abdomen. Puis, je tente de récupérer ce qui se trouve sous la cage thoracique. Mes doigts rencontrent alors une membrane – le diaphragme, me dit une part inconsciente de mon cerveau. Je reprends le couteau et la tranche d'un bout à l'autre.

J'ai une vague idée de ce à quoi ressemble le cœur, et je me focalise sur cette image. Je tente de glisser mes doigts sous le thorax. Des os cèdent. J'ai de la difficulté à voir ce que je fais, et les organes ne viennent pas aussi facilement que je l'anticipais. J'aurais dû procéder autrement. Je prends le couteau de chef, pose la lame sous le sternum et exécute quelques mouvements de va-et-vient pour achever d'éventrer l'animal. J'écarte la cage thoracique, qui produit d'affreux craquements.

Le cœur est attaché avec les poumons et quelques boyaux – veines et artères. À nouveau, j'attrape les ciseaux. Je coupe tout ce qui dépasse, y compris une espèce d'enveloppe qui recouvre le muscle cardiaque. Enfin, je dépose l'organe – plus petit que je me l'imaginais au départ – dans le plat avec le reste des offrandes.

La tâche accomplie, je bondis hors du bain et tombe à quatre pattes à côté de la toilette. Je vomis jusqu'à en avoir mal aux côtes. Lorsque les spasmes s'apaisent, je retire mes gants et

essuie ma bouche sur mon chandail. Le liquide dans la cuvette est d'un rouge prononcé, ce qui provoque un haut-le-cœur supplémentaire. Je m'empresse de tirer la chasse d'eau. J'appuie mon front sur le siège et tente de reprendre mes esprits.

J'ai l'impression de plonger dans un état second. Détachée, j'observe mon corps attraper un sac, jeter la carcasse, les organes restants, mes vêtements et les gants. Éponger, à l'aide d'essuie-tout, les fluides et débris sur le plancher. Je suis maintenant totalement nue, dans l'atmosphère la plus lourde et malodorante de toute ma vie. Je noue le sac, fige.

Qu'est-ce que je suis en train de foutre, bordel ?

Je prends le plat contenant ma collecte macabre pour l'emmener à la cuisine. Une fois rendue, j'attrape mon téléphone sur le comptoir – ignore les nouveaux messages envoyés par Noémie – et entre dans l'application du Corrupteur. Je photographie le résultat de mon méfait. L'envoie.

L'icône en forme de crâne de bœuf apparaît. Refuse de me donner accès à la flèche de retour. Une minute s'écoule, puis deux. Qu'est-ce qu'il fiche, le Corrupteur ? Pourquoi est-ce si long ?

Incapable de demeurer dans l'immobilité plus longtemps, j'active les notifications sur mon téléphone et retourne à la salle de bain. Qu'est-ce que je fais avec le sac de vidanges ? Je le jette ? Et si j'avais besoin de nouveaux organes ? Dans le doute, je décide de mettre le tout au congélateur – après avoir extirpé de l'appareil une partie de mes victuailles.

Le Corrupteur n'ayant toujours pas validé ma photographie, je fais couler l'eau du bain jusqu'à ce que toute trace

de sang et de vomi ait disparu. Je rassemble les couteaux, les ciseaux, la cuillère, même l'Exacto – qui n'a en fin de compte pas servi – et je les range dans le lave-vaisselle, que j'actionne. Je place dans le réfrigérateur le plat contenant l'« offrande » quand, *enfin*, l'alerte de mon téléphone sonne, m'indiquant que le crâne a fini de tourner. La flèche rouge est bel et bien apparue en haut de la page.

J'accède à l'écran d'accueil, puis j'entreprends de chercher la prochaine section de runes à traduire. Je réussis à ma seconde tentative, en touchant les symboles de la ligne « Canal d'énergie ».

Lorsque la lente métamorphose des symboles est terminée, je peux me figurer la ligne entière :

Canal d'énergie : Dents de lait

— *FUUUCK* !

Mon propre cri me fait sursauter. Je plaque mes paumes devant ma bouche, craignant que le son se soit rendu jusqu'à ma voisine.

Dans mon rituel original, les canaux d'énergie sont représentés par *une quinzaine* de cristaux de quartz. Le Corrupteur souhaite-t-il que je les remplace par autant de *dents d'enfants* ? Je me remets à trembler. Je baisse mes yeux sur mon corps toujours nu. J'ai la chair de poule, je suis couverte d'égratignures et j'empeste. Je n'ai pas le choix : avant de tenter quoi que ce soit d'autre, il faut me nettoyer.

18 JUILLET, 13 : 14

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

8 : 14

Ma migraine est revenue. Et l'eau qui pénètre dans les marques de griffes provoque une intense sensation de brûlure. J'ai malgré tout pris le temps de nettoyer les lésions avec du savon, spécialement celles plus profondes sur mon visage et mes bras, question d'éviter que ça s'infecte. Des larmes me montent aux yeux, encore.

Je serre les dents, m'assène deux claques sur les joues malgré la douleur déjà présente. Je dois arrêter de pleurer. En fait, il faudrait que j'arrête de ressentir quoi que ce soit d'ici la fin de ce défi. Sinon, je ne vois pas comment je vais survivre. Il me reste à peine plus de huit heures pour terminer mes tâches. Et ça m'en a pris seize pour le premier ingrédient… Si je n'accélère pas le rythme, c'en est fini de moi.

Sauf que… sachant le prochain ingrédient, est-ce que je *veux* continuer ? Je sors de la douche, éponge délicatement

les plaies qui saignent encore et me rends à ma chambre pour enfiler un short et un t-shirt. Je démêle en vitesse mes cheveux et les noue en natte. Devant mon reflet dans le miroir, je secoue la tête : j'ai le *look* d'une boxeuse qui vient de manger la raclée de sa vie.

Je *feel* comme ça, aussi : mal de crâne, œil bouffi, lésions un peu partout… J'ai même l'impression d'avoir les muscles faibles et endoloris. Sauf que je ne trouve pas d'explication pour ce dernier symptôme… à part le poison. Et ça me terrifie trop pour y penser. Je retourne à la salle de bain, ouvre le tiroir où je range mes médicaments et en sors les Tylenol et les Advil. J'en avale deux de chacun en espérant que ça aura davantage d'effet que la nuit passée.

Qu'est-ce que je fais, maintenant ? Comment obtenir des dents de lait ? Et si j'arrive avec deux ou trois, est-ce que ce sera suffisant ? Après tout, le Corrupteur n'a rien précisé… D'un autre côté, en manquer pourrait m'être fatal…

Je conclus que je devrai en dénicher au moins douze, c'est le minimum.

Si seulement j'avais gardé le petit coffret de mon enfance, j'en aurais une dizaine. Mais je l'ai jeté en déménageant dans mon premier appartement. J'ai toujours trouvé ça morbide, l'idée de conserver d'anciennes parties de son propre corps.

Je me rends à la cuisine – là où est resté mon téléphone – avec l'intention d'appeler ma sœur. Mon regard s'arrête toutefois sur les notifications de mon Messenger. J'avais oublié Noémie.

« Mary, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi t'as pris mon chat ? »

« T'es en colère après moi pis tu voulais me faire payer ? »

« J'ai pas envie de mêler la police à ça, mais si j'ai pas le choix, je vais le faire. »

« *Come on !* Réponds-moi ! ! ! ! »

« MARY ? ! ? ! ? »

Et ça continue… Je cherche un moyen de gagner du temps, s'il n'est pas déjà trop tard :

« Je m'excuse, Noémie. J'avais besoin d'un chat blanc pour un *shooting* photo secret. Celui que j'avais réservé est tombé malade. J'ai paniqué parce que j'avais peur que tu refuses. Et je suis pas vraiment dans mon assiette, depuis que j'ai appris, hier soir, que ma sœur est à l'hôpital. Je te rapporte Nuage aujourd'hui, promis. Avec une généreuse compensation financière. »

Je réalise en appuyant sur « Envoyer » que si j'avais pensé à une excuse comme celle-là *avant* de voler le chat, ça m'aurait sûrement épargné beaucoup de soucis… Je me sens vraiment niaiseuse.

J'attends, convaincue que Noémie va me répondre. Après un moment, j'enlève plutôt le mode « Ne pas déranger » et je compose le numéro de ma sœur.

— Salut, Marianne ! Ta retraite est finie ? Tu devineras jamais avec qui j'ai…

— Anik, j'ai une question à te poser.

— Euh… OK. Merci pour ton écoute active.

— As-tu encore la petite boîte de maman, t'sais, celle avec tes dents de bébé dedans ?

— Le truc laid qui te faisait faire des cauchemars, là ?! Pourquoi tu veux savoir ça ?

— Bien, hum ! C'est une longue histoire…

— Je t'écoute.

Bordel, pourquoi je ne pense jamais à me prévoir des excuses ?

— C'est pour… un rituel.

— Un QUOI ?! Ça va pas un peu loin, ton affaire ?

Mon téléphone vibre. Je le décolle de mon oreille, et constate que Noémie m'a écrit :

« Ta sœur est à l'hôpital ? Qu'est-ce qu'elle a ? »

Je pianote du tac au tac : « Cancer du sein ».

« Quand même, t'aurais pu me répondre avant. »

« Je m'excuse, c'est vraiment une grosse journée. »

— Allô ? Marianne ?

— Oui ! T'as la boîte ou pas ?

— Marianne, qu'est-ce que t'essaies de me cacher ? Tu parles drôle un peu. T'es où, là ?

— Je suis chez moi. Voyons donc, Anik ! Est-ce que je t'ai déjà menti, *à toi* ?

Elle réfléchit un instant. J'en profite pour regarder la réponse de Noémie :

« Désolée… »

— Non, mais t'as quand même *pas mal* de pratique, on peut dire.

Je m'efforce de mettre de côté ma conversation avec ma cliente pour me concentrer sur celle avec ma sœur :

— Bon… OK. J'voulais te garder la surprise, mais tu me donnes pas le choix : je me suis fait approcher par un cinéaste qui m'a demandé de prévoir un rituel sinistre pour un de ses projets.

— Hein, pour vrai ? C'est ben hot ! Je le connais ?

— C'est vraiment un *nobody*. Il sort de l'université, à Montréal. C'est rien qu'un court métrage…

— Ah ! lâche-t-elle, déçue.

— J'ai eu l'idée de lui proposer d'utiliser comme « ingrédient » des moulages de dents d'enfants, sauf que j'aurais voulu en voir, avant, pour être sûre de l'effet.

— OK… Me semble que c'est *weird* comme idée, mais c'est toi l'experte, après tout.

Finalement, c'est vrai que je mens bien… y compris à la personne la plus importante dans ma vie.

— Pis, Anik, tu les as ou pas, les dents ?

— *Sorry*. J'ai pas gardé ça. En fait, j'les avais encore il y a peut-être… un an ? Je suis tombée là-dessus en faisant du ménage, pis ça a pris le bord. Avoir su que ça serait utile un jour…

— Oh !

La déception me comprime l'estomac, moi qui m'imaginais avoir trouvé un moyen de contourner la demande du Corrupteur. J'ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort. Le silence se prolonge quelques secondes de trop. Je reçois une nouvelle notification :

« Tu peux au moins m'envoyer une photo, pour que je voie qu'il va bien ? »

Fuck ! J'aurais dû penser qu'une telle demande allait arriver. Oubliant ma conversation avec Anik, je m'apprête à éteindre mon cellulaire, quand j'entends :

— Marianne ? Ça va ?

Je remets l'appareil sur mon oreille.

— Ou-oui. Je… je dois te laisser, mais on se reparle.

— Attends ! Tu viens souper ce soir ?

— Euh… J'ai déjà quelque chose de prévu avec une cliente. On se rappelle demain, OK ? Je t'aime. Bye !

Je raccroche. Il m'a fallu déployer un effort monumental pour éviter qu'elle entende ma voix flancher. Je suis tellement dans la merde. Impossible d'envoyer une photo crédible à Noémie. Et que dire de la nouvelle demande du Corrupteur !

Un tas d'idées se mettent à me traverser l'esprit. Je pourrais offrir de l'argent à des parents contre les dents de leurs gamins. Si celles-ci branlent déjà, ça ne devrait pas trop leur poser problème. Sauf que s'ils me dénoncent à la police, je suis fichue. Aucun dentiste n'acceptera de m'aider au risque d'être radié de leur ordre professionnel. Restent les morgues et les cimetières. Mais, dans les deux cas, ça aurait été plus facile de nuit… Je me vois assez mal, en plein jour, déterrer un gamin mort pour lui arracher ses dents.

Alors, quoi ? Je me livre aux policiers et j'espère qu'ils découvrent l'antidote ? *Fuck,* non ! Aussi bien me tirer une balle dans la tête ! Et puis, le défi est horrible, mais pas… *impensable*. Il n'implique de tuer personne. D'autant plus que

des dents d'enfants, c'est loin d'être définitif ; il en repousse d'autres, après. On a tous vécu ça et personne n'en meurt. Même que certains font arracher les incisives de leur marmaille, quand ils veulent les faire jouer dans les infopubs, à la télé. Vraiment, plus j'y pense et plus la perspective de soudoyer un parent m'apparaît logique.

Et ce n'est pas enfermée dans ma maison que je vais y arriver.

J'entreprends de me préparer un sac à dos. J'aurai besoin d'une paire de pinces et d'un nouveau contenant. Je prends également mes lunettes de soleil, un chapeau, une gourde d'eau et un grand sac de *chips* – mon estomac vide me torture. Après une bonne hésitation, j'y ajoute un rouleau de *duct tape* et des ciseaux ; je n'ai aucune intention d'y avoir recours, mais mes précédentes aventures m'ont fait réaliser qu'il me fallait vraiment être prête à toute éventualité. J'exécute enfin un détour par ma chambre pour appliquer une légère couche de fond de teint. Ce serait dommage de faire fuir les parents avec mon allure de martyr. L'effet est mitigé en ce qui concerne les griffures et mon œil bouffi, mais je parviens à atténuer quelque peu les rougeurs.

En me dirigeant vers ma voiture, ma vision se dédouble. Sans raison apparente, je me mets à voir des étoiles, perds l'équilibre. Je dois me retenir au capot pour éviter de tomber. Je m'assois en vitesse, laisse tomber ma tête en arrière et prends plusieurs respirations profondes. *C'est rien. Juste une petite chute de pression.*

18 JUILLET, 14 : 31

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

Installée sur un banc, j'engloutis les dernières miettes du sac de *chips* en observant les familles profiter de ce beau dimanche ensoleillé. Je suis d'abord passée à la banque pour retirer mille dollars, la limite autorisée. Puis, j'ai rejoint ce parc municipal pas très loin de chez moi. Les infrastructures de jeu sont assez récentes, contrairement aux immeubles des environs, gris et mal entretenus. Ici, je devrais bien trouver un ou deux géniteurs prêts à me vendre quelques dents.

Le chapeau à bords larges est bien enfoncé sur ma tête, et mon visage, caché derrière mes lunettes fumées. Je cherche la famille idéale. Le parent qui ne songera pas à me dénoncer à la police et qui gobera sans trop se poser de questions les mensonges que je lui raconterai. Près des jeux d'eau, une mère surveille deux jeunes enfants. Elle doit avoir maximum vingt-cinq ans. Assis sur le banc voisin, un père de presque

cinquante ans pianote sur son cellulaire. Ses deux garçons ont peut-être six et huit ans. Et là-bas, un couple d'immigrants joue dans le carré de sable avec une gamine un peu plus jeune. La femme est enceinte. Tous des candidats décents.

Je remarque aussi que plusieurs enfants sont seuls. Ou surveillés par des grands frères ou des grandes sœurs. L'idée m'effleure l'esprit qu'en kidnapper un ou deux serait peut-être moins risqué qu'impliquer un adulte. Je ne leur ferai presque pas de mal, après tout. Ils auraient seulement un peu peur et quelques dents en moins. Et je leur laisserais l'argent. La difficulté serait de les convaincre de me suivre dans mon auto. Mais si des vieux pervers dégoûtants y parviennent, je suis persuadée que, moi aussi, j'en serai capable. Surtout qu'une femme, ça a l'air beaucoup plus inoffensif.

J'hésite entre les deux avenues, le mal de tête compliquant ma réflexion, quand mon cellulaire se met à sonner. Je me prépare à refuser l'appel, vois le nom sur l'afficheur.

— Anik, je t'ai dit que…

— T'es où ? Je suis chez toi pis t'es pas là.

— Je fais des commissions. Pour ma sortie de ce…

— J'ai pensé à ça, pis elle fait juste *fucking* pas de sens, ton histoire. Des moulures de dents pour un faux rituel d'universitaire que t'as rencontré dans une retraite de filles à Trois-Rivières ?! Voyons, câlisse ! Tu réussis peut-être à faire gober n'importe quoi à n'importe quelle cruche, mais pas à moi. Pis, j'te connais ; si t'es rendue à me mentir, c'est que tu dois être crissement dans marde. J'suis inquiète.

— Je… (Je soupire.) Je suis au parc.

— Au *parc* ? ! Hostie, dis-moi que c'est pas pour ton histoire de dents !

Mon silence est évocateur.

— Voyons ! Marianne, dans quoi tu t'es embarquée ? Une secte ? ! Tu penses faire quoi, là, *dans un parc*, pour avoir des dents ? ! Faut-tu j'appelle la police, tabarnak ? T'es à quel parc ?

Je cherche une explication. Un moyen de désamorcer la tension. Mais mon cerveau est complètement vide. Je réussis seulement à bafouiller quelques sons.

— T'ES À QUEL PARC ? répète-t-elle.

— Calme-toi, Anik ! Je fais juste prendre l'air pour réfléchir.

— *Alright*. Ça va me faire plaisir de réfléchir avec toi. Quand tu vas m'avoir dit où t'es.

J'ai envie de raccrocher, mais je connais ma sœur : elle ne lâchera pas le morceau tant qu'elle ne sera pas satisfaite. Elle serait même du genre à appeler la police si elle croit que je suis sous le joug d'un gourou malade mental. À moins que… je lui avoue tout ? Est-ce qu'elle serait prête à m'aider ? Une alliée, ça pourrait *vraiment* être utile.

— OK, j'vais tout te dire. Juste pas au téléphone.

— Génial. *Shoote* l'adresse pis j'arrive.

Je m'imagine expliquer à Anik en plein milieu d'un parc public que je suis une victime du Corrupteur. Mauvaise idée. Je suis assez près de chez moi pour que le détour en vaille la peine. Surtout si ma sœur me donne ensuite un coup de main.

Je soupire :

— Bouge pas. J'arrive. Ça va être plus simple de t'expliquer à la maison.

— T'es mieux. Je t'avertis… si tu me poses un lapin, Marianne Faucher, j'annonce à la planète entière que t'es même pas une vraie médium. C'est clair ? Pis t'imagines pas que je vais me gêner.

Je grogne et raccroche. J'observe un moment mon écran, troublée par l'impression d'avoir oublié quelque chose. *Noémie !* J'ouvre ma messagerie et inscris : « Nuage est au studio. Là, je suis à l'hôpital avec ma sœur. Je t'envoie la photo dès que je peux me libérer pour aller le chercher. Promis. »

Je m'attendais à être accueillie sitôt la porte franchie par une Anik inquiète, furieuse ou encore paniquée. Pourtant, en entrant, je me heurte à un silence déstabilisant. J'appelle ma sœur par son nom. Pas de réponse. J'avance. La cuisine est dans l'état dans lequel je l'ai laissée. Le ronronnement du lave-vaisselle se fait entendre. J'arrive dans le salon.

Ma sœur est assise sur le divan. Le regard vague. Elle ne semble pas m'avoir remarquée.

— Anik ?

Son attention se braque aussitôt sur moi. Un mélange de crainte et de fureur a remplacé la confusion sur son visage. Elle bondit sur ses pieds, mais garde ses distances :

— UN CHAT, CALVAIRE ! POURQUOI IL Y A UN CHAT MORT DANS TON CONGÉLATEUR ?!

Shit ! J'aurais dû penser que ma sœur se poserait des questions en voyant les aliments décongelés sur mon comptoir.

— POURQUOI, MARIANNE ? ! (À nouveau, son expression change, redevient triste.) T'es devenue folle ? Tu t'es laissé convaincre par les hosties de niaiseries que tu racontes ? !

Je lève les mains en position défensive.

— Non ! C'est pas ça.

— C'est quoi, d'abord ?

J'hésite. Comment on annonce à quelqu'un la pire nouvelle qui peut nous arriver ? Je décide de simplement cracher le morceau :

— Le Corrupteur. C'est le Corrupteur. J'ai été choisie, crisse !

C'est sorti. Ça m'a étrangement soulagée. Pendant une fraction de seconde. Avant de voir le regard de ma sœur se décomposer complètement. Elle s'effondre sur le divan, se frotte les mains sur le visage.

— J'aurais dû deviner. C'est pas ton genre de faire des affaires de même. (Elle relève la tête.) Pourquoi t'es pas allée voir la police ? Qu'est-ce qu'il t'a demandé de… à part le chat ?

— Anik, si j'vais voir les bœufs, aussi bien me considérer comme morte !

— Tu le sais pas, voyons ! Ils pourraient trouver l'antidote. Et puis, c'est quand même mieux que les crimes dégueulasses qu'on voit aux nouvelles.

Je m'approche d'elle, la prends par les épaules et me penche au niveau de son regard. Ses yeux s'écarquillent lorsqu'elle prend conscience de mes blessures.

— Il me reste genre six heures et demie. J'ai tellement mal au crâne que j'ai d'la misère à penser. J'ai les doigts qui tremblent, les muscles faibles pis l'estomac tout à l'envers. En plus, ça goûte drôle, dans ma bouche. J'vais mourir si j'ai pas l'antidote, tu comprends ?

Je décide de taire ma « chute de pression », comme le symptôme ne s'est pas répété et que je ne suis pas absolument certaine de sa cause.

— *Six heures et demie* ?! T'es sérieuse ?! *Fuck… FUCK* ! OK, raconte. Vite !

Je m'assois à côté d'elle et entreprends de lui déballer mon histoire, en commençant par l'enveloppe du Corrupteur. Je coupe toutefois dans les détails sanglants pour perdre le moins de temps possible, avant de terminer par ma petite excursion au parc et de lui révéler le contenu de mon sac à dos. À la toute fin, Anik demande à voir l'application du Corrupteur. Je lui montre la page « Dents de lait », lui résume le reste du parchemin.

— J'en reviens pas que t'aies fait ça.

Après quelques secondes, ses traits se durcissent et elle ajoute :

— *Alright*, j'vais t'aider. J'me le pardonnerai pas si ma p'tite sœur se fait tuer par cet hostie de timbré. Comment tu pensais t'arranger pour les dents ? As-tu pensé que ce serait plus facile avec des enfants qu'on connaît ? Ceux de Geneviève, par exemple ?

Notre unique cousine a une impressionnante progéniture : trois garçons et une fille.

— Et ruiner nos relations de famille jusqu'à ma mort ?

— Ben… c'est une question de vie ou de mort, justement. Tu crois pas qu'elle voudrait ? On cherche un dentiste qui acceptera de nous aider en urgence et… Ah ! Non ! Merde…

— Quoi ? !

— Ça marchera pas. T'as pas vu le compte Instagram de Geneviève ? Elle est partie en Floride pour l'été avec ses *kids*. Elle avait peur de rester à Québec.

Je me demande soudain pourquoi je n'ai pas pris une décision similaire.

— OK, reprend-elle. Qui d'autre qu'on connaît est parent ? Il y a bien mes amies Amélie et Tania, mais dans les deux cas les p'tits sont trop jeunes pour avoir des dents.

— Y a pas… Patrick, le fils de l'ex à m'man ?

— Non, il est rendu à Gatineau depuis un an.

Le désespoir me prend aux tripes. Les larmes me montent aux yeux.

— J'vais mourir. J'vais tellement mourir, Anik. J'suis pas prête !

La gifle que je reçois m'arrête net de pleurer.

— Si tu te mets à chialer comme un bébé, oui, tu vas crever.

Ma sœur se lève, se dirige vers la porte, s'arrête dans l'entrée :

— Marianne, déniaise, on a pas de temps à perdre.

Je bondis sur mes pieds et la rejoins.

— Attends une minute, Anik ! C'est quoi ton plan, là ? On va où ?

— Chez une collègue qui habite pas trop loin d'ici. J'suis allée chez elle pour une soirée, il y a une couple de semaines. Elle a deux *kids*. Pis j'suis sûre qu'elle nous laissera pas tomber.

18 JUILLET, 15 : 24

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

6 : 04

J'ai insisté pour qu'on prenne ma voiture. Comme ça, si quelque chose tourne mal, Anik aura moins de chance d'être reliée aux événements. En s'assoyant, elle pose mon sac à dos sur le plancher et attrape les papiers qui traînent sur le banc. Elle désigne le parchemin tandis que je démarre le moteur.

— C'est *ça*, le message du Corrupteur ? Pourrais-tu avoir manqué quelque chose ? Passe-moi donc ton cell, que je compare avec les lettres.

Je déverrouille mon appareil et le lui tends.

— Bonne chance. Par où je m'en vais ?

Ma sœur m'indique distraitement le chemin tout en tentant de déchiffrer le code. Après une dizaine de minutes, elle abandonne, dépose mon téléphone dans le porte-gobelet et range le parchemin dans mon sac. Quelques rues plus loin,

elle me demande de tourner dans un quartier résidentiel. Les habitations sont plus grosses et récentes que dans mon coin. Rien de trop luxueux non plus. Beaucoup de gens sont dehors, à se promener, à se baigner ou à entretenir leur terrain. Ça me rend nerveuse.

Nous dépassons une maison à la pelouse longue paraissant presque à l'abandon. Des pissenlits et des marguerites poussent un peu partout. Une voiture familiale est stationnée dans l'entrée. Je remarque, sur la vitre arrière, des autocollants : une femme, un garçon et une fillette. La pensée qu'une mère monoparentale pourrait être une bonne candidate pour me « vendre » des dents me traverse l'esprit. Je note mentalement l'emplacement, au cas où la tactique de ma sœur échouerait.

Deux rues plus loin, Anik pointe une demeure un peu plus grosse que les autres. L'aménagement paysager est impeccable. Une Audi et une Ford assez récentes se trouvent dans l'entrée. Aucune chance que ces gens-là soient convaincus par mon argent et acceptent de faire souffrir leurs enfants sans raison.

Rentrer là me semble la pire idée possible.

Je me stationne malgré tout, masse mes tempes. Si seulement la douleur pouvait diminuer, au lieu d'empirer, peut-être que j'arriverais à réfléchir correctement.

— Qu'est-ce qu'on va leur raconter ?

Anik paraît offusquée par ma question :

— La vérité, voyons ! Sinon comment tu veux qu'on explique que t'as besoin de dents ? Pis si on est chanceuses, elle en garde peut-être dans une petite boîte, comme m'man.

La panique me fait à nouveau voir des étoiles. Je cligne des paupières pour les chasser, rétorque :

— Pas question ! Le monde a le cerveau lavé par les hosties de journalistes. Elle va me dénoncer, c'est évident. Avoue que si j'étais pas ta sœur, c'est ce que t'aurais fait !

Anik détache sa ceinture, pose sur moi un regard indigné.

— *Come on*, Marianne ! Elle nous dénoncera pas, je la connais bien. Pis, franchement, je vais pas me pointer chez une collègue pour lui demander des dents sans lui dire pourquoi.

— Tu voulais pas avoir sur la conscience d'avertir la police toi-même, pis tu m'emmènes ici pour que quelqu'un d'autre le fasse à ta place, c'est ça ? ! Tu veux que j'crève ?

— Tu dis n'importe quoi, ciboire. Si je voulais que tu crèves, je serais pas icitte.

Enragée, je démarre le moteur.

— *Fuck you* ! J'rentre pas là.

J'appuie furieusement sur l'accélérateur. En m'éloignant, je ne peux m'empêcher de craindre d'avoir pris la mauvaise décision. Le temps joue contre moi. Anik pousse un cri de colère.

— Marianne ! Quesse tu fous ? Y a pas trente-six mille solutions ! Pis on va quand même pas kidnapper un *kid* !

— Non ! Mais on ira pas non plus voir tes hosties d'amis riches.

Je freine brusquement, déverrouille les portières.

— Tu veux t'en aller, Anik ? Sors ! J'vais m'arranger toute seule. Pas question que je meure à cause de tes plans de cave.

Elle reste un instant bouche bée, puis secoue la tête, l'air résigné.

— Tu te débarrasseras pas de moi aussi facilement. J'suis avec toi jusqu'au bout.

Je recommence à rouler, avant de m'immobiliser en face de la maison envahie de marguerites et de pissenlits. Devant le regard confus de ma sœur, j'explique :

— Le char est tout rouillé, la pelouse est mal entretenue. Personne dehors. Bien probable qu'il y ait là-dedans une mère seule pis deux gamins. J'vais entrer avec l'argent pis essayer de négocier.

— Tu penses vraiment que ton plan est mieux que le mien ? Câlisse, c'est n'importe quoi !

— C'est MA vie qui est en jeu. C'est MOI qui décide.

— *Alright*, *alright*. Capote pas. Tu veux que je fasse quoi ?

— J'm'en fiche. Tant que tu me nuis pas.

Je prends mon sac à dos dans lequel se trouvent les pinces, le plat vide ainsi que l'enveloppe contenant l'argent, puis entreprends de me diriger vers la maison. Je n'ose pas regarder si ma sœur me suit, mais l'absence de bruit m'informe que j'aurai à me dépêtrer seule. Regrettant ma réaction impulsive, je gagne l'entrée, cogne trois fois. Attends. Je commence à craindre que l'habitation soit vide quand j'entends des pas. La porte s'ouvre sur une mère qui a effectivement l'air épuisée. Vêtements tachés, cernes bleuâtres, cheveux dépeignés. Un peu plus grande que moi, elle souffre toutefois d'un léger embonpoint.

— Désolée de vous déranger… Je viens de déménager dans le coin et j'ai remarqué que vos enfants étaient pas mal *cutes*. Je suis réalisatrice de publicités pour Radio-Canada et…

— Pas intéressée. Bye, là.

Elle commence à fermer la porte. Je hausse les épaules et m'éloigne.

— OK ! J'avais une avance de mille dollars à vous offrir, mais…

La femme interrompt son geste.

— Attendez, *combien* ?! C'est une *joke* ? Pour faire quoi, au juste ?

— Rien qu'une p'tite audition. Je peux entrer ?

Elle s'écarte. J'entends les gamins s'amuser plus loin. Dans leur chambre, j'imagine. L'aire ouverte contient un minuscule salon et une cuisine désordonnée. Casseroles, assiettes et poêlons traînent sur le comptoir. Ça sent la vieille friture.

En marchant au travers des jouets éparpillés, je réalise que je me suis peinturée dans un coin : mon prétexte ne tient pas la route. Possible que la mère consente à un échange de dents contre de l'argent pour que sa progéniture ait la chance de passer à la télé. Mais quand je sortirai du sac les vieilles pinces rouillées laissées par les anciens propriétaires de ma maison, elle saura tout de suite que je suis une fraude.

Il faut que je change de tactique.

Elle s'assoit et me propose de l'imiter. J'accepte, extrais l'enveloppe de mon sac, montre la pile de billets à la femme. Ses yeux s'arrondissent.

— Mille piasses, que j'annonce.

Elle tend la main, mais je replace l'argent dans l'enveloppe, que je pose devant moi sur la table basse. D'habitude, je suis bonne pour inventer des histoires. Là, mon mal de tête m'empêche de trouver le bon angle pour aborder le sujet épineux. J'improvise tant bien que mal :

— Saviez-vous que, souvent, les enfants se font enlever les incisives pour pouvoir passer à la télévision ? Ça fait plus mignon, ça attire l'œil. Ça vend mieux, quoi.

La mère a un mouvement de recul, mais ne répond rien. Son regard dévie toutefois en direction de l'enveloppe avant de revenir vers moi. L'appât du gain l'empêche clairement de me foutre à la porte. Encouragée, je poursuis :

— Seriez-vous prête à faire enlever des dents à vos enfants pour qu'ils aient une chance d'obtenir un rôle ?

Elle semble prise de court par ma question. Je me force à sourire. J'ignore comment continuer cet échange saugrenu, alors je fais marche arrière, par réflexe :

— Pour être honnête, je suis pas vraiment là pour une audition. En revanche, l'argent sera vraiment à vous… si vous acceptez de me donner un coup de main.

Je lui laisse un instant pour assimiler l'information. La surprise sur son visage se transforme en méfiance. Elle change de ton :

— Tu veux quoi ?

— Ça va vous paraître étrange, mais j'ai besoin de dents de lait. Vous savez, ça sera pas plus terrible que si on le faisait pour la télé.

La mère bondit sur ses pieds.

— Combien ?

— Juste… euh… trois en haut et… trois en bas. Par enfant. Ça les privera pas de manger ni…

— *Douze* dents ?! Mais quesse tu vas faire avec ça, espèce de folle ? Sors d'ici, simonac ! J'appelle la police.

Elle sort son cellulaire, compose le 911. La panique s'empare de moi, j'ai l'impression de complètement perdre la carte. Avant que la mère n'appuie sur le bouton d'appel, je lui saute dessus. L'appareil exécute un vol plané jusqu'à l'autre bout de la pièce et nous tombons toutes deux sur le fauteuil.

Je m'empresse de me relever pour rejoindre le téléphone, entends un bruit dans le couloir.

— RESTEZ DANS VOTRE CHAMBRE ! AU SECOURS ! AHHHHH ! AU SECOURS !

En criant, elle lance un pot de fleurs vide qui se fracasse sur le mur à côté de ma tête. Merde. Je dois l'arrêter avant qu'elle n'alerte tout le voisinage. Je lève les mains en position défensive, prête à lui annoncer mon départ, quand la porte s'ouvre sur Anik. Ma sœur ignore totalement la scène qui se déroule sous ses yeux :

— Noémie t'a écrit. Son chum a été voir les bœufs, crisse ! Ils pourraient être en route vers chez toi.

— QUOI ?! *SHIT* ! *FUCK* !!

Je pense aux organes du chat restés dans mon réfrigérateur ; j'en aurai *absolument* besoin pour exécuter le rituel. Si les policiers arrivent avant moi, je ne pourrai jamais les récupérer. Mon défi deviendra irréalisable. Et je vais mourir.

Il faut partir d'ici.

— SORTEZ!!!

Un nouveau projectile – un cadre photo – vole, je le reçois en plein ventre. Ma sœur me rejoint, tente de m'entraîner hors de la maison. Mais quelque chose me retient. *Les dents*. Je la repousse. Pour la première fois, j'ai des gamins à portée de main. C'est peut-être ma meilleure chance d'avoir accès à l'ingrédient demandé par le Corrupteur. Je dois partir d'ici *avec les enfants*. Sauf qu'il faut d'abord mettre la mère hors d'état de nuire. On est deux adultes contre une ; ça devrait être réalisable…

… si Anik accepte de me prêter main-forte.

Dans un rugissement, je cours en direction de la mère, la pousse. Elle perd pied, tombe sur le postérieur, mais son regard s'enflamme.

— Aide-moi, Anik !

Ma sœur demeure statufiée. L'autre se relève, et, en une fraction de seconde, se jette sur moi. En chutant, je me cogne durement la tête, qui explose de douleur. Des éclairs dansent devant mes yeux. La mère – beaucoup plus forte et rapide qu'elle en a l'air – me cloue au sol. Je reçois un premier coup sur la mâchoire, ma lèvre fend. Du sang se répand dans ma bouche.

Elle sait frapper, aussi, bordel.

Je protège mon visage de mes avant-bras, dévie de justesse deux autres coups. J'agite mes hanches dans une tentative de me libérer quand un bruit métallique me vrille les tympans. La femme devient molle et s'affale sur ma poitrine. J'aperçois alors ma sœur, un poêlon à la main : elle a assommé mon adversaire. J'ai peine à y croire.

— Câlisse, que je laisse échapper en palpant ma mâchoire.

Anik perd son arme improvisée, tourne vers moi des yeux écarquillés :

— C'était *quoi*, ça, Marianne ? ! Pourquoi tu lui as sauté dessus comme une détraquée ?

— Pas le choix. Faut aller chercher les p'tits.

— Non ! On va quand même pas…

— Hé ! Tu m'as dit que tu voulais pas que je meure. Ben, c'est ta chance de m'aider. Vite avant qu'elle se réveille !

Je ramasse mon sac, glisse les courroies sur mes épaules en courant vers le couloir. Ma sœur me suit. J'ouvre la première porte, qui donne sur une chambre vert lime. Les deux gamins sont là, pleurent et tremblent, recroquevillés sur un matelas.

En me voyant arriver, l'aîné, un garçon de peut-être sept ou huit ans, se met à hurler et se place de manière protectrice devant sa cadette. Sans me laisser déstabiliser par cette triste vision, j'intime à Anik :

— Tu prends la petite, moi son frère. À l'auto !

Je franchis la distance qui me sépare du lit. J'attrape le gamin par le poignet, tire, l'emprisonne dans mes bras. Il se tortille et me donne des coups de pied, mais au moins, lui, il n'a pas de griffes. Je rebrousse chemin, arrive à côté de ma sœur qui est restée paralysée dans de cadre de porte. J'aimerais avoir les mains libres pour lui envoyer une gifle. Peut-être que ça la réveillerait. À défaut de meilleure option, je lui assène au passage un coup d'épaule :

— RÉVEILLE, CRISSE !

Ma sœur finit enfin par s'activer. Elle court s'emparer de la fillette tandis que je poursuis ma route, traverse l'aire ouverte. En apercevant sa mère, le garçon crie encore plus fort, me mord un bras. Je lâche un nouveau juron. La douleur me saisit, si bien que je passe à un cheveu de frapper le gamin après m'être libérée de sa mâchoire.

Je vois mon argent sur la table du salon. Au moment où je songe à aller le chercher, je remarque que la mère commence à se réveiller. Tant pis pour le *cash*.

— ANIK !

Ma sœur me rejoint à l'instant où j'ouvre la porte d'entrée. Dehors, nous allons attirer l'attention, mais je n'en ai plus rien à foutre. Il faut juste partir d'ici au plus sacrant.

Je traverse le terrain au pas de course. Au loin, un vieil homme tend le doigt dans ma direction, vocifère quelque chose. Je le vois extirper son cellulaire de sa poche. J'ouvre la portière arrière. Je lance l'enfant, qui se cogne le visage et se met à saigner du nez. Je regarde ma sœur, défigurée par des coulées de mascara :

— Va à l'arrière avec eux ! Pis arrange-toi pour qu'ils se tiennent tranquilles.

Elle empêche une tentative de fuite du garçon, qui veut lui filer entre les jambes, puis entre avec la fillette et referme la porte. Dans un effort désespéré, le petit s'élance de l'autre côté. Mais, à nouveau, ma sœur intervient à temps. *Maudit, j'ai pas pensé à activer les* child-locks.

Je contourne le véhicule au moment où la mère sort de la maison, hurlant à s'en déchirer les poumons. Je cours

m'installer à l'avant, démarre sans même prendre la peine de retirer mon sac à dos. Pour éviter de m'approcher du vieil homme, j'exécute un rapide demi-tour. Les pneus crissent sur la chaussée. La mère tente de s'interposer. Je manque la heurter en accélérant. Au passage, elle frappe la carrosserie, essaie d'attraper une poignée. Mais ses efforts pour récupérer sa progéniture sont vains.

Un coup d'œil dans le rétroviseur m'indique que le vieux est en pleine discussion téléphonique, probablement avec la police. Que la femme et un autre type courent derrière mon auto. J'enfonce davantage la pédale, maudissant mon idée de posséder une Fiat orange.

18 JUILLET, 16 : 13

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

5 : 15

Je brûle un feu rouge. Un second. J'ose à peine ralentir aux panneaux d'arrêt. Bientôt, j'aboutis sur un boulevard achalandé et je n'ai pas le choix de copier le rythme des autres voitures. Or, personne ne semble nous poursuivre. Pas de flics en vue. Le bourdonnement dans mes oreilles finit par diminuer, ce qui me permet de prendre conscience du brouhaha, à l'arrière. J'essaie de couvrir le bruit :

— On passe chez moi en vitesse, on ramasse les organes pis on décampe. Mais où on va aller, bordel ? T'as une idée ?

Anik ne répond pas. Elle tente toujours de maîtriser le plus vieux des deux gamins, qui se démène comme un forcené. J'entends alors un bruit de claque, et ma sœur perdre patience :

— Là, tu vas te calmer, p'tit maudit, sinon j't'en donne une encore plus fort. C'est clair ?

Le sac ! J'y avais rangé du *duct tape* avant d'aller au parc. Je me contorsionne pour le retirer de mon dos, le dépose sur le banc à côté de moi. J'y plonge un bras et attrape le ruban gris, que je lance à l'arrière. Je me félicite : pour une fois, j'ai pensé à apporter quelque chose d'utile.

— Attache-les ! Pis faudrait pas que ma voisine entende de cris.

— *Tabarnak*, Marianne !

Je reporte mon attention sur la route au moment où une voiture se place dans ma voie, m'obligeant à freiner sec. Je manque klaxonner le conducteur fautif, avant de réaliser que ça ne servirait qu'à attirer les regards sur moi. Derrière, les hurlements gagnent en force, et sont à présent accompagnés de l'espèce de bruit de déchirement produit par le ruban adhésif qui se déroule.

— Assure-toi qu'ils puissent encore respirer, hein !

— Tu me prends pour une tarte ? ! Conduis, crisse, pis laisse-moi faire ma *job*.

Je mets mon clignotant, change de voie. Je prévois tourner à la prochaine intersection, mais la lumière rouge me force à m'immobiliser avec les autres automobiles. Des gouttes de sueur ruissellent entre mes omoplates.

— Faut pas que les gens vous remarquent, Anik.

Un coup d'œil m'indique que ma sœur achève d'attacher le garçon, qui est à moitié sur elle et à moitié sur la banquette. La fillette est allongée de côté dans le minuscule espace au pied des bancs.

Je n'avais jamais vu l'intérêt d'un habitacle spacieux avant aujourd'hui.

— As-tu bientôt fini ? On arrive chez moi dans deux minutes.

— As-tu de quoi pour couper ça ? J'haïs ça, me battre avec cet hostie de *tape*-là !

À nouveau, je fouille dans le sac. Je tends les ciseaux à ma sœur.

La lumière est toujours rouge. J'en profite pour regarder le message de Noémie dont Anik m'a parlé dans la maison des gamins :

« Julien trouve ton histoire louche. J'ai essayé de le convaincre d'attendre, mais il est allé voir la police tantôt. Je voulais que tu le saches. »

Le trafic recommence à rouler. L'estomac noué, j'abandonne mon cellulaire, et mes pensées concernant ma cliente. L'adrénaline étant un peu descendue, la douleur dans ma tête est de retour en force. Je tente malgré tout de réfléchir à la suite des choses. Après notre arrêt par ma maison, il faudra bien se rendre *quelque part*. On ne peut quand même pas arracher des dents dans le milieu de la rue !

Aller chez Anik est trop risqué. Chez ma mère, trop loin. Je considère la maison de ma cousine qui est en Floride, mais je sais qu'elle a un système d'alarme et je ne connais pas le code. En tournant dans ma rue, j'ai finalement une illumination :

— Le chalet de l'ex à maman.

— Ben voyons ! lâche ma sœur qui comprend mon raisonnement. On va perdre ben trop de temps.

— T'as une meilleure idée, d'abord ? Quelque chose qui va pas me mettre les bœufs au cul ?

Le silence d'Anik répond à sa place. Elle termine d'attacher les enfants lorsque j'immobilise la Fiat dans mon entrée, juste à côté de sa Honda Accord.

— Surveille-les pendant que je vais chercher mon plat.

Je sors de la voiture en m'efforçant d'avoir l'air normale – sûrement sans grand succès. Un regard circulaire me rassure : ma voisine n'est nulle part en vue. J'avance jusqu'à la porte, entre et cours à la cuisine. Le plat est toujours dans le réfrigérateur. Je m'en empare et parcours le chemin en sens inverse. En fermant derrière moi, j'ai une brève pensée pour les restes du chat dans le congélateur. J'aurais dû les cacher ailleurs quand j'en avais l'occasion. Là, les policiers vont les trouver, c'est sûr. Et Noémie va me détester encore plus, en apprenant ce qui est arrivé à son animal.

En me voyant, ma sœur sort de la Fiat. Le soleil éclaire sa mine abattue, ses yeux rougis aux contours noircis par les coulées de mascara. Elle plonge une main dans sa poche pour en extraire les clés de sa voiture.

— T'es pas obligée de m'accompagner encore, que je lui dis. T'en as fait en masse pour moi.

Elle commence à se diriger vers sa voiture, répond sans me regarder :

— On se rejoint là-bas. J'prendrais bien un des p'tits pour t'aider, mais…

Un vacarme infernal l'interrompt. Anik attrape son téléphone, laisse échapper un sacre.

Une alerte Amber !

Je remarque au même instant le visage antipathique de ma voisine qui nous observe par sa fenêtre. J'entre dans mon auto en priant un dieu – auquel je ne crois pas – qu'elle n'ait pas aperçu les gamins.

Le chalet de François est situé à une trentaine de minutes de Québec, dans la MRC de Portneuf. Il y possède une petite érablière privée qu'il fréquente surtout au printemps. À ce temps-ci de l'année, il privilégie plutôt son autre chalet, près d'un lac, dans Charlevoix. On devrait donc avoir la paix. Et si ses habitudes n'ont pas changé, la clé est cachée sous le vieux tonneau décoratif, à côté de la porte. Je croise les doigts.

Nous avons parcouru un peu plus de la moitié du chemin. Ma sœur – dans son auto grise beaucoup plus discrète que la mienne – me suit de près. J'ose à peine rouler plus vite que la limite permise.

L'alerte Amber m'obsède et me terrifie tout à la fois. J'ai l'impression que, si je la consulte, les événements deviendront encore plus réels. Mais, avec le temps qui passe, l'attente finit par être insupportable. J'attrape mon téléphone et examine le texte tout en demeurant à demi concentrée sur la route.

Québec En Alerte – ALERTE AMBER – Province de Québec.

Zachary Dupuis, 7 ans, 1,24 m, 23 kg, cheveux bruns, t-shirt vert, Léa Dupuis, 5 ans, 1,06 m, 18 kg, cheveux châtains, chandail jaune, enlevés à Québec par une femme d'environ trente ans, de taille moyenne, longs cheveux clairs possédant plusieurs lacérations au visage et conduisant une Fiat 500 orange.

Mes craintes se confirment : la marque et la couleur de ma voiture sont indiquées. Et j'apprends le nom des enfants ainsi que leur âge. Je ravale un goût de bile, mon appareil me glisse des doigts et se retrouve à mes pieds.

Je me sens comme la pire des merdes.

— Tout va bien aller, Léa et Zachary. J'ai seulement besoin de vous un petit peu, puis vous rejoindrez votre maman. Ne vous inquiétez pas. OK? Elle va bien.

Les pleurs étouffés par le ruban adhésif augmentent en intensité. Je serre le volant plus fort. Une part de moi est tentée de s'arrêter, de changer d'idée. D'opter pour la mort. J'ai presque envie de téléphoner à ma sœur pour qu'elle me convainque de continuer à me battre. Mais je ne peux pas lui mettre en plus cette responsabilité sur les épaules.

Pendant les kilomètres restants, j'ai l'impression que les arbres défilent au ralenti, si bien que je n'arrive plus à penser à autre chose qu'à mon défi. Aux appréhensions qui

menacent de me suffoquer. Quel sera le dernier ingrédient ? Est-ce que je réussirai à terminer avant l'écoulement de mes vingt-quatre heures ?

Quand le panneau indiquant le rang où se situe l'érablière apparaît, je passe à un cheveu de le manquer. Je freine trop brusquement, tourne. Quelques dizaines de mètres plus tard, je bifurque sur une route privée en terre battue. De grands érables s'étendent de chaque côté, reliés par leurs tubulures bleues. Je me souviens d'avoir déjà trouvé cet endroit paisible, mais, aujourd'hui, le couvert de verdure me semble trop dense. Étouffant. Un lièvre traverse le chemin tandis que je m'engage dans une courbe. Puis, émergent enfin les bâtiments. Celui, plus récent, où l'eau d'érable est transformée en sirop est un peu plus loin. Je m'arrête devant le premier, un vieux chalet dont la peinture blanche s'écaille davantage que dans mon souvenir.

Comme anticipé, aucune voiture ne se trouve sur les lieux. Je me stationne, reprends mon cellulaire sur le tapis et jette un regard anxieux au compte à rebours : quatre heures et vingt-six minutes restantes. Le temps descend plus vite que je l'espérais. Je glisse l'appareil dans ma poche, me dirige vers l'antique tonneau en bois. Je le soulève et en extrais une clé argentée ternie par l'âge et les intempéries.

Anik, qui s'est garée une minute après moi, me rejoint. Son visage n'est plus aussi blême, ses yeux ont séché. Une nouvelle détermination se lit sur ses traits. Elle ne dit rien, toutefois. Elle me prend la clé des mains et déverrouille l'entrée.

Je ne peux m'empêcher de demander :

— Tu penses que la police sait déjà que c'est moi ?

— M'étonnerait. T'es pas la seule avec une Fiat orange. Pis t'as aucune connexion avec la famille.

— Mais, le chat…

— Les bœufs en ont rien à crisser, en ce moment, d'un chat volé. Ils feront pas le lien. Allez, faut se bouger. Il te va te manquer encore un ingrédient, après ça.

Ma sœur s'éloigne d'un pas décidé. Je frissonne ; elle s'est composé une façade. Pour me sauver. Épargner ma conscience, aussi. Une part de moi lui en est reconnaissante. L'autre se sent coupable de lui imposer ces événements. Sauf qu'elle va flancher, j'en suis quasi certaine. Cette force dont elle tente de faire preuve, ça ne peut pas durer.

Et moi ? Qu'en est-il de *ma* force ? J'ai tué un chat. Je l'ai dépecé. J'ai enlevé des enfants. Je m'apprête à les faire souffrir. Et je ne sais même pas ce qui m'attend pour la suite. Le Corrupteur acceptera-t-il de me donner l'antidote ? J'aimerais penser que oui. Mais, jusqu'à présent, mes performances sont, disons, discutables.

18 JUILLET, 17 : 04

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

4 : 24

— Ça sent la pisse dans ton char.

En grimaçant, Anik claque la porte avant de ma Fiat, enfile les courroies de mon sac sur ses épaules. Elle accède ensuite à l'arrière pour prendre Léa dans ses bras. Je saisis Zachary en passant par l'autre côté, constate avec un certain détachement que je suis tombée sur celui des deux qui avait uriné dans son pantalon.

Nous pénétrons dans le vieux chalet. L'intérieur est tel que dans mon souvenir : le plancher en bois jauni qui craque sous nos pas, les armoires défraîchies dans la cuisine, même la couverture rouge sur le sofa est toujours là.

D'un coup de menton, je désigne le salon :

— Installe-la sur le divan, on va commencer par le garçon.

Aucun des deux enfants n'impose plus la moindre résistance. D'une main, j'écarte les chaises, couche l'aîné sur la

table de la salle à manger. Sa respiration est entravée par une couche épaisse de sang et de morve ; j'avais oublié qu'il s'était cogné le nez lorsque je l'avais lancé dans la voiture. D'un coup sec, j'arrache le ruban adhésif. Zachary avale une longue bouffée d'air, puis laisse échapper un hurlement désespéré. Je tente de plaquer une main sur sa bouche, mais il en profite pour me mordre encore. Cette fois, directement dans les traces de dents laissées par le chat.

— AYOYE CÂLISSE !

— À L'AIDE ! AAAAAAAHHH ! MAMAAAAN ! ! ! !

Zachary recommence à se débattre, sa vigueur nullement amoindrie par les liens retenant ses chevilles et ses poignets. Anik me rejoint pour m'aider à le maîtriser. Lorsqu'il se calme un peu, elle enlève le sac de son dos, me le tend. Je l'ouvre et j'en sors la paire de pinces à bout plat. En voyant l'outil, ma sœur lâche l'enfant, recule de plusieurs pas en poussant un cri de rage.

— TABARNAK, Marianne ! Qu'est-ce qu'on est en train de crisser ? !

Sans surprise, elle craque. Je savais que ça allait arriver. Je pensais toutefois avoir davantage de temps.

— Tu peux partir, si tu…

— NON ! C'est juste que… hostie de Corrupteur de MARDE !

Son poing s'abat sur le comptoir. Vu la force employée, ça a dû être douloureux, mais elle n'en laisse rien paraître.

— JE VEUX PARTIR ! À L'AIIIDE ! MAMAAAAAAN ! ! ! !

Zachary n'arrête pas de se tortiller. J'essaie de l'immobiliser d'une main tout en concentrant le reste de mon attention sur ma sœur. Ça relève de l'exploit. Je hausse le ton pour être entendue malgré les hurlements :

— Anik, je sais que c'est *tough*, mais faut garder la tête froide si…

— AH ! La ferme. Pas besoin d'un sermon.

— HÉ ! J'te force pas à être icitte !

— AU SECOURS ! ! ! AHHHHH ! ! !

Anik ferme les yeux, les rouvre. Je peux voir dans son regard l'effort qu'elle déploie pour reprendre le contrôle. Elle va regretter toute sa vie les actes que nous sommes sur le point de commettre. Mais je suppose qu'elle le regrettera encore plus si elle ne fait rien.

— Ce serait trop cave que tu crèves pour des crisse de dents. J'te lâcherai pas.

À force de se démener, Zachary est sur le point de dégringoler de la table. Je le retiens de justesse et le replace au centre.

— Tu vas le tenir. Moi, je vais m'occuper du reste. OK ?

J'espère ainsi épargner un peu sa conscience.

— C'est *mon* défi, conclus-je.

Anik hoche la tête et, sans plus attendre, se penche maladroitement sur le garçon. J'attrape les pinces, remarque la rouille et la crasse sur le métal. Je grimace ; ce serait inhumain d'introduire ça dans la bouche d'un gamin. Je me rends au lavabo, mais évidemment, rien ne sort du robinet. Plutôt que de partir la pompe, j'exécute un rapide aller-retour à la salle de bain, là où je sais rangé l'alcool à friction. Je verse une

bonne quantité de liquide sur l'outil. À l'aide d'un essuie-tout, j'élimine autant que possible les saletés restantes.

Il me manque le plat pour conserver les dents. Je l'extrais du sac et le pose sur la table, près de Zachary.

Ma sœur et moi échangeons un regard résigné. J'empoigne de ma main libre le menton du gamin. Il ferme la bouche, serre les dents. J'appuie dans le creux des joues, mais il se met à remuer dans tous les sens. Parvient à libérer sa tête de mon emprise.

— Envoye, qu'on en finisse ! crache ma sœur.

— Il bouge trop ! Allonge-toi sur lui et tiens sa tête !

Anik obéit. Je réussis enfin à maintenir la bouche ouverte. Les incisives centrales, en haut et en bas, sont des dents d'adulte. En revanche, une des incisives latérales branle légèrement, ce qui devrait me faciliter les choses. Lorsque j'approche les pinces, les yeux rougis du garçon s'écarquillent. Un cri de pure terreur s'échappe de sa gorge. Je cligne plusieurs fois des paupières pour chasser mes larmes.

Le bout de mon outil m'apparaît énorme par rapport aux petites dents. Surtout celles d'en bas, qui sont en plus collées les unes sur les autres. Sur la mâchoire supérieure, j'ai davantage d'espace pour travailler. En utilisant un coin des pinces, j'arrive à en saisir une seule. Je serre mais… j'hésite.

Le cri devient plus aigu. La détresse de Zachary est presque contagieuse. Mes oreilles bourdonnent. Et les symptômes que j'associe au poison continuent d'empirer ; j'ai l'impression qu'un tambour me martèle le crâne, mes muscles,

en plus de faiblir, sont de plus en plus douloureux. Le désagréable goût dans ma bouche s'exacerbe.

— VAS-Y, CRISSE !

Je retiens mon souffle et tire. Je ressens à peine une résistance – l'incisive devait vraiment être sur le point de tomber. Je la dépose dans le plat. Un peu de sang s'écoule de la plaie. Je voudrais l'éponger avant de poursuivre, mais je n'ai pas même un chiffon à portée de main. Sans perdre de temps, donc, j'attaque la dent voisine – l'espace nouvellement créé me rendra la tâche plus facile.

À nouveau, je bloque ma respiration. Donne un coup. La dent arrache et la cavité saigne davantage.

La troisième, encore voisine, résiste. Je n'ai d'autre choix que tordre. À force de crier et de pleurer, Zachary s'étouffe avec sa salive. Un mélange de postillons et d'écume rougeâtre s'échappe de sa bouche. Je libère son visage pour qu'il soit en mesure de tousser librement. Seigneur, j'ai hâte que ce soit terminé.

Du côté que j'ai commencé à dépouiller, il ne reste plus que l'incisive d'adulte et deux grosses dents. Celle du fond, j'en suis presque certaine, est une molaire d'adulte. Sa voisine, une dent de lait, je crois. Je me remémore le contenu de la boîte « souvenir » de ma mère : oui, il y en avait bien une qui ressemblait à ça. Je décide donc d'arracher, songeant qu'il est préférable de vider seulement un côté de dents. De l'autre, le gamin pourra continuer à manger.

— À L'AIDE ! ! ! ÀÀÀÀ L'AIIIDEEE ! ! !

Il continue de cracher du sang un peu partout. J'en reçois sur la figure. Je replace ma main sur ses joues, remarque que mes doigts sont couverts d'un mélange de salive rougeâtre. J'attrape tant bien que mal la dent avec mes pinces. Je tire, mais la dent tient bon. Je dois bouger l'outil dans un sens, puis dans l'autre, pour parvenir à la déloger. Cette fois, Zachary se tait pendant que je m'exécute, ce qui me permet d'entendre l'espèce de craquement qui accompagne l'extraction.

J'ajoute la dent à ma collection. Quatre. Combien il m'en faut, déjà ? Une douzaine minimum ? *Câlisse*.

À présent, le gamin pleure sans conviction. Il semble à bout de forces.

— En bas, que je dis pour moi-même.

L'opération est plus complexe, vu l'espace restreint. J'ai peur qu'en insérant seulement un petit coin de dent dans les pinces, celles-ci glissent et frappent la mâchoire du haut. Je m'imagine briser les dents d'adulte… ou défoncer le palais de Zachary. L'image me fait frissonner. Pas le choix : il faudra arracher deux dents en même temps. Ça aura au moins l'avantage d'accélérer le processus.

Je tire et tords tout à la fois pour être sûre de ne pas manquer mon coup. Un nouveau hurlement me déchire les tympans et une odeur épouvantable me monte au nez. Le garçon a chié dans son pantalon.

Six.

Alors que j'extirpe la septième, le gamin vomit. Je laisse tomber la dent avec les autres et m'empresse de tourner sa

tête pour que la substance ne pénètre pas dans ses voies respiratoires. Ma sœur se redresse et, poings sur la table, reste un moment immobile. Zachary tremble de tout son corps, son teint est d'une pâleur extrême. Il est en état de choc. J'ai le cœur en miettes.

— Anik, apporte-le sur le divan. On va prélever les dernières dents sur la petite.

— T'as dit qu'il t'en fallait une *douzaine* ? Crisse, Marianne, j'en peux pus.

Ma sœur est aussi blême que Zachary.

— Moi non plus.

18 JUILLET, 17 : 30

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

3 : 58

La fillette se trémousse à peine tandis que ma sœur la transporte, puis la dépose – sans paraître s'en apercevoir – dans le vomi de son frère. Ses joues sont humides de larmes, elle tremble de tout son corps et son regard est fuyant. Mais elle n'ose pas combattre. Cette vision m'ébranle davantage que celle du gamin en état de choc. Lorsque j'arrache le ruban de sa bouche, elle se contente de gémir.

— Je vais faire ça vite, ma belle. Après, vous rejoindrez maman, promis.

Elle me fixe de ses grands yeux bleus. Elle est si jeune. Cinq ans seulement, selon l'alerte Amber. Comment peut-elle avoir l'air à ce point résignée ? J'espère qu'on ne l'a pas… *brisée*.

Sans perdre de temps, Anik s'installe dans la même position qu'avec Zachary. J'ouvre la bouche de Léa. Si le Paradis

et l'Enfer existent – ainsi que le croient mes clientes –, je suis maintenant certaine d'aller en bas. Et, à voir ses traits crispés, ma sœur paraît tenir une réflexion similaire.

Je dois me dépêcher pour qu'on puisse passer à autre chose.

J'attrape la pince déjà souillée du sang du garçon. J'y coince l'incisive supérieure gauche, exécute le geste – mélange de torsion et de traction – que j'ai peaufiné dans la bouche de Zachary. Je dépose la dent dans mon plat, baisse les paupières et reprends mon souffle. En les rouvrant, je vois une de mes larmes tomber sur le front de Léa.

Je ferme les pinces sur la deuxième incisive supérieure, l'arrache. J'entends mon propre gémissement, qui sonne étranger à mes oreilles.

Il y a désormais neuf dents dans mon plat. Encore quatre, et je crois que ça suffira.

— C'est presque fini, ma belle. Presque fini.

Je ne sais pas qui de la fillette ou de moi j'essaie d'encourager.

Elle tente de fermer la bouche. J'appuie plus fort sur ses joues pour la maintenir ouverte. Une coulée de sang frais descend vers sa gorge. Je m'efforce de l'ignorer et poursuis avec une incisive inférieure. Les dents de la fillette, légèrement plus écartées, me facilitent la tâche.

Dix.

Léa pousse un cri de mort. Elle s'évertue à secouer sa tête. De toute évidence, elle n'en peut plus.

Des étoiles recommencent à danser devant mes yeux, ma vision s'embrouille. J'ai le sentiment de me déconnecter de la

réalité. Je serre les paupières, secoue la tête, puis reviens à la charge ; je veux juste avoir terminé au plus vite.

Onze. Nouveau cri.

C'est juste des dents. Les enfants en mourront pas. Allez, une dernière.

Je n'arriverai plus jamais à regarder un seul gamin dans les yeux.

Je sélectionne une incisive latérale.

— Je m'excuse tellement.

Je tire trop fort ; la pince passe tout droit et frappe la plaie laissée par l'arrachage des incisives supérieures. Un hurlement déchire l'atmosphère lourde de la maison. La petite se tord de douleur. J'en échappe sur le plancher la précieuse dent, qui roule près d'une patte de chaise. Au même moment, l'épaule de Léa accroche le plat contenant les onze autres. Je le rattrape de justesse, puis m'empresse de le poser sur le comptoir.

— J'ai fini. Occupe-toi d'elle.

Je m'accroupis, saisis la dent sur le bois craqué et mal entretenu. Après une seconde de flottement, ma sœur court jusqu'au lavabo, où elle vomit à plusieurs reprises. Je l'entends sacrer entre chaque spasme.

Lorsque ça s'arrête enfin, elle reste comme pétrifiée. Tandis que, sur la table, Léa sanglote. Seule. Son frère, tombé au sol à côté du divan, répète son nom de manière presque robotique. Je ravale mon propre haut-le-cœur, déterminée à garder dans mon corps le peu de nutriments que j'ai

ingurgités depuis mes derniers vomissements. Je dépose la dent dans le plat, puis m'approche doucement de la fillette.

— C'est fini, petite. Je suis désolée. Tout est fini. Viens, on va aller voir ton frère.

— S-s-sac, sac, sac !

Elle se crispe quand je la touche. Je la soulève malgré tout et l'emmène sur le fauteuil. Après un moment d'incompréhension, je réalise qu'elle tente de prononcer « Zac », mais n'y arrive pas à cause des dents absentes.

— Sac ! Sac ! répète-t-elle avec plus de conviction jusqu'à ce que je replace le garçon à côté d'elle.

Troublée par la vision des gamins qui se collent l'un sur l'autre, je vais chercher les ciseaux et leur libère les bras. Je laisse en revanche les jambes attachées pour les empêcher de s'enfuir et de se perdre en forêt. Pas envie d'avoir en plus leur mort sur la conscience.

Le visage des enfants est tout barbouillé de sang. Des coulées rouges s'échappent de leur bouche. Je vais à la cuisine, contourne ma sœur pour ouvrir un tiroir et en sors deux guenilles – propres, à défaut d'être stériles –, que je leur apporte.

— Pour éponger le sang dans vos bouches.

J'aimerais être soulagée, pouvoir me dire que c'est réellement terminé, mais il reste encore un ingrédient. Pour le connaître, je dois d'abord prendre la photo. Je retourne dans la cuisine, à présent vide. Anik est sûrement sortie s'aérer l'esprit.

Ma fesse droite se met soudain à vibrer, une sonnerie familière s'élève. Je sursaute ; j'avais complètement oublié

que mon téléphone se trouvait là. Je l'attrape et considère l'écran. Ma mère. Je refuse l'appel. Ça sonne à nouveau avant que j'aie eu le temps d'ouvrir l'appareil photo. J'ignore ce qui me pousse à répondre :

— Maman, ce n'est pas le…

— Mary, ma belle ! Ça va ?

Ma sœur choisit ce moment-là pour revenir dans la cuisine. Elle a dû aller partir la pompe, puisqu'elle fait désormais couler l'eau du robinet.

— Je… Oui, bien sûr. Mais je vais te rappeler plus…

— Je suis avec des policiers, qui prétendent que tu es impliquée dans une histoire de vols d'animaux et d'enfants. Dis-moi que c'est faux. Tu es où, là ?

Ciboire ! Les policiers savent que c'est toi ! La douleur éclate dans mon crâne. La pièce autour de moi tangue. Je m'assois sur une chaise, me prends la tête de ma main libre.

— Maman, je… t'expliquerai plus tard, c'est prom…

Mais il y a quelqu'un d'autre sur la ligne :

— Madame Faucher, tranche une voix masculine caverneuse et autoritaire – presque agressive –, est-ce que les enfants vont…

— Ils sont vivants. J'avais seulement…

T'as trop parlé, maudite innocente !

Je panique. L'homme me demande de le mettre en communication avec les gamins. Je raccroche. Si ça se trouve, je viens de leur donner le motif nécessaire pour obtenir un mandat de localisation sur mon téléphone.

— MERDE !

Anik me dévisage, médusée.

— Les policiers s'en viennent, que j'explique. Et je dois me débarrasser de mon cellulaire.

18 JUILLET, 17 : 51

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

Il ne faut qu'une fraction de seconde à Anik pour se ressaisir :

— Prends ma Honda. Elle est moins voyante. Je vais rester ici avec les p'tits. Ça aurait pas de sens de les abandonner après ce qu'on leur a fait subir.

— Voyons, Anik ! Les bœufs vont t'arrêter. Tu vas aller en prison !

— Je suis déjà impliquée jusqu'au cou *anyway*. Promets-moi juste que tu vas te rendre *jusqu'au bout*. J'ai besoin de toi. Je veux que tu vives. OK ?

J'ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort.

— PROMETS-MOI ! insiste-t-elle.

— Je… OK, OK… *Promis*. Je vais terminer le défi.

— On se retrouvera en prison. Pis, dans une couple d'années, on sera libres. Mais *vivantes*.

— *Fuck* ! Crisse !

En larmes, j'étreins ma sœur. Après un instant, elle me repousse et essuie ses yeux :

— OK ! *Pars* avant qu'il soit trop tard ! Mes clés sont restées dans mon char.

Je ramasse mon sac, où se trouvent encore les organes du chat. Avant d'y ajouter les dents, je m'empare une dernière fois de mon téléphone. Pas le temps pour les conneries de l'application ; je prends une photo et je l'envoie directement au numéro à partir duquel le Corrupteur m'a textée, hier. Je pianote :

« J'ai la police au cul, je dois laisser mon cell. Prochain ingrédient ? »

J'attends. Rien n'apparaît. Les tripes tordues par un mélange de rage et d'angoisse, je sors du chalet et me dirige vers la voiture. Anik me talonne :

— Mon téléphone est dans mon char, dans ma sacoche. Installe l'application dessus. Le code, c'est l'adresse à m'man. Pareil pour mes cartes de crédit.

— Ce sera pas long qu'ils vont le chercher aussi. Même chose pour tes…

— As-tu vraiment d'autres options ?

Mon cellulaire sonne enfin. Je m'arrête net :

« 267, rue Saint-Joseph Est »

— *Hein* ?! Qu'est-ce qu…

Ma sœur regarde par-dessus mon épaule.

— Faut que tu t'en souviennes. OK ? Pis donne-moi ton cell. Je vais l'effacer et le détruire, après.

Joignant la parole au geste, elle m'arrache mon appareil des mains.

— Merde ! Qu'est-ce que je fais ?

— Va à l'adresse qui est écrite, crisse !

Elle me pousse sur les quelques mètres qui nous séparent encore de sa voiture, prend mon sac contenant les organes et les dents, et le lance sur le siège côté passager.

— *GO* ! *Vite* ! Avant que les bœufs arrivent !

Je me secoue. M'assois, hoche la tête.

— Oublie pas ta promesse, Marianne !

Elle ferme la porte, je démarre la voiture, recule, puis emprunte le chemin de terre en sens inverse. Mon cœur bat tellement fort que j'ai l'impression qu'il va me sortir de la poitrine.

— Deux cent soixante-sept, Saint-Joseph Est. Deux cent soixante-sept, Saint-Joseph Est. Deux cent soix…

S'il fallait que ma mémoire de lunatique fasse défaut…

Je m'immobilise à l'intersection du rang. À gauche ou à droite ? Les policiers risquent d'arriver de la ville. Donc, j'opte pour la droite. J'appuie sur l'accélérateur comme jamais de mon existence. Je parviens à un embranchement, et, en tournant, j'entends les sirènes, derrière. Je ne sais pas s'ils ont eu l'occasion de m'apercevoir, mais je remercie intérieurement ma sœur de m'avoir prêté sa vieille Honda grise ; avec ma Fiat orange, je serais fichue.

— Deux cent soixante-sept, Saint-Joseph Est. Deux cent soixante-sept…

Je roule beaucoup trop vite, je vais finir par attirer l'attention. Ou me tuer. Je ralentis un peu. Par où aller, maintenant ?

Je dois absolument retourner à Québec, puisque l'adresse que m'a donnée le Corrupteur se trouve dans le quartier Saint-Roch. Sauf que si j'emprunte un chemin direct, je risque de tomber sur des policiers. Et, même en effectuant un détour, je suis vulnérable… Combien de temps avant qu'ils lancent un avis de recherche sur le véhicule de ma sœur ? Sûrement pas tant que ça. Les policiers pourraient-ils, en plus, installer des barrages routiers pour m'attraper ? J'espère qu'Anik pensera à leur dire que je me rends à Montréal, ou ailleurs. J'aurais dû lui suggérer l'idée. Ça me permettrait de gagner une précieuse avance.

Plus je réfléchis, et plus la migraine empire. Et ce n'est vraiment pas le temps de me mettre à voir des étoiles. Encore moins de m'évanouir. Je tente de diminuer mon rythme cardiaque, ralentir ma respiration. L'important, pour l'instant, est de m'éloigner de Québec, et surtout de l'autoroute – qui est pourtant le chemin le plus rapide vers la suite de mon défi. Sans GPS, je suis complètement déboussolée. Je pourrais utiliser le téléphone de ma sœur. Or, le sac à main est sur le plancher, côté passager. Hors d'atteinte. Et je préfère attendre encore avant de ralentir. Question d'augmenter autant que possible la distance entre les policiers et moi.

Une alerte provenant du sac me fait alors sursauter. Elle sert sans doute à annoncer à la population que les gamins ont été retrouvés. Mais me rappelle surtout que la province en entier est à ma recherche.

Dans un soudain accès de frustration, je frappe le volant. J'ai le sentiment de constamment m'enfoncer. Je ne vois pas

comment j'arriverai à tenir la promesse que j'ai faite à ma sœur. Sauf que, si j'échoue, elle se sera sacrifiée pour rien. Un poids immense se rajoute sur mes épaules lorsque je réalise qu'elle a probablement déjà été arrêtée. J'imagine des flics la tabasser – même si au fond de moi je doute qu'ils fassent une telle chose. Puis, l'enfermer dans une minuscule cellule, seule et désemparée.

Pour me changer les idées, j'allume la radio. J'entends les dernières notes de la chanson *Shattered soul*, de Zeff, puis les animateurs prennent la parole :

« Bonne nouvelle ! Les deux enfants kidnappés, Léa et Zachary Dupuis, ont enfin été retrouvés. Les agents de la Sûreté du Québec les conduisent à l'hôpital, mais on nous informe qu'ils sont bel et bien hors de danger. J'imagine, Benoit, que tout le Québec pousse un soupir de soulagement à cette nouvelle… »

« Penses-tu que le Corrupteur est encore derrière cet enlèvement, Sarah-Jeanne ? Après ce qui est arrivé en mai à la famille Poulin, on a compris que ce tordu avait vraiment pas de limite… »

« Les autorités sont demeurées silencieuses sur ce point, mais, entre toi pis moi, Benoit, ça semble assez évident. La principale suspecte, Marianne Faucher, n'a aucun casier judiciaire ni lien avec les victimes. Et puis c'est important que nos auditeurs sachent qu'elle est toujours en cavale. Allez voir sa photo sur nos réseaux sociaux. Si vous voyez une femme avec des lacérations au visage, prenez pas de chance et appelez les policiers. Elle pourrait être *très* dangereuse. »

« J'espère bien qu'on va la retrouver, Sarah-Jeanne. Pauvres enfants ! Non mais, ç'a pas d'allure des histoires de même ! On ne le répétera jamais assez : si vous recevez la lettre du Corrupteur, apportez-la aux autorités ! Pensez pas juste à votre p'tit nombril. On est toute une communauté, faut se serrer les coudes ! »

J'éteins. Décidément, ça va de mal en pis.

18 JUILLET, 18 : 13

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

3 : 15

J'arrive en bordure d'une petite ville. Le panneau indique Saint-Basile, mais je n'avais jusqu'à présent aucune idée que cet endroit existait. Et je ne sais pas davantage où il se situe par rapport à Québec. Toutefois, je n'aurai pas le choix d'y entrer ; la voiture d'Anik n'a presque plus d'essence. Mais d'abord, je dois vérifier combien d'argent se trouve dans son porte-monnaie, et identifier un itinéraire de retour à l'aide du téléphone. Les nerfs à vif, je m'engage dans la première intersection et m'arrête.

Le sac à main de ma sœur est en fait un gros fourre-tout qu'elle a rapporté de son plus récent voyage, en Guadeloupe. J'y déniche beaucoup de maquillage, le téléphone cellulaire, un châle, des crayons, un bloc-notes, un roman format poche, des papiers mouchoirs, des lingettes désinfectantes, des lunettes fumées, un kit de couture, même un string.

À travers le tout, je finis par trouver un vieux porte-monnaie dont les contours s'effilochent.

À l'intérieur : deux billets ainsi qu'une poignée de pièces de monnaie, l'ensemble totalisant trente-quatre dollars et soixante-quinze cents. J'espérais mieux, je craignais pire. Alors, on fera avec. Hors de question que j'emploie la carte de crédit ou de guichet ; moins les policiers en savent, mieux je me sens.

Je me saisis ensuite du téléphone, me souviens des consignes de ma sœur concernant le code et inscris douze cinquante-six – l'adresse civique de notre mère à Notre-Dame-des-Monts. Après une brève recherche sur le GPS, je constate, découragée, que j'en aurai pour une bonne heure de route avant d'atteindre l'adresse transmise. Les options plus rapides sont trop risquées. Je regarde l'horloge sur le tableau de bord et procède à un bref calcul mental : une fois à Québec, il me restera à peine deux heures pour me procurer l'item final de la liste *et* accomplir le rituel. C'est si peu.

Et si j'essayais de deviner l'ingrédient inconnu pour me le procurer en chemin ? Est-ce que j'y parviendrais ? Je sors du sac le parchemin, maintenant tout chiffonné. J'ai déjà déchiffré les deux dernières lignes de symboles, soit le « Canal d'énergie » et l'« Offrande ». Ne me manque que l'« Onguent rituel ». Je masse mes tempes et m'efforce de réfléchir. Le Corrupteur voudra de toute évidence me forcer à commettre un nouveau crime. Un vol, peut-être ? Ou un viol ? Il pourrait me demander de recueillir le sperme d'un homme que

j'aurais agressé ? Ou, pire, d'un mineur ?! Non. Ça, je ne peux pas l'imaginer. C'est forcément autre chose…

Je choisis donc d'attendre.

Je note l'itinéraire dans le carnet de ma sœur, éteins le cellulaire. Pour être certaine, j'entrouvre la portière et glisse subtilement l'appareil derrière la roue. Je baisse ensuite le pare-soleil et déplie le miroir ; mon apparence ne s'est en rien améliorée. Les grafignures du chat sont rouges et enflées – mon œil droit ne s'ouvre qu'à moitié – et les crachats sanguinolents des enfants ont séché sur ma peau. Grâce aux lingettes, j'effectue une rapide toilette, puis retouche le reste à l'aide du maquillage. Je cache mon regard derrière les lunettes de soleil. Enfin, je jette le châle sur mes épaules pour dissimuler mes vêtements, constellés, eux aussi, d'éclaboussures rouges.

C'est loin d'être optimal comme déguisement. Malheureusement, mes ressources sont épuisées.

Je mets le véhicule en marche arrière, appuie sur la pédale d'accélérateur. La voiture recule, réduisant assurément le cellulaire en miettes. Je replace le levier de vitesse en marche avant. Impatiente de me remettre en mouvement, j'exécute un demi-tour, retourne sur le boulevard. J'y repère un Sonic, me stationne à la pompe. En me levant de mon siège, je réalise qu'une envie pressante me tenaille le bas-ventre.

Après avoir ravitaillé la voiture de précisément trente dollars d'essence, je prends le porte-monnaie et entre dans le dépanneur :

— Avez-vous une toilette ?

L'homme à la caisse me pointe le fond du commerce sans même daigner un coup d'œil dans ma direction. Tant mieux.

La minuscule salle de bain est humide et empeste, mais c'est – pour une rare fois – le dernier de mes soucis. Je me dépêche de vider ma vessie. Puis, après m'être lavé les mains, j'incline la tête dans le lavabo pour boire plusieurs lampées d'eau.

En route vers la caisse, j'attrape deux barres de chocolat. Et même si ça me cause des élancements quasi insupportables au visage, je m'oblige à sourire au commis qui m'accueille avec enthousiasme :

— B'jour, mademoiselle ! Vous avez de l'essence aussi, je crois ? Ça sera tout ?

— Oui, merci.

— C'est épouvantable, hein, l'histoire des enfants ?

Je manque m'étouffer.

— Le monde est en train de virer fou, ajoute-t-il. Ça fera trente-quatre et trente.

Au moins, j'ai réussi à ne pas dépasser la somme contenue dans le porte-monnaie. Je tends au type les billets. Puis, je laisse tomber les pièces dans ma main, tente de compter le montant exact. Je m'enfarge trois fois dans mon calcul et décide de tout déposer sur le comptoir.

— Vous pouvez garder la monnaie.

En levant les yeux vers le commis, je croise son regard, qui s'attardait justement sur ma peau balafrée. Je force mon sourire à s'agrandir. La blessure à ma lèvre, fendue lors de l'altercation avec la mère de Léa et Zachary, se rouvre.

Il faut que je fiche le camp d'ici.

— Merci beaucoup, là ! Bonne fin de journée !

J'empoigne mes barres de chocolat, fais demi-tour et marche d'un pas rapide en direction de la sortie.

— Hé, mademoiselle ! Attendez une minute !

J'ouvre la porte, bouscule un vieux roux frisé – qui me rappelle étrangement Fardoche des anciens Passe-Partout –, et cours pour rejoindre la voiture d'Anik. En tournant la clé, je jette un œil en direction du dépanneur : le commis m'observe toujours… et a déjà son téléphone collé sur l'oreille.

Crisse !

D'instinct, je pars dans la mauvaise direction (question que l'information fournie aux policiers soit erronée), mais avec l'intention de me retourner plus loin. Or, je constate, en surveillant mes arrières, que Fardoche est sorti du dépanneur. Au pas de course. Il entre dans un Econoline commercial.

Il va me suivre, je le *sais*.

— *Fuck-fuck-fuck* !

J'appuie sur l'accélérateur comme une cinglée. Malgré les lignes jaunes centrales, je double deux automobiles. J'en évite de justesse une autre qui arrive en sens inverse. On me klaxonne de partout. J'enfonce davantage la pédale. Nouveau dépassement. Nouveau cri de klaxon. Je n'ose même pas regarder dans mon rétroviseur pour vérifier si l'Econoline me suit vraiment.

Je passe tout droit à la première route perpendiculaire. Je roule à plus de cent vingt kilomètres à l'heure sur

un boulevard en plein après-midi, les poteaux électriques défilent à une vitesse folle. Je songe que si j'en percutais un, mon existence se terminerait sur le coup.

Après un autre dépassement risqué, je vois la prochaine intersection. La route sur laquelle je me trouve ne se poursuit pas au-delà. Il faudra freiner. Et choisir : à droite ou à gauche ?

À droite.

Je ne ralentis pas suffisamment et passe à deux doigts de perdre le contrôle dans mon virage. En redressant la voiture, je remarque l'entrée d'un petit commerce et, prise d'une soudaine inspiration, je m'y engouffre. Je vais dissimuler la Honda derrière l'un des bâtiments, priant pour que personne – et surtout pas Fardoche – ne m'ait aperçue. Je coupe le moteur, quitte le véhicule et vais me placer sur le coin de la bâtisse pour regarder la route. J'ai l'impression que mon cœur joue du tambour dans mon crâne à vif.

L'Econoline passe presque immédiatement. Continue son chemin sans décélérer. Soulagée, je m'empresse de me réinstaller derrière le volant, puis de quitter le stationnement. De retour à l'intersection, j'ai une hésitation. Quelle direction prendre ?

J'emprunte celle qui m'apparaît à la fois la plus stupide et la plus brillante : je reviens sur mes pas.

Cette fois, j'adopte un rythme prudent. Je dois me fondre dans le trafic, avoir l'air normale. Je rattrape une Honda grise très similaire à la mienne et décide de la suivre. J'ai des sueurs froides en dépassant la station d'essence. J'essaie de

ne pas regarder le commis, mais je ne peux m'en empêcher : il paraît occupé avec ses clients. Je soupire.

Quelques centaines de mètres plus loin, je me souviens que je devrai bientôt tourner si je veux suivre l'itinéraire prévu. J'examine mes notes dans le carnet, ralentis pour surveiller le nom des rues. L'autre Honda me distance quand, enfin, je vois le panneau indiquant le rang Ste-Angélique.

C'en est presque ironique.

Après une section résidentielle, le chemin se transforme en une vieille route de campagne remplie de nids-de-poule. Je me permets d'accélérer un peu plus que la vitesse autorisée. Plus Saint-Basile s'éloigne, et plus la tension dans mon corps diminue. Mon rythme cardiaque ralentit quelque peu. Mes mains tremblent toujours, toutefois. Et mes douleurs musculaires sont plus soutenues. Peut-être que manger me fera du bien ?

Je m'oblige à attraper une barre de chocolat. Je déchire l'emballage, la mange malgré la boule de tension qui prend déjà toute la place dans mon estomac. Je réalise que j'ai dévoré la seconde lorsqu'il n'en reste plus qu'un papier vide. J'aurais payé cher pour une troisième.

Je m'en suis sortie. Je pense.

Pour l'instant du moins.

18 JUILLET, 19 : 37

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

Deux cent soixante-dix-sept, deux cent soixante-treize, deux cent soixante-neuf, deux cent soixante-cinq…

Une dizaine de mètres plus loin, j'aperçois un espace libre, m'y stationne en parallèle. Et tant pis pour le parcomètre ; je ne serai pas longtemps dans les environs, de toute manière. Je sors de la voiture et reviens sur mes pas. M'immobilise devant le deux cent soixante-sept. Étonnée, je relis deux fois l'écriteau :

Cristal-Soleil
Cristaux, anges, encens, bols tibétains…

Une connaissance m'avait informée de l'ouverture de la boutique il y a au moins un an. J'aurais dû la visiter bien plus tôt, mais le temps – ou la motivation – m'a fait défaut.

Et, entre les branches, on m'a raconté que le propriétaire est tout sauf sympathique. Je m'approche du commerce à vocation ésotérique. La façade est décorée d'images d'anges et de pierres précieuses.

Le genre d'endroit où mes clientes gaspillent leur argent.

Un dimanche soir, la boutique est sans doute fermée. La perspective d'une entrée par effraction ne m'effraie plus autant que ce matin. Sauf que je n'ai aucune idée de pourquoi le Corrupteur m'a fourni cette adresse.

À moins que le rituel ait lieu ici ? Si oui, il me manque un ingrédient et je suis sérieusement dans la merde. Les doutes me rongent. Je fige. Puis, l'image de ma sœur au poste de police s'impose dans mon cerveau douloureux. Après tout ce qu'elle a risqué pour moi, je ne peux pas la laisser tomber. Je lui ai promis. Le troisième ingrédient est sûrement dans la boutique. Sinon, il y aura au moins une indication.

Ragaillardie, je rejoins la porte du commerce qui, à ma grande surprise, est déverrouillée. J'entre.

— Bonsoir ? Allô ?

Personne ne répond.

Le magasin est peu éclairé. Pour bien voir, je monte les lunettes fumées sur le dessus de ma tête. Il y a un tas de livres, des pierres de toutes les couleurs, des chandelles, des bijoux, des bols chantants… L'odeur familière d'encens m'apaise. Je me sens dans mon élément. Dans ce type d'endroit, les gens me respectent, m'écoutent, parlent un langage similaire au mien. Parfois, même, les vendeurs m'envoient de nouvelles clientes. J'aurais vraiment dû

venir rencontrer le propriétaire avant aujourd'hui, malgré ce qu'on en dit.

Je m'immobilise devant un présentoir d'huiles essentielles, de beurres végétaux et d'huiles diverses servant à fabriquer des cosmétiques maison. Est-ce que ça peut être aussi simple que ça ?

— Salut ! Ta commande est prête. Alors, ça se passe bien jusqu'à maintenant, Mary ?

Je sursaute, pivote pour me retrouver face à un homme qui – je suppose – a surgi de l'arrière-boutique. De longs cheveux gris et luisants tombent sur ses épaules, tandis que le dessus de son crâne est partiellement dégarni. J'aurais préféré que ce type ne connaisse pas mon nom. Ni ne soit aussi familier. J'ai cependant trop besoin de cette « commande » pour prétendre être quelqu'un d'autre.

Au centre de la boutique se trouve un comptoir vitré protégeant divers bijoux, figurines et pendules. L'homme se dirige derrière et se penche pour ramasser, au sol, un sac noir qu'il pose à côté de la caisse enregistreuse. En m'approchant, je réalise, avec horreur, qu'il me faudra payer pour me procurer les items. Seule solution : la carte de crédit d'Anik. Je n'aurai pas le choix de l'emprunter, malgré les risques d'être ainsi repérée. Je recule d'un pas en direction de la sortie.

— J'ai oublié mon porte-monnaie dans l'auto. Vous me donnez un instant pour aller le chercher ?

L'autre secoue la tête.

— C'est déjà payé, voyons ! Gracieuseté de notre ami commun…

Je fige. Parle-t-il vraiment du Corrupteur ? Dois-je me sauver en courant ?

— Hé ! Fais pas cette tête-là ! T'as pas à avoir peur que je te dénonce. J'fais des p'tites commissions de temps en temps pour le grand manitou. C'est ma façon de lui montrer mon appui à sa cause… Mais t'es la première « choisie » que je rencontre en vrai. Ça fait quoi, hein ? L'adrénaline, le *rush* d'émotions, c'est sûrement intense !

Crisse, je suis tombée sur un hostie de dérangé. Ma bouche s'assèche. Je songe à l'insulter. Sauf que je n'ai aucune envie de voir comment réagirait ce cinglé par la suite. Alors, j'opte simplement pour :

— Assez intense, oui. Merci pour la commande.

L'air déçu par ma réponse, il soupire et pousse la marchandise dans ma direction.

— Tout y est. La robe et les souliers viennent d'ailleurs, évidemment. Mais j'ai les grandeurs demandées par le Corrupteur. L'athamé a été aiguisé, aussi.

Je m'approche et saisis le sac à bout de bras, m'assurant de conserver autant de distance que possible entre nous. Le commis fixe sur moi un regard insistant, presque méprisant. Ses yeux sont humides et je note quelques gouttes de sueur sur son front. Pendant un instant, je me sens comme un morceau de viande fraîche devant une bête affamée. Puis, l'autre se lèche les lèvres et m'adresse un immense sourire forcé :

— Ah ! pis avec ça, j'ai un colis qu'on m'a laissé à ton intention tantôt.

Il sort d'un tiroir une petite boîte, brune et scellée avec une bande de papier collant rouge. Je songe qu'au moins, le Corrupteur a eu la décence de ne pas y apposer son sceau facilement reconnaissable – quoique, en l'occurrence, ça n'aurait pas changé grand-chose. L'homme contourne le comptoir pour me la tendre.

Au moment où je m'en saisis, il m'attrape le poignet de son autre main, me tire vers lui. J'essaie de me dégager, mais sa poigne est trop solide. Il souffle sur mon visage son haleine, repoussante combinaison d'ail et d'alcool :

— En tout cas, t'as réussi à faire les manchettes pas mal ! Qu'est-ce que t'as fait aux enfants, hein ? Est-ce qu'ils ont crié ? Est-ce que t'as aimé ça ?

Sans prévenir, il lâche mon bras alors que je tirais encore pour me libérer. Je passe à deux doigts de tomber à la renverse. J'entends un rire gras tandis que je m'évertue à retrouver mon équilibre. Puis, je tourne les talons et m'enfuis presque en courant. Arrivée à la porte, je lance un dernier regard en direction du commerçant et lâche :

— Gros dégueulasse. Vous mériteriez juste la prison. Comme ce crisse de tordu de Corrupteur.

… avant de sortir sur la rue Saint–Joseph, soulagée que notre entretien n'ait pas duré plus longtemps. Je retourne à la voiture au même rythme, avec l'impression que mon chargement me brûle les doigts. En chemin, je me rappelle à l'ordre et baisse les verres fumés sur mon visage, m'efforce d'avoir l'air plus naturelle. Pour l'instant, les passants m'ignorent. Mais un coup d'œil d'une personne observatrice suffirait pour me trahir.

Une fois installée dans la semi-intimité de l'habitacle, je me permets de poser les lunettes dans le porte-gobelet, puis j'écarte les pans du sac pour voir ce qui s'y cache. J'en extirpe d'abord un calice minutieusement ouvragé, emballé dans du papier de soie. Je déniche ensuite la dague cérémonielle – l'athamé mentionné par le commerçant. J'ose à peine le sortir de son étui, horrifiée par l'usage hypothétique auquel il est destiné. Se trouvent également une clochette, une paire de sandales à talons hauts et un long tissu replié sur lui-même – la robe, de toute évidence. Je ne ressens même pas l'intérêt de m'y attarder. Enfin, je découvre un demi-masque blanc incrusté de motifs dorés, rappelant ceux qu'on voit dans les bals masqués d'époque.

Et c'est tout.

Je déduis que le Corrupteur prévoyait déjà de me diriger ici pour collecter ces biens une fois que j'aurais en ma possession tous les ingrédients. Manifestement, j'ai modifié son plan.

De là le colis, je suppose.

Je remets les items pêle-mêle dans le sac, dépose le tout sur le banc voisin. Je brise le collant rouge scellant la boîte, que j'ouvre. À l'intérieur, dans une protection en plastique transparent, se trouve un téléphone cellulaire. Je le déballe et j'enfonce le bouton. L'écran s'illumine. Lorsqu'un code est demandé, j'hésite, puis entre une série de zéros.

Sans succès.

Idiote, c'est *moi*, la victime. *Moi* que le Corrupteur a étudié. Donc, il a sûrement pris *mon* code. Question de me montrer à quel point il me connaît.

J'inscris mes chiffres habituels et, comme prévu, ça fonctionne. Quelques applications sont installées, dont « MaryFae – Défi ».

— T'aurais pas pu juste me DIRE la prochaine étape ? Ben non. Maudit dérangé prétentieux.

Le logiciel s'ouvre directement sur la page où j'étais rendue. J'appuie sur le rectangle vide, sors de mon sac à dos le plat renfermant les dents, que je photographie.

La flèche de retour s'affiche. *Enfin !* Mon estomac bouillonne.

Sur l'écran d'accueil, les deux derniers éléments sont désormais dévoilés dans leur entièreté. Ne manque plus que le premier, l'onguent rituel. Je sélectionne les symboles. Une nouvelle page apparaît. Sans surprise, je suis obligée de patienter pendant que les runes se transforment en lettres à un rythme de tortue :

Graisse humaine parfumée

Le sang se glace dans mes veines.

— Non. *NON* !

Je plaque mes mains sur ma bouche pour m'empêcher de hurler.

Impossible. C'est trop. Je n'y arriverai pas.

Promesse ou pas.

18 JUILLET, 19 : 53

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

De la graisse humaine, crisse !

À nouveau, des étoiles dansent devant mes yeux. J'appuie ma tête et me tape les joues pour combattre l'évanouissement. Si je ne reçois pas bientôt l'antidote, mon corps ne tiendra pas. Plus que jamais, j'aurais besoin des conseils et du support d'Anik. Mais je suis seule. *Tellement seule*. J'insère la clé dans le contact, tourne. La voiture démarre, mais je n'ai aucune idée de l'endroit où je devrais aller. Je soupire et éteins le moteur. Il faut que je réfléchisse.

J'ai devant moi trois options : abandonner, mentir au Corrupteur ou tenter de poursuivre le défi comme demandé. Le second choix me semble préférable à un simple abandon. Mais… est-ce que j'aurais la moindre chance d'induire ce psychopathe en erreur ? De lui faire croire qu'une substance autre serait de la graisse humaine ? Peut-être, mais j'en doute.

Une seule de ces avenues augmente de manière significative mes perspectives de survie. Et je pourrais même l'emprunter sans nécessairement commettre un meurtre. Sauf que… prélever de la graisse humaine risque d'être beaucoup plus difficile – et dégoûtant – que d'arracher des dents ou de mutiler un animal. Personne ne se fera charcuter volontairement. Je n'aurai pas le choix d'utiliser la force. Et mes muscles sont tellement rendus faibles et endoloris que je doute de mes propres capacités de me battre.

Je risque d'y passer.

D'un autre côté, comment pourrais-je mourir en paix *si je n'essaie pas* ? Si je sais ma sœur *en prison* alors que je n'ai pas *tout* tenté ?

J'aimerais repousser cette décision indéfiniment… Sauf que le temps manque, justement. Je sors l'athamé du sac, libère la lame et l'examine. Je caresse le tranchant du bout des doigts. Le vendeur ne mentait pas quand il prétendait l'avoir aiguisé.

Je pourrais peut-être… prélever le gras sur moi-même ? À première vue, l'idée paraît tentante. Mais, avec mes étranges chutes de pression, je doute de parvenir à le faire sans m'évanouir. Il me faudrait un complice. Et la seule que j'avais est derrière les barreaux.

Ça vaut peut-être le coup d'essayer quand même.

Reste un problème, toutefois ; à la demande du Corrupteur, l'onguent destiné au rituel démoniaque devra être parfumé. Pour mon onguent habituel, j'ai un flacon d'huile essentielle de lavande. Malheureusement, je n'ai pas accès à mon matériel,

demeuré dans le coffre de ma Fiat. Et, tout bien réfléchi, je n'ai même pas de récipient pour recueillir les composantes du dernier ingrédient.

Je songe à l'étalage de produits dans la boutique ésotérique. Je pourrais probablement acheter le nécessaire. Or, je n'ai *aucune* envie de me trouver à nouveau devant l'étrange propriétaire. Est-ce que je serais capable d'effectuer une visite rapide dans le commerce pour voler les ingrédients ? Après tout, j'ai eu une bonne minute, peut-être deux, pour m'y promener, tout à l'heure, avant que le type ne vienne me rejoindre. Ce serait amplement suffisant.

Motivée par ce nouvel objectif, je sors de la voiture et rebrousse chemin vers la boutique Cristal-Soleil. La porte est toujours déverrouillée. Je l'entrebâille pour jeter un coup d'œil. De mon point de vue, je n'arrive pas à voir l'ensemble du commerce. Je jure intérieurement. À court d'options, je décide d'y aller quand même. J'entre et file à toute vitesse vers les produits de cosmétique. M'empare d'un récipient vide et d'un flacon d'oliban et m'élance en sens inverse.

Je freine net devant le présentoir de livres. Le propriétaire, apparemment, se trouvait dans mon angle mort lorsque j'ai examiné l'endroit. Et, pendant que je me procurais les articles, il a rejoint la sortie en silence. Sous mon regard horrifié, il tourne le loquet, sourit.

Maudissant mes forces qui faiblissent, je tente de reprendre mon souffle.

— Alors, tu t'amuses à m'insulter, pis après tu oses venir me cambrioler. C'est bien ça ? T'sais, je t'aurais donné

volontiers ces petites choses si tu t'étais montrée digne du Corrupteur. Mais là, ma belle, j'dois dire que tu mérites pas l'honneur qu'il te fait. Tu devrais avoir honte.

Après la journée épouvantable que je viens de traverser, ces paroles font exploser ma colère :

— Pas *digne* ? PAS *DIGNE* ?! Bordel, savez-vous ce que j'ai fait pour arriver jusqu'ici ? J'ai défoncé deux boutiques, j'ai étranglé un chat, l'ai vidé de ses organes, j'ai arraché des dents à des *kids*, j'ai fui la police, pis laissé ma sœur dans la merde. Qu'est-ce qu'il faudrait de plus pour être *digne* ? J'ai TOUT fait ce que le Corrupteur m'a demandé. Astheure, laissez-moi passer.

L'autre croise les bras et éclate de rire.

— T'as tué un animal et fait bobo à des gamins, pis t'appelles ça être digne ? Franchement, il devrait mieux choisir ses victimes, le Corrupteur. La ville est remplie de couilles molles.

Je serre le fruit de mon larcin dans ma main. De l'autre, j'attrape un de mes bouquins dans la bibliothèque, me gonfle de courage et avance de quelques pas :

— Vous m'avez pas reconnue encore, hein ? Je suis Mary Fae, la médium. J'ai écrit plein de livres. Je suis connue dans le milieu. Votre boutique, je la fais planter quand je veux.

Je commence par montrer la couverture avec mon nom, puis change d'idée et décide plutôt de balancer le livre dans le visage du propriétaire. Je profite ensuite de la diversion pour le bousculer et me précipiter vers la sortie. Je n'ai pas effectué un mètre qu'il m'attrape par le bras, tire mon corps

vers le sien. Je sens dans mon cou son haleine chaude et désagréable.

— Le monde manque d'imagination. Les défis sont *jamais* réalisés de manière à rendre honneur au génie du Corrupteur. T'as arraché une couple de dents pis tu te trouves bonne ? *Moi*, j'aurais pris les langues, en même temps. Pis je les aurais offertes en cadeau à la mère.

Je rugis et tente de me libérer. Mais soit sa poigne est trop forte, soit mes muscles sont trop faibles. Je cligne des paupières pour chasser les étoiles qui dansent devant mes yeux.

— Mais j'ai beau supplier le Corrupteur à chacune de nos communications, il continue de m'ignorer. Pourquoi il privilégie les p'tites putes dans ton genre, hein ? Qu'est-ce qu'il va falloir que je fasse pour qu'il comprenne que je suis pas juste bon à faire des commissions ? !

Il me pousse violemment. J'atterris à quatre pattes. Un hurlement franchit mes lèvres tandis que je tente de m'éloigner. Sans m'en laisser l'occasion, l'homme m'attrape par la tresse, passe une main sous ma gorge. Le son meurt dans ma bouche tandis que je croise le regard dément.

— Tu me donnes une p'tite idée, on dirait. On pourrait s'amuser un peu, toi pis moi. Entre copains du Corrupteur.

Tandis qu'il m'entraîne de force dans l'arrière-boutique, des éclairs lumineux recommencent à traverser mon champ de vision. L'univers s'assombrit.

Non, pas maintenant !

Et je perds connaissance.

18 JUILLET, HEURE INCONNUE

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

L'intense douleur dans mon crâne m'extirpe des limbes dans lesquels je me trouvais. Je porte une main à ma tête, tente de chasser les nausées. Hostie, je me suis évanouie. Combien de temps ai-je perdu ?

— Tu me donnes la tâche trop facile, Mary Fae. C'en est presque décevant.

Je papillonne des paupières le temps que l'image s'ajuste. Je suis allongée sur un vieux fauteuil à deux places, particulièrement laid et inconfortable. Devant moi se situe une table basse où trônent un restant de repas, un café vide et une bouteille de gin. Le reste de l'arrière-boutique est surchargé. Il y a des piles de marchandises un peu partout, une étagère remplie de boîtes et de matériel presque aussi haute que le plafond, quelques lampes de sel roses traînent sur le

plancher. Je remarque aussi des boîtes d'expédition – certaines empilées, d'autres déjà remplies.

Je m'assois, attends que ma tête arrête de tourner.

— Je… Je dois terminer mon… Si vous me laissez pas partir, le Corrupteur va être…

— Il va être *fier* de nous deux, si on ajoute un peu de piquant dans ton défi ! Pis j'ai même eu l'idée de tout filmer. Comme ça, il va savoir que, moi aussi, je suis digne de son attention.

Il me pointe son cellulaire, installé sur un petit trépied posé sur une boîte. Sidérée, je passe moi aussi au tutoiement :

— T'es un crisse de malade.

— Tu peux m'appeler Bertrand.

Hostie, il va me tuer, j'en suis sûre.

Je me lève. Mes jambes tiennent bon. Ma tête également. Je tente de contourner le dénommé Bertrand, qui m'attrape par le bras.

— Regarde ce que j'ai été chercher. Me suis dit que ça pourrait être utile !

Dans ses mains se trouve le sac noir que j'avais pourtant laissé dans la voiture ; le gros porc a dû profiter de mon inconscience pour s'y rendre. Je palpe la poche de mon short, constate que ma clé d'auto n'y est plus. En revanche, j'ai désormais un moyen de défense presque à portée de main… si Bertrand n'a pas sorti l'athamé du sac.

Il se penche et en extrait la robe.

— Tu vas enfiler ça, ma belle. Depuis que je l'ai achetée que je l'imagine sur un beau corps de femme comme

le tien. J'ai hâte de voir le résultat. Pis espère même pas de t'enfuir.

Joignant la parole au geste, il sort un porte-clés de sa poche et s'approche de la porte séparant l'arrière-boutique du commerce. Puis, il pose le sac – et la dague cérémonielle par la même occasion – dans la pièce adjacente avant de verrouiller. Il me lance ensuite la robe, que j'attrape par réflexe.

— Dommage qu'on ait pas à portée de main une victime à torturer ensemble… Mais on va quand même montrer au Corrupteur qu'on sait s'amuser, hein ? Fais-moi jouir, salope, pis peut-être que je te trouverai moins lamentable. J'pourrais même décider, si t'es assez bonne, de te laisser partir avec les babioles que t'as voulu me voler.

Sans arrêter de me dévorer des yeux, il écarte la table pour libérer l'espace et s'assoit – ou plutôt se laisse tomber – dans le fauteuil. Il a l'air trop à l'aise pour que ce soit la première expérience du genre à se produire dans son arrière-boutique. Combien de putes a-t-il reçues ici ? Est-ce qu'il me graciera d'une ITS, avant de me tuer ?

Je chasse cette pensée stupide. S'il me tue, je n'en aurai plus rien à foutre, d'une ITS. Et, dans le cas contraire, quelques petites verrues mal placées seront le dernier de mes soucis. Rendue où j'en suis, je peux bien jouer à la putain si ça m'aide à sauver ma peau. Vu mes forces réduites, je dois être stratégique.

— T'attends quoi pour t'activer ? C'est pas le Corrupteur qui va venir te sauver. À moins que t'espères crever icitte ? T'es pathétique.

Il a raison. Je dois m'activer. J'avale péniblement ma salive. Puis, une nouvelle pensée s'impose : pourquoi je ne prélèverais pas la graisse sur Bertrand ? Ce porc répugnant mériterait bien une petite leçon. Et ça m'éviterait de me mutiler. Sauf qu'en premier, j'aurai *vraiment* besoin de récupérer l'athamé.

Comment convaincre Bertrand de me déverrouiller la porte ?

— Est-ce que je peux me changer de l'autre côté ?

— Non. Juste ici, c'est parfait.

D'un doigt, il tapote son poignet.

— Te reste combien de temps, au juste, pour ton défi ?

Plutôt que répondre, je serre les dents : moi aussi, j'aimerais connaître cette information. Ne voyant toutefois pas de meilleure solution pour le moment, je m'empresse de retirer mon chandail. Le laisse tomber à mes pieds.

— Oublie pas la brassière. Avec ce genre de robe, ça prend rien en dessous.

Malgré moi, je me crispe, mais me force à obéir. Je retire une première bretelle, m'apprête à poursuivre avec la seconde.

— Attends, je vais t'aider.

Il s'approche tandis que je me retourne pour lui offrir mon dos. Des doigts glacés entrent en contact avec mon épiderme, détachent habilement mon soutien-gorge. Je déploie un effort monumental pour ne pas frissonner. Je sens la chair de poule se former sur ma peau, que Bertrand caresse de la nuque jusqu'aux fesses.

— Un peu trop blanche.

Il m'attrape par les épaules et me fait pivoter d'un geste sec.

— Pis c'est sûr que l'état de ta face t'avantage pas…

Son regard se déplace vers les autres griffures, sur mes bras, ma poitrine et mon ventre :

— Avec moi, c'est plutôt le chat qui aurait mangé une volée. J'te jure.

J'ouvre la bouche, mais la referme aussitôt, m'efforçant de chasser les images d'entrailles sanglantes de mon esprit.

— Au moins, t'es équipée pour que j'oublie ces p'tits défauts.

Bertrand allonge les doigts vers mes seins, interrompt son mouvement et me saisit par les hanches pour m'empêcher de reculer. Puis, il entreprend de défaire le bouton et la fermeture éclair de mon short. Figée, je serre les poings de chaque côté de mon corps pendant qu'il s'exécute, puis le prends de vitesse et descends moi-même le vêtement.

— La robe se porte sans petite culotte, aussi. Et j'haïs ça, faire l'amour à des chattes sèches. Tu pourras juste me sucer… *après* avoir mis ton beau costume. Penses-tu que le Corrupteur va être bandé, en voyant ma vidéo ?

Je ne saurais expliquer pourquoi, mais je me figure le Corrupteur comme un psychopathe avec une certaine classe. Peut-être à cause du langage de ses communications ou des moyens technologiques dont il dispose. Je trouve difficile de croire que celui-ci appréciera la prestation de Bertrand. Le gros porc prend ses fantasmes tordus pour la réalité. Il vit une espèce de *power trip*, complètement déconnecté de la réalité.

Bertrand retourne s'évacher sur le divan. Une fois en place, il détache son propre pantalon et le retire, *boxer* inclus. Au centre d'une touffe de poils grisonnante, l'érection est déjà bien installée. Bertrand sourit.

— Tic-tac-tic-tac…

Je détourne la tête, baisse mes petites culottes. Enlève également mes souliers et mes bas. Ça y est : je suis flambant nue devant cet abject étranger.

Je m'empare de la robe sur la table, passe le tissu par-dessus ma tête et le glisse le long de mon anatomie. Le résultat final me pétrifie. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais assurément pas à *ça*. Le Corrupteur a opté pour le style *soirée ultrachic et sexy*. Le genre de vêtement que les stars les plus audacieuses affichent aux Oscars. Orné de perles dorées, le corset dévoile un décolleté interminable qui atteint pratiquement le nombril. Et seuls deux pans de tissus descendent au sol, à l'avant et à l'arrière, laissant le côté de mes cuisses et de mes hanches à découvert. Même mes maillots de bain sont moins révélateurs.

— Allez, rejoins-moi, ma belle. Ça sera pas long, promis.

Je m'approche du sofa orange brûlé. Lorsque je suis assez près, Bertrand m'agrippe une fesse, glisse ses doigts sous ma robe et se force un chemin jusqu'à mon vagin. Tout mon être se raidit. De son autre main, il commence à se masturber.

— Crisse que t'as un beau corps.

Crisse que le tien m'écœure. Crisse que tu *m'écœures.*

Je plaque un sourire forcé sur mon visage, puis je m'agenouille. Si Bertrand a un orgasme, ça va me donner une

fenêtre de deux ou trois secondes ; je pourrai en profiter pour prendre une lampe de sel et l'assommer avec. Il ne me restera qu'à lui voler les clés et à aller chercher la dague cérémonielle pour prélever du gras.

Inutile de prolonger cette torture. J'approche mon visage de l'entrejambe à l'hygiène douteuse. Insère dans ma bouche l'engin gonflé et malodorant. À nouveau, la plaie sur ma lèvre se rouvre. Alors que j'entame un mouvement de va-et-vient, ça goûte le sang, en plus du smegma.

Câlisse, j'ai toujours haï ça, faire une pipe à un homme. Je trouve ça dégoûtant. Mais là, c'est pire que pire. Les effluves de Bertrand sont à vomir. J'attrape maladroitement les testicules, tente de les caresser sans trop savoir comment m'y prendre.

Le porc donne alors un coup de bassin et son pénis s'enfonce profondément dans ma gorge. C'en est trop : j'ai un bruyant haut-le-cœur. Bertrand s'extirpe de ma bouche, m'attrape de sa main libre, et me lance sur le divan. Il plaque son corps sur le mien. Je tente de me libérer, mais il est trop fort, trop lourd. Et j'ai la tête qui tourne. Il me punit d'une gifle et s'assoit sur mes hanches. Il ouvre mon décolleté, m'empoigne un sein. Il le comprime, le tord. Je laisse échapper un cri. Ma souffrance doit l'exciter, puisqu'il agrippe mon deuxième sein avec la même énergie. Cette fois, je serre la mâchoire sur ma douleur – même si ça amplifie ma migraine.

Il recommence à se masturber. Avec plus de vigueur. Il se penche à nouveau sur moi, inspire mon odeur, gémit

dans mon oreille. J'essaie de le repousser, mais, d'une main, il saisit mes deux poignets. Il approche sa bouche de ma poitrine, la lèche, mord un mamelon. Je devine que je garderai en souvenir ses traces de dents.

Je suffoque sous son poids, tandis que son effluve d'ail et d'alcool me monte au nez. Le mouvement de va-et-vient s'intensifie. Au bout de quelques secondes supplémentaires, Bertrand, secoué de spasmes, pousse un grognement satisfait. Les giclées de sperme chaud atterrissent entre mes seins.

C'est terminé.

Et, coincée sous le poids du gros porc, je n'ai même pas pu accéder à la lampe de sel. J'ai manqué ma chance.

Bertrand respire si fort que je me demande s'il ne va pas se taper une crise cardiaque – ce qui me simplifierait les choses. Après un instant d'immobilité, il libère mes poignets et se redresse. Mes doigts sont engourdis. En fait, mon corps entier est engourdi. Je n'ose bouger. Je ferme les yeux et sens les larmes rouler sur mes joues. L'entends remettre son pantalon. J'ouvre les paupières au moment où Bertrand se place devant la caméra de son téléphone :

— T'as vu comme elle est médiocre, ta victime ? Même pas capable de finir la job. J'te rends un service en la gardant ici : elle mérite pas de vivre.

18 JUILLET, HEURE INCONNUE

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

INCONNU

Je m'assois au ralenti, l'impression d'être à peine connectée avec la réalité. Je ne sais pas combien de temps j'ai gaspillé dans cette pièce. Sûrement trop. Mes chances de réussir mon défi sont rendues quasi nulles. Surtout si je reste coincée ici.

Répugnée, j'étire mon bras et attrape une *napkin* brune de restaurant sur la table. Essuie la semence sur ma poitrine. Je replace mes seins sous la robe, me redresse. Mes jambes tiennent bon. Et Bertrand est encore en train de jouer avec son cellulaire, probablement à envoyer sa vidéo de pervers sexuel.

Au sol, à deux pas de moi : les lampes en cristal de sel.

Mon instinct de survie embarque ; je bondis en direction d'une masse de sel rose, l'empoigne à deux mains et la soulève au-dessus de ma tête. Surpris, Bertrand redresse

la sienne ; je le frappe entre les yeux. La lampe me glisse des doigts et mon adversaire tombe à la renverse. J'espérais qu'il perdrait aussi connaissance. Mais, non. Seul un filet de sang coule de son front. Mes bras doivent manquer de force.

Bertrand se relève déjà. Il avance vers moi, le visage défiguré par une colère noire.

— Dommage que je filme plus, le Corrupteur aurait sûrement aimé ça te voir crever. Après ça, c'est sûr qui m'aurait accueilli dans son « cercle d'initiés ». Mais il devra se contenter des photos de ton cadavre.

Horrifiée, je recule jusqu'à ce que mon dos heurte l'étagère. Je cherche une issue, mais n'en vois plus. Je suis prise au piège. J'attrape à l'aveuglette des objets sur la tablette dans mon dos, les lance en direction de Bertrand. Des livres, des boîtes, un bol chantant.

Il esquive mes projectiles, et m'attrape le poignet d'une main, appuie l'autre sur ma gorge. Paniquée, je frappe, griffe, mais sans parvenir à me libérer.

Je vais mourir.

Cette pensée me confère un regain d'énergie. Je serre les dents et, d'un élan, enfonce un genou dans les testicules de mon adversaire, qui lâche un juron et perd l'équilibre. En tombant, il tente de s'accrocher à l'étagère ; l'entraîne plutôt dans sa chute. Une pluie de boîtes et de marchandises s'écroule sur nous. Je me protège tant bien que mal la tête à l'aide de mes bras.

Lorsque le silence revient, j'ose ouvrir les yeux. Je parviens à me dégager des débris et regarde autour de moi.

À part quelques contusions, je m'en suis tirée indemne. Bertrand n'a pas eu cette chance : le meuble lui est carrément tombé dessus. Un de ses bras et ses jambes sont coincés sous la structure métallique. Il ne bouge plus. Je m'approche, dégage une boîte – de laquelle dépasse une impressionnante statuette de bouddha en pierre – de son visage tuméfié. Je tâte le pouls, vérifie la respiration.

Il n'est pas mort.

Je songe un moment à l'achever, mais me retiens : *je ne tuerai pas*, que je me promets. Tuer, c'est pour les psychopathes. Je ne m'abaisserai pas à leur niveau.

Maintenant, je dois me dépêcher. Si Bertrand a subi une bonne commotion cérébrale, je crois en avoir pour plusieurs minutes. D'un autre côté, s'il se réveille avant que j'aie terminé, il pourrait bouger le meuble et se libérer. Aucun risque à prendre, donc : je vais le ligoter. Avec la quantité de boîtes présentes, il y a forcément du ruban adhésif, ici.

Sans surprise, j'en découvre un rouleau près des boîtes d'expédition. Impossible, toutefois, de tourner Bertrand pour lui attacher les mains dans le dos. Je noue plutôt – autant que possible – ses membres sur l'étagère solide. Comme ça, même s'il reprend connaissance, il n'aura pas la moindre chance de se libérer. Lorsque j'ai terminé, il est toujours inconscient. Complètement vulnérable. Nos rôles se sont inversés.

Cette pensée, malgré moi, me cause une certaine satisfaction.

Je trouve ses clés (ainsi que les miennes) dans sa poche. Puis, je me lève et débarre la porte menant à la boutique. Je

me rends d'abord devant le présentoir d'huiles essentielles, prends un nouveau flacon d'oliban ainsi qu'un pot de cosmétique vide. Je retourne ensuite près de la porte, où se trouve le sac noir. J'en sors l'athamé, que je libère de son étui.

Chaque pas qui me rapproche de ma victime exacerbe ma haine envers le Corrupteur et ses plans machiavéliques. Je ne doute pas une seconde que je vais ouvrir l'homme étendu au sol pour prélever sa graisse. Mais ça me répugne au plus haut point.

À quel point faut-il être tordu pour admirer ce psychopathe ? Pour *vouloir* être choisi pour l'un de ses défis ? Mon seul soulagement est que, au moins, je procéderai à l'« extraction » sur une personne immonde, qui mériterait d'être en prison.

Je dégage quelques boîtes pour libérer l'espace dans l'étagère effondrée. Puis, je m'agenouille directement sur les hanches de Bertrand et hisse son chandail. Sans être obèse, il a quand même une certaine couche graisseuse au niveau de l'abdomen – comme pas mal tous les hommes sédentaires d'une cinquantaine d'années. Ça me semble donc l'endroit logique pour procéder au prélèvement. Je dépose le pot vide et l'huile essentielle par terre.

Je serre la dague cérémonielle pour stabiliser ma main, l'approche lentement de l'abdomen. J'applique le tranchant contre la peau, glisse en appuyant. *Pas trop profond. La graisse est en surface*. Le sang se met aussitôt à couler.

Et ma victime reprend vie en hurlant.

L'athamé me glisse des doigts. Médusée, je me redresse et m'éloigne du blessé. La confusion que je lis dans son

regard se transforme en terreur pure lorsqu'il comprend qu'il a été ligoté.

— Toé, p'tite crisse. Tu vas me le payer !

En proférant une série de blasphèmes, Bertrand tente de se libérer, sans succès. Le ruban et le meuble le maintiennent solidement en place. Il ne parvient qu'à bouger la tête, le torse et le bassin.

Rassurée, je retourne vers lui, reprends la dague et l'approche de sa gorge.

— J'vais pas te tuer, mon écœurant. Même si c'est ce que tu mériterais. Sauf que si tu bouges trop, j'aurai pas le choix.

La menace semble porter fruit : Bertrand arrête de bouger. Mais il darde sur moi un regard menaçant :

— Moé, j'vais te tuer, *ma tabarnak*.

Et il crache un projectile de bave gluante, qui atterrit dans mon décolleté.

Motivée par mon désir d'en finir au plus vite, je reprends ma place sur ses hanches, examine son ventre barbouillé de sang. Il recommence à se tortiller tandis que je tente d'écarter la peau pour accéder à la couche adipeuse. La plaie est trop superficielle. Je vais devoir recommencer. J'approche la lame de l'incision déjà pratiquée quand l'homme se met à hurler à pleins poumons. Il se démène alors avec tant de vigueur que j'ai de la difficulté à demeurer en place.

— ARRÊTE ÇA, MAUDITE MALADE ! QUESSE TU FAIS ?! AHHHHH ! À L'AIDE ! AHHHH !!!

Je plaque ma main libre sur son front, lui cloue la tête au sol. Place la pointe de l'athamé à quelques centimètres de son œil. Me penche sur lui.

— La ferme, gros cave, ou j'te crève les yeux.

Il se tait. Ses pupilles bougent dans tous les sens. La sueur dégouline de son front, se mêle à ses larmes.

— F-f-fais pas ça, M-M-Mary. C'est p-pas ton genre. Toi, t-t-t'es une gentille. Pis, c'est le… le Corrupteur qui est à b-b-blâmer. Moi, j'suis juste un p-pion.

Je ravale mes propres incertitudes, tente de me convaincre que Bertrand a le sort qu'il mérite.

— Je vais juste prélever un peu de graisse sur ton ventre. Si tu bouges pas, il va rien t'arriver d'autre. OK?

Il secoue la tête.

— Non. Non! Tu…

— TA GUEULE! que je lui crie, exaspérée, en approchant davantage la lame.

Je suis à un poil de lui percer la cornée. Ma main tremble. Je me sens sur le bord de l'épuisement. Je n'en peux plus. Il faut que ça se termine au plus vite avant que je perde à nouveau connaissance. Bertrand arrête ses lamentations. Se contente de pleurer. Je peux à nouveau me concentrer sur son ventre.

À contrecœur, j'enfonce la lame dans l'incision déjà pratiquée. J'approfondis l'entaille d'un bon centimètre. Peut-être même deux. Bertrand pousse de nouveaux hurlements, mais sans bouger autre chose que la tête, cette fois. Davantage de sang se met à couler. J'éponge en vitesse à l'aide du chandail de ma victime. Puis, je sépare les lèvres de la coupure.

Et, cette fois, à travers le liquide rouge-écarlate, je n'ai aucune difficulté à identifier la substance jaunâtre qui se cache sous l'épiderme. Mon cri d'horreur se mêle à ceux de Bertrand. Mes oreilles bourdonnent. Je localise le pot de cosmétique, à portée de main. Je l'attrape et dévisse le couvercle.

La graisse est plus difficile à extraire que j'anticipais. Il faut y enfoncer la dague afin d'en déloger une portion. Sous l'effet de la douleur, Bertrand se met à convulser, et la lame pénètre plus profondément que prévu. Trop de sang afflue, mes doigts en sont couverts. Je laisse échapper un sacre en voyant l'homme perdre connaissance.

Le tremblement de mes mains s'amplifie. La dague m'échappe. À court d'idées, je plonge directement le pot de cosmétique dans la plaie, utilise mes doigts pour y insérer le répugnant mélange, plus rouge que jaune.

C'est visqueux, humide. Je cesse de respirer, sinon je vais vomir.

Je prends le flacon d'oliban, l'ouvre et le tourne à l'envers au-dessus de la mixture graisseuse. Les gouttes tombent partout autour. Lorsque, à bout de souffle, j'inspire, l'émanation puissante de l'huile essentielle me monte au nez.

Un haut-le-cœur me plie en deux. Je dégobille à deux doigts du visage de ma victime.

Fuck.

Je visse le couvercle et secoue l'ensemble. Voilà, j'ai l'onguent. Je peux quitter cette boutique de malheur.

Mais d'abord, je reporte mon attention sur Bertrand, qui ne s'est pas réveillé. De l'incision sur son ventre s'échappe trop de sang. Je palpe sa gorge : son pouls est là, mais faible.

— Bordel, meurs pas, gros con.

Je couvre sa plaie du chandail qu'il m'a forcée à retirer, ramasse le cellulaire qui était tombé au sol. L'écran s'allume et j'aperçois l'horloge : vingt heures trente-trois. Mon cœur s'arrête. Je ne sais pas si je devrais être soulagée ou terrifiée d'apprendre qu'il me reste un peu moins d'une heure pour accomplir mon défi. Malgré tout, je prends le temps de composer le 911. L'opérateur décroche après deux sonneries.

— Y a un blessé au deux cent soixante-sept, Saint-Joseph Est.

Je coupe l'appel sans écouter la réponse de mon interlocuteur. J'espère que les policiers vont découvrir les liens de cet enfoiré avec le Corrupteur. Et qu'il va moisir en prison.

Je ramasse mes clés, l'athamé, le cellulaire de Bertrand ainsi que le pot contenant le dernier ingrédient. Je les fourre dans le sac, tout comme mes vêtements et mes souliers, mais pas question d'extirper le chandail imbibé de sang de la plaie. Et pas le temps de me changer.

Arrivée à la sortie, je tire sur la poignée à plusieurs reprises avant de penser à tourner le loquet. Dehors, le soleil est couché depuis peu. La lumière grise du ciel et celle des réverbères permettent toutefois aux regards stupéfaits de me suivre tandis que je file jusqu'à la voiture d'Anik.

En entendant quelqu'un hurler « Hé ! C'est elle qui a kidnappé les *kids* ! », je me dis que j'aurais peut-être pu prendre une minute pour nettoyer le sang sur mes mains.

18 JUILLET, 20 : 35

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

Sans vérifier mon angle mort, j'appuie sur l'accélérateur. Un furieux bruit de klaxon retentit. Je n'en cherche même pas la provenance ; je suis déjà à un cheveu de la crise de nerfs. Sans me soucier de la signalisation, je rejoins l'autoroute. M'éloigne aussi vite que possible des lieux du crime. Par moments, ma vision s'embrouille alors que je conduis. Mon estomac se serre. Les effets du poison doivent approcher leur paroxysme. J'espère seulement qu'ils ne m'achèveront pas avant que mon temps soit écoulé.

D'ailleurs, je n'aurai pas le choix de m'arrêter pour envoyer la photo du dernier ingrédient au Corrupteur. Ensuite, je pourrai réaliser le rituel. Mais… où ? Est-ce que l'application va me donner accès à une nouvelle page où le lieu sera dévoilé ? Je l'espère, sinon je serai dans la merde.

Impossible d'aller chez moi ni chez Anik. Et je ne vois pas quel autre endroit serait approprié.

J'emprunte la sortie suivante, m'arrête au Petro-Canada. Je crains un instant d'avoir égaré le cellulaire fourni par le Corrupteur, avant de le trouver sous le sac noir du Cristal-Soleil. J'ouvre l'application, sélectionne le rectangle vide. Ensuite, je fouille dans le sac, en extirpe le pot. Des images d'abdomen charcuté m'assaillent, les remords me tordent les entrailles. Est-ce que j'ai vraiment fait ça ? Un brouillard obscurcit mon passage dans la boutique ésotérique. Je plaque mon front sur le volant, serre les paupières aussi fort que possible.

J'ouvre les yeux. Je suis toujours dans la voiture d'Anik. Et tout est réel : j'en ai la preuve sur mes mains et incrustée dans mes ongles.

— Maudit câlisse !

Calme-toi. Les ambulanciers doivent déjà être avec le gros pervers.

Sur le tableau de bord, une minute supplémentaire s'écoule.

Je dévisse le couvercle. À nouveau, je retiens ma respiration, tente de m'imaginer qu'il s'agit d'autre chose. Je photographie le contenu rougeâtre, m'empresse de refermer le récipient et de faire disparaître le tout dans le sac. J'utilise les dernières lingettes désinfectantes de ma sœur pour nettoyer en vitesse le sang séché sur mes mains. Le résultat est loin d'être satisfaisant, mais je suis à court d'options. Et de temps.

Je reprends le cellulaire. Le crâne de bœuf transparent tourne sur lui-même, comme les fois précédentes. Je serre les dents sur ma colère.

Dans l'attente, je sors le téléphone de Bertrand du sac, l'éteins. Je prends l'athamé couvert de sang et utilise le manche pour détruire l'écran. Je me demande ce que je pourrais faire de plus sans être remarquée quand l'application m'envoie une notification. La flèche de retour apparue, je peux accéder à l'écran principal. Le texte en français y figure désormais dans son entièreté :

ACCUEILLIR UN DÉMON DANS NOS VIES
Par Mary Fae

Ingrédients spéciaux nécessaires :
Onguent rituel : Graisse humaine parfumée
Canal d'énergie : Dents de lait
Offrande : Yeux, langue et cœur d'un animal blanc

Ainsi soit-il.

J'ai à peine le temps de le survoler que le téléphone vibre. Encore une fois, le Corrupteur m'envoie une adresse :

« 46, rue Marie-Curie ».

— C'EST OÙ ÇA ?! Hostie de niaisage !

Je me retiens de lancer l'appareil par la fenêtre, constate qu'il contient une application GPS. J'y saisis furieusement l'adresse. C'est à Beauport. J'en ai encore pour dix minutes de route. Et il est vingt heures quarante-sept ! Mon cœur accélère.

Je place le levier de vitesse en mode marche arrière quand le cellulaire reçoit un nouveau message. Celui-ci s'affiche juste au-dessus de mon itinéraire :

« Vos disciples vous attendent, Marianne. Jouez le jeu. Vous y êtes habituée, n'est-ce pas ? »

Une pierre me tombe dans l'estomac.

MES DISCIPLES ? !

18 JUILLET, 20 : 59

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

Je me stationne devant le numéro quarante-six.

J'y suis arrivée, j'ai peine à y croire. Les quelques autopatrouilles qui ont croisé mon chemin ne m'ont accordé aucune attention. La nuit naissante a dû m'aider à passer inaperçue. Je soupire, décolle mes mains humides du volant, les frotte sur mes cuisses. J'ai mal aux doigts tellement ils étaient crispés.

Le quartier est tranquille. La maison, sortie tout droit des années soixante-dix, a une allure quelconque. Une seule voiture est garée dans l'entrée. Les lumières extérieures sont toutes allumées. Rien n'indique qu'une réunion occulte est sur le point de s'y dérouler. Ou qu'un rassemblement de… *disciples* s'y trouve.

En ouvrant la portière, je réalise que je suis toujours nu-pieds. J'enfile la paire de sandales contenue dans le sac

du Cristal-Soleil, dont les lanières noires serpentent autour de mes mollets. De mon sac à dos, j'extrais les plats renfermant les organes du chat et les dents d'enfant. Je transfère tout dans celui de la boutique, qui comporte déjà la coupe, l'athamé et le masque. J'hésite un instant, puis saisis ce dernier. Après tout, si le Corrupteur me l'a fourni, c'est sûrement pour le porter en réalisant le rituel. Je noue les rubans derrière ma tête. Ma tresse est dans un état lamentable. Tant pis.

Ça y est. C'est l'heure de la prestation.

J'attrape les deux cellulaires, sors de la voiture. Je jette dans une bouche d'égout, tout près, celui de Bertrand, mais garde en main celui du Corrupteur. Je traverse la rue dans mon accoutrement digne d'un bal costumé. De plus en plus nerveuse, j'avance sur le petit sentier menant à l'entrée principale. Je lève un poing pour frapper, interromps mon geste en sentant la vibration du téléphone. Quoi encore ?! J'examine l'écran.

C'est « MaryFae – Défi » qui m'envoie une notification.

J'aimerais ignorer cette mauvaise surprise. Mais, comme ma vie en dépend, j'ouvre l'application. Une ligne supplémentaire s'est ajoutée, juste au-dessus de « Ainsi soit-il ».

[illegible]

Je me sens trahie. Furieuse.

Et impuissante.

Je serre les dents, j'appuie sur les symboles. Une nouvelle page secondaire apparaît. Cette fois, aucun rectangle vide n'est prévu pour y insérer une photo.

Je patiente pendant la traduction des runes :

Eau de mort : Coupe de sang frais

— Qu-quoi ?!

Mon souffle se coince dans ma gorge. *Un nouvel ingrédient ?!* Je songe à l'eau lunaire que j'emploie d'ordinaire. Me trouve presque idiote de ne pas y avoir pensé. Or, je ne vois aucun espoir de me procurer le liquide dans les temps. D'autant plus que je me suis juré que je ne tuerais pas. Craignant de m'évanouir à nouveau, je me stabilise en m'appuyant au mur.

Réfléchis, Mary. Réfléchis ! Pas besoin de tuer pour avoir du sang. En plus, l'application ne spécifie pas que le sang doit être humain. Tu pourrais récolter celui de n'importe quel cabot du voisinage.

Je m'apprête à rebrousser chemin pour m'atteler, sans grande conviction, à cette tâche quand la porte s'ouvre. Je sursaute et range l'appareil dans le sac – question que personne ne soit témoin de son contenu.

— Bienvenue, prêtresse.

Se tient devant moi une femme blonde, vêtue d'une robe longue argentée et portant un masque noir serti de petites pierres ressemblant à des diamants. Son âge est difficile à deviner, mais sa peau terne et les sillons marqués autour de sa bouche m'indiquent qu'elle a au moins quarante-cinq ans.

Elle m'invite d'un signe de la main :

— Nous étions impatients de te rencontrer enfin. Entre. Entre !

Mes pieds m'entraînent à l'intérieur contre mon gré.

18 JUILLET, 21 : 04

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

00 : 24

J'anticipais un antre sinistre garni d'objets gothiques et de symboles ésotériques. Or, rien ne sort de l'ordinaire dans la petite maison décorée de pots-pourris et de bibelots probablement achetés dans un magasin à un dollar. On se croirait sans difficulté dans la demeure d'une septuagénaire. Même l'odeur, mélange de floral et de renfermé, correspond au cliché.

Un miroir est accroché au mur. Ma réflexion me cloue sur place. La robe est encore plus osée que je l'imaginais. L'agencement avec le masque blanc et doré donne un effet mystérieux, presque… effrayant. Et celui-ci fait ressortir mes yeux noisette, qui paraissent caramel. Mais autrement, j'ai une sale mine : peau blême, marques rouges et boursouflées, lèvres sèches et mordillées. Je pense aussi deviner une trace de sperme dans mon vaste décolleté. Je n'ose même pas y toucher pour vérifier.

Mon hôtesse emprunte un couloir sur notre gauche, puis ouvre une porte en bois verni. J'entrevois un escalier.

— Ça se passe en bas, explique-t-elle avant de commencer à descendre.

Je la suis. Les mains crispées sur mon sac, j'expire lentement par la bouche dans l'espoir de me calmer. Je suis épuisée, mon corps entier m'apparaît endolori et mes pensées sont à peine cohérentes. Je n'ai aucune idée de la manière dont je mènerai le rituel. Ni de comment j'arriverai à gérer l'épineuse question du dernier ingrédient. À chaque marche que je descends, j'ai le sentiment de m'enfoncer un peu plus en Enfer. Et pourtant…

Le sous-sol est très lumineux, éclairé par de nombreux lustres en cristal. Une douce valse s'échappe de haut-parleurs dissimulés derrière un plafond tendu noir luisant. Une douzaine de couples sont réunis sur un plancher immaculé, et dansent au rythme de la musique. Seul un homme n'a pas de partenaire. Droit et le regard vague, il attend vraisemblablement que la femme blonde le rejoigne. Sa chevelure poivre et sel est particulièrement fournie, et il est doté d'une carrure remarquable.

Les invités sont vêtus en habits de bal. Les hommes sont en smoking, les femmes, en robes longues provocatrices. Tous, sans exception, portent un masque qui leur couvre en partie le visage. L'effet est saisissant. Mon hôtesse s'arrête, désigne la pièce d'un geste fier :

— Accueillir la Maîtresse dans nos existences est un immense privilège. *Elle* doit voir que nous sommes à la hauteur. Nous ne voudrions pas la décevoir.

Je me raidis. Cette femme se moque-t-elle de moi ? Ces gens sont de mèche avec le Corrupteur, de toute évidence. Mais s'imaginent-ils que je vais réaliser un *vrai* rituel ? Si oui, ils sont complètement cinglés. Et pourquoi cette soudaine utilisation du féminin ? Le « démon » que nous allons « accueillir dans nos vies » est donc… une femme ?

Lorsque mes pieds quittent la dernière marche, la musique cesse. Les danseurs s'immobilisent, les têtes se tournent dans ma direction. Mon hôtesse rejoint son cavalier, sans toutefois lui accorder le moindre égard. Et celui-ci demeure droit, impassible. Tous deux donnent l'impression de n'avoir aucune affection l'un pour l'autre.

Le silence inattendu m'intimide. J'ai l'impression que je devrais parler, mais aucune phrase intelligible ne se construit dans mon esprit. Un puissant parfum d'ambiance me pique les narines. L'odeur se termine sur des notes étranges, âcres. Comme si la fragrance dissimulait des effluves moins agréables.

J'avance d'un pas, lance un regard circulaire. Au fond de la salle de bal, j'aperçois une porte entrouverte. De l'autre côté, l'éclairage tamisé semble plus propice à la réalisation d'un rituel. J'emprunte donc cette direction. Le claquement de mes sandales se répercute sur les murs. Puis, des froissements de tissus et des bruits de pas m'indiquent que les convives – mes *disciples* – me suivent.

Le supplice qu'est devenu le simple fait d'habiter mon corps me plonge dans une sorte de transe. J'avance parce que je n'ai plus d'autre choix. Parce que c'est le seul moyen de me libérer de la douleur. Je ne vois plus la lumière au bout

du tunnel, mais je continue. À tâtons. Reculer est à présent impossible.

Je pénètre dans la nouvelle chambre. La vision qui m'accueille me cloue sur place, et je comprends la source de l'odeur déplaisante : des guirlandes constituées de plusieurs centaines de têtes d'animaux morts sont suspendues au plafond, aux murs. Toutes *blanches*. Des chats, des chiens, des oiseaux, des lapins et d'autres rongeurs. Ces pauvres bêtes qui auraient dû se retrouver dans les animaleries, à la SPA et ailleurs, sûrement. Dans un coin, un bain sur pieds est rempli d'un liquide qui, à la lueur des lampes à huile, paraît noir. Le sang des animaux, je suppose, probablement mélangé à diverses substances pour l'empêcher de coaguler. L'ensemble devrait me donner des nausées. Pourtant, mes émotions demeurent distantes. J'ai l'impression d'être dans un état second.

Une main se pose sur mon épaule :

— Magnifique, n'est-ce pas ? m'interroge mon hôtesse. Nous avons travaillé fort pour satisfaire la Maîtresse.

Mes muscles se raidissent à son contact. Je me dégage d'un mouvement brusque, continue d'avancer. Au centre de la pièce s'érige un autel sculpté dans une pierre grise. Et, plus loin, des voilures dissimulent partiellement une civière recouverte d'un drap sombre. J'ai l'impression de retomber brutalement dans la réalité en distinguant, sous le drap, la forme d'un corps de femme.

Est-elle vivante ? Blessée ? Pourquoi ne bouge-t-elle pas ? J'ai envie de me précipiter à ses côtés pour soulever le tissu. Mais je me l'interdis. Il me faut continuer à « jouer le jeu »,

comme le Corrupteur me l'a demandé. Si près du but, je ne peux pas me permettre de me laisser déstabiliser. De toute manière, si la femme est morte… il est trop tard pour l'aider.

Je lève le menton en approchant du centre de la pièce, tente de paraître confiante et en contrôle. Je suis une prêtresse noire qui s'apprête à réaliser un rituel démoniaque. Après avoir passé mon existence à jouer un rôle, je devrais être capable de camper celui-ci le temps d'une soirée.

Je m'arrête devant l'autel, dépose le sac sur le plancher. Sur la tablette de pierre se trouve un grand bol peint de symboles similaires à ceux du parchemin. C'est à cet endroit que devront aller les organes du chat, manifestement. Les *offrandes*. Juste derrière : un crâne de bœuf, quelques bâtonnets d'encens et un briquet. Je prends le calice et l'athamé, les installe d'un côté. De l'autre, je dispose la cloche et l'onguent. Les plats renfermant les ingrédients ne sont pas assez esthétiques pour s'intégrer à cet agencement. Je les laisse donc pour l'instant où ils sont, dans le sac.

Je devrais commencer le rituel, mais la femme allongée s'impose dans le peu d'espace qu'il reste dans mon esprit. Sans réfléchir, je contourne l'autel pour m'en rapprocher. Je constate que le « drap » noir est en fait une robe longue aux manches évasées. La tête est recouverte d'un capuchon qui voile le visage jusqu'au cou. La seule parcelle de peau que l'on peut discerner est située entre la gorge et la poitrine. Et, là : un tatouage en forme de poulpe.

Noémie.

18 JUILLET, 21 : 08

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

Qu'est-ce que ces imbéciles ont fait à Noémie ? Ils l'ont droguée ?! Je cligne des paupières pour contenir mes larmes. Je peux encore sentir notre baiser sur mes lèvres, son goût sucré, son odeur de vanille.

À nouveau, on me touche l'épaule. Je sursaute.

— Prêtresse. Nous sommes prêts.

Je m'oblige à regarder mon hôtesse. À cause de son masque, son expression faciale est difficile à lire. Devine-t-elle que je suis sur le point de craquer ? Les traits de sa bouche me rappellent alors vaguement quelqu'un, mais je n'arrive pas à identifier qui.

Anik, j'aurais tellement besoin de toi.

Je reprends ma place derrière l'autel. Mes disciples sont regroupés en demi-cercle d'un côté de la pièce, formant une barrière humaine entre moi et l'unique porte de sortie.

Leur expression est sérieuse et… fébrile ? Pareille à celle des femmes à qui je vends mes services bidon. Je fais le rapprochement avec le propriétaire de la boutique ésotérique.

Ces gens vénèrent un criminel. Ils sont impliqués dans les complots du Corrupteur. Ils ont capturé et saigné des centaines d'animaux blancs pour leur plaisir. Je ressens à leur égard un dégoût viscéral mêlé d'une intense colère.

Les doigts tremblants, j'allume le bâton d'encens, le pose sur le crâne. Dans le tumulte incohérent qu'est devenu mon esprit, je m'accroche aux paroles que je prononce d'ordinaire au début de chaque rituel. Modifie celles-ci sans m'en apercevoir :

— Bienvenue à tous et à toutes. Merci de votre présence aujourd'hui pour ce rituel d'accueil de la Maîtresse dans nos vies.

Quelques notes sinistres se détachent du silence, provenant de haut-parleurs au plafond. Le rituel du Corrupteur a été élaboré exactement comme le mien. C'est donc l'habitude qui me guide tandis que je plonge une main dans le sac, m'empare du premier plat et dispose les dents sur l'autel. J'ouvre la bouche pour réciter les paroles accompagnant d'ordinaire l'étalage de mes cristaux. M'interromps en entendant un hurlement familier s'élever des haut-parleurs. Ma gorge se serre ; le Corrupteur a-t-il enregistré les sons de mon téléphone ? Les têtes des disciples se baissent de manière révérencieuse.

« À L'AIDE ! AAAAAAAHHH ! MAMAAAAN ! ! ! ! »

C'est bien Zachary. Mes jambes ramollissent. Ma vision rétrécit. Je m'accroche à l'autel, déploie un effort surhumain

pour demeurer consciente. La tension dans mon cerveau fait exploser la douleur. J'ai l'impression qu'un millier d'éclats de verre me transpercent le crâne.

« TABARNAK, Marianne ! Qu'est-ce qu'on est en train de crisser ? ! »

« Tu peux partir, si tu… »

L'enregistrement s'arrête. La musique recommence. Je demeure immobile, incapable du moindre mouvement. Le plancher tangue, les murs paraissent bouger. Mon hôtesse s'approche de l'autel, saisit la clochette et l'agite à ma place.

Puis quoi, ensuite ? J'ai perdu le fil de mon rituel. Confuse, je m'empare du bâton d'encens, disperse ses volutes à travers le demi-cercle. J'ose à peine m'éloigner de l'autel tellement je titube. En prenant une inspiration, je réalise pour la première fois *à quel point* l'odeur de la fumée est anormale, désagréable. De la drogue, peut-être ? Mais pas de la marijuana, l'odeur est différente. Ça expliquerait que la pièce se soit mise à se déformer dangereusement.

Horrifiée par cette hypothèse, je laisse tomber l'encens, me retiens de me prendre la tête à deux mains. Ça se passe mal, tellement mal. Impossible, avec cette prestation médiocre, que le Corrupteur me juge à la hauteur.

J'attrape le pot de cosmétique taché de sang séché. La dernière chose dont j'ai envie est de m'y tremper le doigt, mais je ne vois aucun moyen d'y échapper. Je pivote pour faire face à mes disciples…

… que je surprends en train de se déshabiller, ne conservant que leurs masques.

Le récipient me glisse des mains, éclate à mes pieds. Au même moment, un hurlement de Bertrand remplace la bande sonore, suivi de : « ARRÊTE ÇA, MAUDITE MALADE ! QUESSE TU FAIS ?! AHHHHH ! À L'AIDE ! AHHHH !!! » Puis, la dureté dans ma propre voix me glace le sang : « La ferme, gros cave, ou j'te crève les yeux. »

Désorientée, je n'ai plus aucune idée de comment poursuivre le rituel. La drogue a d'ailleurs déjà dû produire son effet sur mon cerveau ; je ne me sens plus aussi nerveuse, mon rythme cardiaque a ralenti. Et la douleur dans mon corps et dans ma tête paraît engourdie. Tout comme ma colère et mon dégoût envers mes disciples.

Une fois dévêtue, mon hôtesse s'agenouille à mes pieds, ramasse délicatement les amas de gras dans ses mains. En se relevant, elle me sourit. Son visage se dédouble devant mes yeux. Je bats des paupières et, pendant une fraction de seconde, aperçois une expression de haine pure sur ses traits.

Est-ce que j'hallucine ?

Sans me laisser l'occasion d'y voir plus clair, elle pivote et entreprend de se diriger vers la baignoire remplie de sang. Le cercle formé par les autres disciples se referme sur moi. Je n'ai nulle part où me sauver. Je me raidis quand leurs mains se posent sur mon corps, commencent à m'arracher la robe, les sandales. J'essaie de les repousser, mais les forces me manquent.

Lorsque je suis nue, ils m'entraînent vers la baignoire. J'aperçois mon hôtesse y plonger la graisse humaine. La

disperser dans le liquide en s'immergeant les bras, qui en ressortent rougis jusqu'aux coudes.

— La prêtresse doit être la première à être baptisée par le sang, prononce-t-elle d'une voix ténébreuse.

La tension dans la pièce grimpe d'un cran. Les mains s'agrippent à mon corps avec davantage d'insistance. Des ongles se plantent dans ma chair déjà blessée. Je voudrais crier, mais ma gorge est trop serrée pour laisser passer le moindre son. Mes jambes se dérobent sous mon poids. Les disciples me soulèvent, puis m'assoient dans le bain. L'odeur métallique me donne des nausées. J'ai à peine le temps de retenir ma respiration qu'on m'enfonce la tête dans le sang.

Je panique, me débats. Je parviens à me libérer pendant un instant. En tentant de reprendre mon souffle, j'avale une gorgée de la substance froide et épaisse. Je voudrais la vomir, la recracher. Mais impossible, puisqu'on me plonge une nouvelle fois sous le liquide épais.

Je suffoque. Ce n'est que lorsque les forces commencent à me manquer que la pression exercée sur moi cesse finalement. Des bras me tirent hors du bain, je halète. On m'essuie le visage, prenant soin de laisser le masque en place. Je peux enfin ouvrir les yeux.

Et la première chose que je remarque est l'impressionnante érection du disciple aux cheveux poivre et sel – celui que j'ai identifié comme le partenaire de mon hôtesse.

J'ai un mouvement de recul. Mes pieds glissent sur la flaque de sang qui s'est accumulée sous moi. Je perds

l'équilibre, mais, encore une fois, des mains sont là pour me cueillir. Se permettent de toucher sans pudeur les parties les plus intimes de mon anatomie. C'est à peine si je m'en aperçois, tant mon corps et mon cerveau sont engourdis.

Sous mes yeux, les disciples vont à leur tour s'immerger dans le bain. Un ou deux à la fois. Certains en profitent pour s'embrasser, se caresser, se griffer. Se frapper, aussi. Plutôt que de s'exprimer par des mots, ils le font à l'aide de gémissements et de grognements. Je comprends mieux pourquoi Bertrand n'a pas été inclus dans le « cercle d'initiés » ; il est beaucoup trop sain d'esprit.

Seule mon hôtesse ne prend pas part à cet étrange numéro. Elle l'observe à distance, conservant une expression neutre sur son visage. Et aucun des autres disciples ne lui accorde la moindre attention. Pas même son partenaire.

Se sentant probablement épiée, elle me considère un moment, avant de se diriger vers l'autel. Elle glisse une main sous la tablette de pierre, y cueille un parchemin roulé qui était dissimulé. Lorsqu'elle me le tend, je distingue le sceau en forme de crâne de bœuf.

Je réalise alors, horrifiée, que j'ai complètement perdu la notion du temps. Me reste-t-il cinq minutes ? Dix ? Certainement pas davantage. Je saisis le parchemin et le déroule. « ACCUEILLIR LA MAÎTRESSE DANS NOS VIES », indique l'en-tête en lettres cursives écrites au stylo.

Je me racle la gorge, m'évertue à déchiffrer les premiers mots de ce qui semble être une prière :

— A-a-apôtres du… s-s-ang, s-s-sélectionnés p-p-par…

L'écriture s'embrouille. Mon cerveau confus peine à en déchiffrer le sens. Je tente malgré tout de poursuivre, même si l'effort cause un nouveau regain de mes douleurs crâniennes :

— … notre Lieutenant suprême p-pour accueillir la M-M-Maîtresse dans vos cœurs, c-c-contribuerez à l'accomplissement de… de son dessein.

Essoufflée, je lève mon regard du parchemin. Les disciples paraissent avoir oublié mon existence. Ils se sont resserrés en une masse humaine, gémissante et mouvante. Ma vision se dédouble, me donnant l'impression que deux fois plus de personnes se trouvent dans la pièce. Je ferme les yeux, persuadée que la drogue me fait halluciner. Mais les sons me convainquent que la scène est bien réelle : les corps couverts de sang produisent des bruits humides en se frottant les uns sur les autres.

Je rouvre les paupières et vois l'homme aux cheveux poivre et sel en pénétrer un autre… qui, lui, lèche avec avidité l'entrejambe d'une femme à la crinière frisée. Un type rasé se masturbe tout en faisant une fellation à un autre, beaucoup plus âgé. Les duos et les trios se forment et se brisent au gré des envies de chacun, les orifices de pénétration paraissant interchangeables. Seule l'hôtesse demeure en retrait, ses yeux perçants rivés sur moi.

Ma colère et mon dégoût envers ces êtres abjects parviennent à fissurer l'engourdissement provoqué par la drogue. Je déglutis, retourne à ma lecture :

— Vous êtes p-prêts, soldats. En prenant possession de vos cœurs, la Maîtresse v-vous élèvera jusqu'au sommet ! Yazoloth ! Ô ! Yazoloth !

— Yazoloth ! Ô ! Yazoloth !

Alors que je pensais qu'ils m'ignoraient, les fidèles interrompent leurs ébats pour répéter l'étrange nom avec ardeur. Ils l'ont déjà entendu, c'est évident. Quant à moi, même en fouillant dans les souvenirs de mes nombreuses recherches ésotériques, ce terme ne me rappelle absolument rien. Abasourdie, je les regarde reprendre leur orgie, avant de me pencher sur les lignes suivantes, forcée de plisser des yeux pour discerner les mots clairement :

— Maîtresse, reçois cette offrande. Nourris-toi du c-cœur, des yeux et de la langue de cet animal, t-tué par les mains meurtrières de ta prêtresse.

Je dépose le parchemin, m'empare du plat renfermant les organes. Je le lève au-dessus de ma tête et en verse le contenu dans le vase. J'entends alors, en provenance des haut-parleurs, le feulement aigu d'un félin qui lutte pour sa survie… accompagné de mes jurons et cris bestiaux, tandis que je l'assassine.

Je n'avais pas réalisé être aussi bruyante.

À la « prière », il ne reste qu'un mot, un seul. Et je n'ai pas besoin de reprendre le parchemin pour le réciter :

— Yazoloth !

Cette fois, tandis que mes disciples scandent le nom de la Maîtresse, leurs échanges érotiques se poursuivent. S'intensifient. Les hommes et les femmes paraissent se fondre les uns dans les autres, ne former plus qu'un seul corps aux

multiples membres. Un monstre qui pousse des halètements et des grognements bestiaux. Certains se griffent au sang. Des claques se donnent. Des coups de bassin violents. Des morsures. Aucune douceur ne transparaît de ces échanges inhumains. Qu'une rage indomptée.

La folie à l'état pur.

La première personne à jouir est une femme ; elle hurle le nom de la Maîtresse à pleins poumons, entraînant les autres à sa suite. Lorsque le silence revient enfin, mes oreilles bourdonnent. Le contenu de mon estomac est sur le point de remonter dans mon œsophage. Les disciples se lèvent et se regroupent autour de moi, me transpercent de leurs regards déments. Je connais la suite : Noémie. Le dernier ingrédient. L'eau de mort. *Le sang frais*. Pas celui de la baignoire, vieux et souillé. Et je comprends. Je comprends *vraiment*, maintenant. Je ne pourrai pas prélever le sang en épargnant ma victime. Ça ne suffira pas.

Je cherche un moyen de contourner la règle. Je n'en vois pas. Je n'en vois plus. Ce sera Noémie ou moi. Une vie ou l'autre, mais pas les deux.

Je refuse que ce soit elle.

Je refuse que ce soit moi.

18 JUILLET, HEURE INCONNUE

TEMPS RESTANT AVANT LA FIN DU DÉFI :

INCONNU

J'ignore combien de temps il me reste, ni *s'il m'en reste*. Mais je devine que je dois clore ce rituel au plus vite. Un sentiment d'urgence m'empoigne le bas-ventre, se disperse par vagues successives dans l'ensemble de mon corps.

Une vie contre une vie.

Et je choisis la mienne. Je m'en lave les mains. Après tout ce qu'ils m'ont forcée à accomplir, le Corrupteur et ses disciples tordus seront responsables de la mort de Noémie. Pas moi.

Je pivote avec l'intention de m'emparer de l'athamé. Réalise que mes doigts sont déjà serrés autour du manche. Je préférerais que mes mains tremblent. Je voudrais *douter*. Mais ma décision est prise.

J'attrape aussi le calice, puis contourne l'autel pour rejoindre Noémie. Mes yeux, habitués à la pénombre, peuvent

à présent distinguer les subtils mouvements de sa poitrine à chaque respiration. Je ralentis, chasse les doutes qui tentent de ressurgir en raffermissant ma poigne sur mon arme.

J'ai le droit de vivre.

C'est la dernière pensée cohérente qui traverse mon esprit. L'effet de la drogue a achevé de se dissiper et la douleur reprend toute la place. Accompagnée d'un désir viscéral de recevoir l'antidote.

Je parcours en quelques enjambées vacillantes la distance qui me sépare de Noémie. Me laisse tomber à genoux. J'attrape le bras et le dégage du long tissu de la robe, le positionne pour qu'il pende à côté de la civière. Je dépose le calice en dessous.

J'approche l'athamé du poignet. Encore quelques centimètres et ce sera terminé. Je souffle lentement par la bouche, tends mes muscles. Mais ma main refuse d'aller plus loin. Mon cœur accélère, je sens monter en moi la panique, la conviction que seul m'attend l'échec. La déception me foudroie, mes yeux s'emplissent de larmes. Je place ma main gauche au-dessus de celle de Noémie, j'entrelace mes doigts avec les siens. Sa peau est douce, chaude. Je clos mes paupières.

Et force la dague à franchir l'espace restant.

La lame tranche la chair. Un liquide chaud ruisselle sur mes cuisses, juste en dessous.

Je m'astreins à ouvrir les yeux. L'entaille est profonde, nette. Et le sang s'écoule plus vite que je l'aurais cru, par jets – j'ai dû trancher l'artère. Je lâche la main de Noémie et soulève le calice pour que le liquide s'y accumule. Lorsque

celui-ci est rempli aux trois quarts, je le prends et me redresse. Les jets écarlates se poursuivent, éclaboussant le sol avec de moins en moins de force. La vie s'échappe de mon ancienne cliente au rythme de ses derniers battements de cœur.

Je retourne face à mes disciples, lève la coupe. Je sais ce que le Corrupteur attend de moi, puisque le sang remplace l'eau lunaire de mes rituels :

Boire.

Sans me donner le loisir de changer d'idée, je porte le calice à mes lèvres. Le goût métallique me donne envie de vomir. Je ne prévoyais pas laisser de sang pénétrer dans ma bouche, mais l'intensité du moment a eu raison de ma volonté. J'avale. Ma répugnance n'a pour égal que mon soulagement de m'être rendue au bout de ce défi.

Je tends à mon hôtesse le calice, que les disciples s'empressent ensuite de se passer entre eux, prenant chacun leur tour une gorgée. Ils boivent vraiment, ce que je constate en entendant les bruits de déglutition. En voyant les lèvres tachées de sang humain. Cette vision me révolte. M'étourdit. Fait exploser la rage dans mon corps.

Je perds le contrôle. J'effectue un pas en avant avec l'intention de leur arracher le calice des mains. Je veux les frapper. Leur faire mal. Mais des étoiles dansent à nouveau devant mes yeux. Je tombe, un genou au sol. Me relève. Avance encore.

Au moment où j'atteins l'homme aux cheveux poivre et sel. Mes deux jambes cessent de m'obéir. J'atterris à quatre pattes. La noirceur m'avale avant que j'aie pu me procurer l'antidote.

J'ai échoué.

18 JUILLET

HEURE INCONNUE

Mon retour dans la réalité est brutal. La douleur dans ma tête est indescriptible, et j'ai l'impression qu'un train m'est passé sur le corps. Je tremble. L'univers tangue autour de moi. Le poison est sûrement en train de m'achever, mais – pour l'instant – je suis encore vivante.

Pourtant, j'ai tenu ma promesse envers ma sœur : j'ai accompli tout en mon pouvoir pour réussir mon défi. Même le pire, l'irréparable. L'ampleur de mes actes me frappe alors de plein fouet. Un spasme me plie en deux. Je vomis un jet de bile entremêlé de filets rougeâtres.

Je m'agenouille, regarde autour de moi. La pièce est à présent vide – ou presque. Des lumières ont été allumées. Ne reste que la femme blonde, qui me sourit. Elle a pris le temps de nettoyer ses bras et de remettre sa robe argentée – tachée d'éclaboussures rouges –, tandis que je suis toujours nue et

couverte de sang. Elle avance vers moi, s'accroupit à mon niveau.

— Et puis, notre petite séance t'a plu ?

Sa voix est différente, moins grave que tout à l'heure. J'ai l'impression de la connaître. Elle doit voir le changement dans mon regard, puisque son sourire s'élargit tandis qu'elle retire son masque. Le visage pointu et ennuyant m'apparaît maintenant dans son entièreté, et je me trouve stupide de ne pas avoir identifié Manon plus tôt.

Ma cliente se relève, visiblement satisfaite par sa mise en scène. Confuse, je bégaye quelques sons incohérents, qu'elle interrompt :

— Qu'est-ce que ça t'a fait, Mary, de pas être en contrôle, pour une fois ? As-tu compris que sans tes mensonges et tes artifices bidon, t'es foutrement rien ?

Dans le brouillard qu'est devenu mon esprit, j'essaie de me remémorer notre dernière rencontre, qui a pourtant eu lieu la veille.

Il y a une éternité.

— C'était pas les p'tites clientes saintes nitouches auxquelles t'es habituée, hein ? Est-ce que ça t'a excitée ? T'en veux encore ?

Je porte une paume à mon front, ignore les questions pour me concentrer sur l'essentiel :

— Ton… ton frère. Tu as dit qu'il avait été pris pour cible par le Corrupteur. Tu avais l'air tellement bouleversée…

— T'es pas la seule bonne actrice, on dirait.

Je cherche à m'expliquer la situation, n'y parviens pas. J'aimerais être furieuse, sauter sur cette folle et lui arracher son sourire du visage, mais les forces me manquent. Mon corps épuisé lutte pour m'attirer dans l'inconscience. Le simple fait de demeurer lucide me demande toute mon énergie.

— Mais… pourquoi t'en prendre à moi ? Qu'est-ce que je t'ai fait pour mériter… ça ?

— POURQUOI ?! Parce que t'es qu'une fraudeuse. Une salope qui joue avec le monde sans se soucier des conséquences.

Ça n'a aucun sens. Manon a-t-elle réussi à copier le Corrupteur sans se faire crucifier ? Non, impossible qu'elle ait orchestré tout ça. C'est trop gros. Trop complexe. Je sens des larmes de rage mouiller mes joues, les essuie du revers de la main. Manon éclate de rire. Un son qui frôle la démence. Elle doit deviner ma confusion, puisqu'elle poursuit son explication :

— Le Corrupteur t'avait déjà choisie comme victime quand il m'a recrutée. Faut croire qu'il est plus allumé que toi. Parce que, lui, il a *catché* tout seul que je te détestais. Et que j'étais prête à tout pour te détruire. Nos intérêts se sont… alignés.

— Mais… je t'ai rien fait ! Mes clientes, elles… elles viennent me voir parce que je les aide. Parce qu'elles ont…

— Ohhh… Tu les aides, tu crois ?

Elle claque la langue, s'approche de moi et se penche à mon niveau. Elle pose une main sur le dessus de ma tête, et caresse mes cheveux jusqu'à ma nuque. Là, elle empoigne ma tresse et me tire la tête vers l'arrière.

— Avec tes livres, tes incantations, tes faux traitements, tu penses vraiment leur faire du bien ? T'es encore plus dérangée que j'pensais.

Les accusations me font l'effet de coups de massue. Pourtant, je n'ai jamais senti la moindre animosité de la part de Manon avant aujourd'hui. Elle se redresse. Je pousse sur mes jambes pour l'imiter. Y parviens de peine et de misère. La haine défigure ses traits.

— Tu les vides de leur argent, poursuit-elle. Tu leur donnes des espoirs irréalistes. Tu détruis leur confiance en l'avenir avec tes mensonges. Tu es une aberration. Tu ne devrais pas exister !

— C'est… Non ! Je suis… Qu'est-ce que…

— Tu sais donc pas, hein ? Mon frère, Sylvain, c'est à cause de *toi* qu'il est mort. J'imagine que tu te souviens de sa femme Doris ?

Doris… Comment l'oublier ? Une cliente prête à payer le gros prix. Et souvent. Elle me visitait pour des séances de régression dans les vies antérieures et de guérison énergétique. Elle souhaitait trouver le courage de se sauver d'une relation abusive. À la fin, elle prétendait entendre les anges la guider dans son quotidien.

— Doris était schizophrène. Pis tes idioties l'ont encouragée à arrêter ses médicaments. Elle croyait dur comme fer être un conduit du Divin. Eh ben cibole ! le Divin a fini par lui demander de se débarrasser de Sylvain. Astheure, elle est internée à Montréal. Pis mon frère est mort.

Je suis sous le choc. Il est vrai que Doris avait certains comportements étranges, surtout à la fin. Et qu'elle a subitement

arrêté de venir me voir il y a plusieurs mois. Peut-être un an. Je n'ai jamais tenté d'en découvrir la raison, supposant que ses problèmes s'étaient réglés.

Mes jambes faiblissent, je me retiens sur l'autel.

Combien de temps s'est écoulé depuis la fin de mes vingt-quatre heures ? Et cette conne de Manon ne m'a toujours pas donné l'antidote. Je n'ai pas la force de l'attaquer, mais je lui adresse un regard haineux :

— C'est pas de ma faute si Doris était malade ! J'ai fait tout ce que vous m'avez demandé. Donne-moi l'antidote.

Manon avance vers moi, visiblement fière de son coup. Je comprends que je n'ai pas terminé dans les temps : je vais mourir. Furieuse, je tente de bondir sur elle. Atterris à ses pieds. Un sanglot m'échappe.

— J'ai pas réussi, c'est ça ? C'est pour ça que tu me montres ton visage ?

— Ça t'a pris une minute ou deux de trop, j'pense. Mais ça change rien ; c'était pas ce qui importait pour la réussite de ton défi. En fait, Mary, j'espère que tu vas vivre. Si je t'ai montré mon visage, c'est parce que je voulais que tu saches *pourquoi* tu souffrirais jusqu'à la fin de tes jours. C'était mon objectif *à moi*. Mon seul.

Je tente de lui attraper les jambes pour la faire trébucher. Elle recule d'un pas, puis s'accroupit à mon niveau, chuchote :

— C'est entre toi pis moi, maintenant. Les autres sont partis astheure que le spectacle est fini. Mon *lift* m'attend. J'vais disparaître là où personne me retrouvera jamais.

Elle baisse encore le ton de sa voix, qui devient à peine audible.

— Pis tu sais quoi ? J'en ai rien à foutre de ce prétentieux de Corrupteur et de sa gang de dérangés. J'vais juste être contente de savoir que t'as le sort que tu mérites.

Les paroles de Manon ne m'atteignent plus. La seule chose que je veux, c'est l'antidote. Et je ne comprends pas pourquoi elle refuse de me le donner. Je maudis mon impuissance. La panique me fait hyperventiler :

— Donne… moi… l'antidote…

— Mais tu l'as eu, Mary. Ou, à tout le moins, tu as eu l'occasion de l'avoir… Il avait été injecté à grosse dose dans le sang de ton sacrifice.

— Dans le…

Ma voix meurt. J'ai goûté le sang, mais en ai-je bu *assez* ? Mes yeux cherchent la flaque de vomissure. Et si j'en avais trop rejeté ? Je me retourne face à ma victime et, au sol, vois le liquide qui commence à coaguler. Manon devine mes pensées :

— L'antidote se dégrade rapidement hors du corps. Ça changerait rien.

J'essaie de trouver une nouvelle porte de sortie quand un tintement retentit. Confuse, je tente d'en identifier la provenance, me souviens que le cellulaire du Corrupteur est demeuré dans le sac. J'envisage de l'ignorer. D'un autre côté… mon bourreau souhaite peut-être m'offrir une seconde chance ? Je me traîne jusqu'à l'appareil, lis le message.

Et, à cet instant, mon univers entier s'écroule.

18 JUILLET

HEURE INCONNUE

« Pénombre. Visage couvert. Dessin à l'encre noire. C'est si facile de créer une illusion. Vous et moi sommes pareils, Marianne, nous aimons jouer avec les émotions des gens et prétendre être ce que nous ne sommes pas. Pourtant, pour bien réussir, il faut être prêt à tout. Et surtout n'avoir rien à perdre. Vous, vous aviez encore trop à perdre. Sinon, vous auriez été parfaite, comme moi. Mais je vous ai aidée. Maintenant, vous n'avez plus rien. Peut-être un jour me remercierez-vous. »

Je relis le message à plusieurs reprises. Espérant y trouver un nouveau sens. Une nouvelle signification. Je n'y arrive pas. L'explication reste la même chaque fois : le tatouage était un faux. Le Corrupteur souhaitait me voir tuer quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'important pour moi. L'horreur que je ressens atteint son paroxysme. Le téléphone me glisse des mains.

L'adrénaline réactive l'énergie de mon corps. Je puise en moi la force de rejoindre le cadavre. Retire le capuchon.

— NON ! NONNN !

J'attrape le poignet, presse avec mes doigts sur la blessure, mais le sang ne coule déjà plus. Je frappe désespérément les joues livides de la morte. L'agrippe par les épaules et secoue. Sa tête ballotte d'avant en arrière.

— Hostie de câlisse de Corrupteur de crisse de dérangé de MARDE !

Mon visage est envahi de larmes, mon corps, parcouru de sanglots incontrôlables. J'ai mal. J'ai *tellement* mal. Et la douleur n'est plus que physique. Elle englobe tout mon être et le plonge dans un désespoir absolu. J'étouffe.

Je cherche un pouls, une respiration. Rien. Elle est morte. Vraiment morte.

J'ai tué Anik. Mon unique sœur.

Mon propre hurlement me déchire les tympans.

J'ai tellement été conne de tenter le défi ! Si j'étais allée voir la police, si j'avais accueilli mon sort et fait mes adieux, Anik serait encore vivante. J'ai envie de me frapper. D'ouvrir les cicatrices qui sillonnent ma peau pour me punir. Finalement, il vaut mieux mourir. Ne pas avoir ingurgité assez d'antidote. *Jamais* je n'accepterai de poursuivre mon existence en sachant que j'ai assassiné ma sœur. Que je suis la raison de son trépas.

Une nouvelle pensée, toutefois, s'impose : si je péris, le sacrifice d'Anik deviendra vain. Son sang, en moi, c'est tout ce qui reste d'elle dans l'univers. Si je vis, une partie d'elle vivra peut-être avec moi ? Devrais-je tout tenter pour déjouer

la mort, y compris aspirer les dernières gouttes de sang directement de ses veines ouvertes ?

Je chasse aussitôt la pensée répugnante.

Mon œil est attiré par Manon, qui s'apprête à partir en douce. Ma rage envers moi-même est alors déviée vers mon ancienne cliente. Et cet enfoiré de Corrupteur. Sans eux, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Comment t'as fait ton coup ? Les policiers ont retrouvé les enfants. Ils ont *arrêté* ma sœur. Je l'ai entendu à la radio : j'étais l'unique suspecte recherchée ! Elle peut pas s'être évadée du poste de police, quand même !

L'autre hausse les épaules, me tourne le dos pour franchir la porte.

— RÉPONDS-MOI !

Manon s'immobilise, daigne m'accorder un regard :

— T'as pas idée de la quantité de policiers pis de politiciens qui s'achètent à rabais, ces temps-ci. Il y en a même qui rallient les rangs du Corrupteur pour le plaisir… T'en as eu un bel aperçu ce soir, pourtant.

Ma colère explose. Je me suis laissé manipuler comme une débutante par cet arrogant. Mais ce n'est pas *lui* qui va décider de la manière dont cette histoire va se terminer. JE vais choisir mon destin.

Je cherche l'athamé du regard. Le repère sur le plancher – là où je l'ai abandonné après avoir tranché le poignet de ma sœur. Alors que je m'élance vers l'arme avec toutes les forces encore à ma disposition, Manon pousse un cri de surprise. Elle se met en mouvement, et quand je m'empare du

couteau cérémoniel, un objet m'atteint la tête, me fait tomber à plat ventre. J'échappe l'athamé, tandis que le calice rebondit sur le sol dans un tintamarre métallique.

— À quoi tu joues, p'tite ordure ? vocifère Manon d'une voix suraiguë. T'en as pas eu assez, encore ?

J'essaie de me relever. Un pied en plein estomac me plie en deux. Pour une vieille comptable, Manon est étonnamment forte. Je roule pour m'en éloigner, mais elle récidive de manière plus violente. La douleur explose dans mon abdomen. Pendant que je reprends mon souffle, mon adversaire se jette sur l'athamé. Puis me tourne sur le dos et s'assoit sur mes hanches. Elle plaque le tranchant de l'arme contre ma gorge. Son regard lance des éclairs :

— Tu t'imagines quoi, espèce d'idiote ? Que tu…

La pointe d'une nouvelle lame apparaît dans le creux de la gorge de Manon, dont la phrase se termine par un gargouillis. Ses yeux s'écarquillent de terreur, une sorte de toussotement étouffé fait s'échapper le sang par sa bouche. Des éclaboussures mouillent mon visage, alors qu'une coulée atterrit sur mon ventre. En portant les mains à son cou, Manon lâche l'athamé – que j'évite de justesse d'un mouvement sur le côté.

La lame disparaît dans une nouvelle effusion de sang. Et Manon est poussée sur le côté par l'homme à la chevelure poivre et sel, qui m'apparaît dans toute sa stature. Toujours masqué, il porte à présent un simple jean et un t-shirt. Du sang séché macule toutefois encore sa peau. Un dédain manifeste déforme le bas de son visage tandis qu'il observe

les derniers spasmes de sa victime. Lorsque le corps de Manon devient inerte, l'homme se tourne vers moi et lance d'une voix rocailleuse :

— Bon débarras. Cette chienne était une hypocrite, une honte au culte de la Maîtresse. Si ça avait juste été de moi, on l'aurait éliminée pas mal plus tôt. Mais le Corrupteur la trouvait utile. Et j'pense qu'il était curieux de voir comment votre p'tite histoire allait tourner…

Tout en l'observant, terrifiée, je tente de reprendre mon souffle, me mets à tousser. Un goût métallique m'emplit la bouche. Je crache du sang, puis parviens à m'asseoir.

— Elle s'imaginait qu'on voyait pas clair dans son jeu, ajoute-t-il, mais on l'avait à l'œil.

Il s'accroupit à mon niveau, m'attrape par le menton. J'essaie de me dégager, mais sa poigne est trop solide. Il plonge ses yeux bleus délavés dans les miens.

— On pensait qu'elle avait l'intention de te tuer, ce soir. Alors, on est restés pas trop loin. J'ai suivi avec intérêt votre petite scène. Pendant un instant, j'ai cru que tu nous débarrasserais d'elle comme t'as fait avec ce crétin de Bertrand.

L'homme me libère, me domine de son imposante stature.

— Le Corrupteur te félicite, en passant. Cet idiot a eu ce qu'il méritait.

Et, sans m'adresser davantage de considération, il pivote et s'éloigne, me laissant seule avec deux cadavres.

Je prends l'athamé. Puis, vidée autant physiquement qu'émotionnellement, je me traîne jusqu'à Anik. Je m'allonge à côté d'elle, la serre dans mes bras. Elle est froide. Je me

remémore nos derniers moments ensemble. Est-ce que je lui ai dit que je l'aimais ? Je n'arrive plus à m'en souvenir. J'examine son visage, le caresse d'un doigt.

Je sais ce qu'il me reste à faire.

Je solidifie ma poigne sur l'athamé, glisse le tranchant sur la peau tendre de mon poignet. Cette nouvelle douleur, je l'accueille avec soulagement. La vie s'échappe de moi en une lente coulée rouge qui s'égoutte sur la civière. C'est fini.

Pour de bon, cette fois.

19 JUILLET

HEURE INCONNUE

Une vive lumière m'aveugle. Mes paupières se soulèvent d'un coup, mais il me faut cligner à plusieurs reprises pour que la chambre d'hôpital s'éclaircisse.

Crisse, je ne suis pas morte.

Le Corrupteur a dû envoyer une ambulance lorsqu'il a compris que j'allais me tuer. Ou peut-être a-t-il demandé au type aux cheveux poivre et sel de me sauver ? Mais *pourquoi* ? Pourquoi ne m'a-t-il pas laissée crever en paix, bordel ? !

J'essaie de lever les mains pour protéger mes yeux, mais elles refusent de coopérer, comme si j'étais… menottée à un lit ?

Je m'entends gémir. Je remarque alors une infirmière dans la pièce. Une belle femme à la crinière rousse frisée tirée vers l'arrière. Nous échangeons un regard, puis elle entrebâille la porte :

— Elle est réveillée.

Deux policiers en uniforme se permettent d'entrer. Le plus âgé doit avoir dans les cinquante ans. L'autre est plus jeune. Peut-être mon âge. Il souffre visiblement de calvitie précoce. Je baisse les yeux sur mon corps, craignant un instant d'être encore nue. Et je suis soulagée de remarquer qu'on m'a lavée et vêtue d'une jaquette.

Ils échangent un regard. Le chauve demeure près de la porte, bras croisés, tandis que l'autre s'approche de moi. Il écarte son veston pour mettre ses mains sur ses hanches, et j'aperçois son arme à feu. Je déglutis.

Le plus vieux adopte un air sérieux et se racle la gorge :

— Madame Faucher, vous me comprenez ?

Je me contente de hocher la tête. La douleur dans celle-ci est complètement disparue. Il poursuit :

— Vous êtes en état d'arrestation pour enlèvement, séquestration et voies de fait graves sur des mineurs, ainsi que pour les meurtres de Bertrand Falardeau, Anik Faucher et Manon Giroux. Vous avez le droit à un avocat et vous avez le droit de garder le silence. Tout ce que vous allez dire peut être retenu contre vous.

Ma gorge se serre. Des larmes me montent aux yeux. Je n'ai pas tué Manon, mais à quoi bon le réfuter ? Je suis dans la merde jusqu'au cou.

J'observe mes poignets menottés. Cet enfoiré a gagné. Mon corps se purge de toute volonté résiduelle.

J'abandonne.

Le policier âgé me pose des questions sur le Corrupteur, mais même si j'avais quelque chose à dire, j'ai l'impression que mes lèvres sont scellées. Après un moment, un médecin coiffé d'un bonnet vert hôpital le chasse, prétendant que j'ai encore besoin de me reposer. Avant de quitter, les flics promettent de rester à proximité. Mentionnent quelque chose par rapport à ma détention et à mon procès.

Ils m'auraient annoncé qu'une bombe atomique était sur le point de m'exploser en pleine figure que ça ne m'aurait pas davantage affectée. Mon âme est creuse, je n'arrive plus à ressentir la moindre émotion. Je n'ai même pas peur de la prison. J'ai une éphémère pensée pour le cœur brisé de ma mère, que je chasse aussitôt. Ses deux filles sont mortes pendant le rituel. J'ignore qui est la personne qui habite désormais mon corps.

Lorsque tout le monde est parti – y compris l'infirmière –, le médecin ferme la porte et s'approche de mon lit. Il sort de sa blouse un objet qui emplit tout l'espace de sa grande main. Au moment où il le tourne dans ma direction, j'aperçois les cristaux violets : ma géode ! Il pose la pierre sur le matelas, près de mon poignet bandé. Une lueur malicieuse illumine son regard tandis qu'il se penche pour me chuchoter à l'oreille :

— Le Corrupteur cherche une nouvelle prêtresse pour sa secte. Une personne habile au mensonge qui sait manipuler les émotions. Connaissez-vous quelqu'un qui correspond à cette description ?

Il s'éloigne de quelques pas, l'air de rien, puis note quelque chose dans un dossier. Lorsqu'il a terminé, il se dirige vers la

sortie. Nous échangeons un long regard. Je devine que l'offre ne durera pas plus longtemps. Mes lèvres sont toujours incapables de bouger. Cette perche tendue ne me cause aucune émotion, ni positive ni négative.

Jusqu'à ce que je revoie ma sœur, vidée de son sang.

Le Corrupteur s'imagine peut-être ma rage éteinte avec la mort d'Anik. Ou peut-être croit-il m'avoir dépouillée de mon humanité. Pourtant, quelque chose naît en moi en cet instant : un désir de vengeance.

Je hoche la tête.

Le médecin me répond par un geste similaire, puis adopte un ton dur, familier :

— T'es mieux de pas jouer à l'hypocrite avec nous, toi aussi, parce que je vais t'avoir à l'œil.

Je reconnais aussitôt le timbre profond de sa voix, prends conscience de sa stature impressionnante, des cheveux poivre et sel qui dépassent de son bonnet. De ses iris bleu pâle.

J'observe mieux la pièce dans laquelle je me situe. Les murs sont blancs, tout comme les draps. Mais il n'y a aucun appareil médical, hormis un soluté connecté à mon bras. Et la porte est en bois verni, comme dans la maison où Anik est morte. Je revois mentalement l'infirmière aux cheveux bouclés. Le vieux policier et l'autre, chauve. L'image se superpose avec les réminiscences de l'orgie.

Je ne suis pas à l'hôpital : je suis avec mes disciples.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à souligner la patience de mon conjoint et de mes enfants, qui me perdent pendant de longues soirées quand l'inspiration est au rendez-vous. Votre soutien et votre amour sont indispensables à la réussite de mes projets d'écriture. Et merci à toi, Guillaume, pour tes lectures, tes conseils et tes réflexions.

Un immense merci, également, à Dominic Bellavance d'avoir eu l'idée de ce collectif et d'avoir accepté que j'en fasse partie. Écrire ce roman fut pour moi un énorme défi. Je suis sortie de ma zone de confort à plusieurs reprises. Mais j'ai eu du fun ! Et j'ai beaucoup appris.

Merci au Groupe ADA, aux Éditions Corbeau et à toute l'équipe pour votre confiance et votre travail formidable ! C'est un honneur de faire partie de votre grande famille.

Enfin, je ne vous remercierai jamais assez, chers lecteurs et chères lectrices. Tous les bons mots, les encouragements et l'amour que vous me partagez ont changé ma vie. Et je vous en suis infiniment reconnaissante.

Johanne Dallaire est née en 1986, dans la ville de Québec. Elle a étudié en criminologie, à l'Université de Montréal, et travaillé comme peintre dans le domaine de la construction. Bachelière en droit, elle a par la suite pratiqué la profession d'avocate en entreprise avant de choisir de rester à la maison avec ses trois enfants. En 2020, elle a publié la trilogie dystopique *Le prix de l'immortalité*, dont le premier tome lui a valu d'être finaliste à la sixième édition du Prix des Horizons imaginaires.

Restez en contact avec l'auteure :

www.johannedallaire.com

www.facebook.com/jdallaireauteure

GROUPE

www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

www.facebook.com/editionsada

LE CORRUPTEUR

Les victimes du Corrupteur se font empoisonner à leur insu. Elles reçoivent un défi sordide, qui doit être accompli en 24 heures. Les victorieux remportent l'antidote. Les autres subissent une mort atroce.

Mary Fae se prétend médium. Elle gagne sa vie grâce à des mensonges calculés. Ses nombreuses clientes l'admirent.

Tout fonctionne à merveille… jusqu'à ce qu'elle reçoive la lettre du Corrupteur.

Pour survivre, elle devra réaliser un rituel des plus sadiques. La liste d'ingrédients morbides lui est fournie au compte-goutte. Mary plonge dans une course désespérée…

Jusqu'où ira-t-elle pour sauver sa vie ?

UN CONCEPT ORIGINAL DE DOMINIC BELLAVANCE